

Le_Rustre

Du même auteur :

Titanic (Roman)

Le Rustre (Roman)

H.D.M., Histoire du Monde Cycle I (Nouvelle)

Le_Rustre

Walter OZENNE

ROMAN

Corinne OZENNE Éditions

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Walter OZENNE, Châteauneuf sur Charente, dépôt légal 2010

© 2010, Corinne OZENNE Éditions
ISBN 978-2-9537844-1-1

Prologue

Je suis un libertin.

Oh je sais ce que vous allez dire, voici encore un homme pervers et déluré qui régit sa vie au gré de ses hormones de mâle...

Un personnage égocentrique et agaçant qui se contemple le nombril à longueur de temps...

Hé bien figurez-vous que cette histoire n'est pas aussi simple que cela en fait...

Libertin...

Enfin surtout dans ma tête, parce que dans la vie, les termes qui me définiraient le mieux ce seraient plutôt utopiste et rêveur !

Les femmes et moi, nous ne sommes pas toujours sur la même longueur d'onde. Oh là, ne vous méprenez pas, je ne suis pas homosexuel, non, bien que cela n'aurait pas été un problème. Mais mon histoire aurait fatalement été différente. Donc, moi je suis un vrai hétérosexuel qui s'assume. Mais ces derniers temps, il y avait eu comme une légère période d'abstinence forcée si vous voyez ce que je veux dire.

Au fait, laissez-moi me présenter : je m'appelle Pierre, Pierre Verlène, trentenaire célibataire, plutôt un type sympa, enfin d'après ce que dit mon entourage, et relativement intelligent, en tout cas j'aime à le croire. Je suis assez grand, châtain avec des

yeux marron. Un type normal quoi, neutre. Un garçon qui passe bien inaperçu dans la vie et je ne m'en plaignais pas, sauf de temps à autre avec les femmes. Avant cette histoire, c'était un peu mon problème d'ailleurs, j'étais souvent le bon copain, mais rarement l'amant.

Et puis oui je sais, on me le dit tout le temps : Pierre Verlène, presque comme l'autre, et non, je n'ai rien à voir avec la famille de Paul Verlaine, en plus cela ne s'écrit même pas de la même manière.

Voilà au moins comme ça c'est clair pour tout le monde. En plus moi les lettres ce n'est pas trop mon truc. Le mien ce serait plutôt les chiffres et les courbes. Mais bien sûr, j'ai entendu énormément de réflexions à l'école, et plus souvent qu'à mon tour : « *Avec un nom pareil, ce n'est pas possible de faire autant de fautes d'orthographe, Monsieur Verlène* ». Ils ont toujours été très fins psychologues avec ça les instituteurs que j'ai croisés dans mon enfance. Une fois mon père avait même dû aller voir le directeur de l'école communale pour que cela s'arrête. En fait, avec le recul, je n'étais pas très content de mon nom quand j'étais gamin. Maintenant j'en suis fier, et cela m'amuse de laisser planer le doute sur mon homonyme de temps à autre. Si ça fait plaisir aux gens de croire que je suis de sa famille, pourquoi les priver d'un petit bonheur ?

Donc, je ne me suis pas réveillé en me disant : tient, ce matin c'est décidé je suis libertin.

C'est plus insidieux que ça, cela serait trop simple et ne mériterait pas que je vous raconte. En fait, c'est arrivé tout en douceur sans que je ne m'en rende vraiment compte, petit à petit. Oui, mais, me direz-vous, on ne devient pas libertin comme ça sans s'en rendre compte tout de même, c'est un peu gros son histoire à ce gars-là.

Hé bien moi si.

Des fois, les événements s'enchaînent sans que vous n'y puissiez rien et puis la réaction s'emballe, un peu comme quand on court dans une pente avec des cailloux sous ses pieds : on croit maîtriser et d'un seul coup, toute la colline semble se dérober sous vos pieds. Une chose qui vous paraît insignifiante peut être à l'origine de grands bouleversements. Vous avez déjà entendu parler de « l'effet papillon » ? Il suffit juste qu'un élément joue le rôle du catalyseur et hop c'est parti. Vous assistez impuissant au changement, acteur malgré vous. Hé bien voilà, c'est exactement ce qui est arrivé pour moi, c'est comme cela que mon histoire s'est passée : j'ai eu un « effet papillon ».

À la base, pour être franc avec vous, je suis plutôt séducteur. En fait, ce sont surtout mes amies qui me définissent comme cela. Moi je n'ai pas toujours l'impression de l'être pourtant, même si cette définition m'honore.

Mais ces derniers temps, les choses ont bien changé.

De plus je ne suis même pas sûr que je le sois vraiment. Libertin je veux dire. Parce que séducteur ça maintenant j'en suis sûr, je le cultive même à l'occasion.

Libertin, étymologiquement parlant cela veut dire « affranchi », « qui vient d'être libéré ». Mais aujourd'hui on plaque plutôt sur ce terme des notions de mœurs débridées, notamment sexuelles. Du coup, je ne sais plus. D'un côté ça colle, je suis libertin, libéré depuis peu je veux dire, et de l'autre, mes mœurs ne sont pas si polissonnes que vous pouvez le penser.

Bref je suis assez perdu en fait.

Mais je pense quand même vraiment que je suis libertin.

Je vais tenter de vous raconter ce qui m'est arrivé. Comme cela, vous pourrez vous faire votre propre idée. C'est mieux comme ça.

Tout a commencé un jour d'octobre, ou novembre peut-être, je ne sais plus bien. Je n'ai jamais eu la mémoire des dates, même mon anniversaire, je suis capable de l'oublier, c'est pour vous dire.

Donc tout a commencé un soir d'automne.

Ça, je m'en rappelle parce qu'il faisait gris et froid. Il avait plu toute la journée. Un soir de rien, comme les autres avec un programme affligeant dans la boîte à images. Quand vous êtes seul, la télévision c'est assez déprimant le soir. On y trouve que des programmes pour lobotomisés ou au contraire pour intellos même pas rigolos. Bref rien pour les gens normaux comme moi.

J'ai donc allumé l'ordinateur. Lecture des emails ou plutôt des courriels comme on doit dire pour être politiquement correct, un petit œil sur les comptes... Bref rien de particulier en tête.

Un tour sur la toile pour jouer à une loterie avec une chance de gains improbables. Je ne sais même pas pourquoi je m'obstine à perdre du temps sur ce site à chaque fois que j'allume l'ordinateur.

Puis c'est arrivé. Là, comme ça, sans que je ne demande rien.

En gros sur l'écran : « *Ouvrez votre compte pour tchatcher en direct avec le monde, 100 % Gratuit* ».

Et voilà ! Je crois que tout a commencé ce jour-là. Mais je ne m'en suis pas rendu compte à ce moment-là, c'est maintenant que je le sais.

Je ne sais toujours pas pourquoi, mais ce jour-là, je suis allé jeter un coup d'œil sur le lien de cette publicité. Je ne le fais jamais habituellement. C'était un site sur lequel tu peux discuter avec des gens de la France entière et même ceux d'autres pays parfois. J'ai passé quelques minutes à lire le descriptif et puis de fil en aiguille, je me suis vu en train de m'inscrire. Peut-être à cet instant-là pensais-je juste avoir trouvé un moyen de passer le temps et rigoler un peu.

Bon alors, le pseudo. Le quoi ? Ah d'accord, ton petit nom de star de la toile. Houla ... Bon ça commence bien, il faut réfléchir. Alors, trouver un truc subtil, rigolo, mais pas beau. Et bien, je ne suis pas arrivé moi. Autant dire mission impossible ce truc. Bon je vais rester simple et prendre quelque chose qui va faire rire les copains : Le_Rustre.

Bien sûr cela ne va certainement pas me servir pour faire des rencontres, mais c'est le surnom affectueux dont m'ont affublé mes amies. Il faut dire que je ne les rate pas beaucoup.

Je dois bien avouer que j'ai un humour assez décalé. Alors parfois je me fais remettre joliment à ma place par les filles de l'agence. En fait, c'était un jeu pour moi, dans la vie je suis complètement le contraire : réservé et prévenant.

Allez, zou, va pour Le_Rustre. Et puis je ne suis pas là pour me marier, juste pour passer le temps.

L'inscription finie, je peux enfin découvrir l'immensité du monde du tchat.

Je n'ai pas été déçu ! Au moment où j'accède au tchat, 1645 membres français connectés. Whaoo, comment je vais trouver avec qui parler moi dans cette forêt tropicale de gens. Je ne sais même pas ce que je cherche alors comment je vais trouver quelque chose ? Je pense que cela ne va pas m'amuser longtemps ce truc-là !

Alors, comment ça marche ce machin. On peut choisir la région, l'âge et le sexe des personnes avec qui l'on veut discuter. Bon, on va déjà commencer par choisir des gens de mon âge. Puis je vais enlever ceux de ma région, je ne passerais pas pour un âne si des copains me reconnaissent là-dessus ! Je n'ose même pas imaginer la honte. C'est sûr que je ne vais pas me vanter d'avoir été sur ce genre de site. Avec la chance que j'ai, je suis bien capable tomber sur quelqu'un que je connais en plus.

Voilà, le début c'est ça, oui ...

C'est exactement comme ça que cela a commencé. Je m'en souviens maintenant, le 16 décembre. J'étais persuadé que c'était plus tôt. Non, c'est bien cela, le 16 décembre.

En fait, c'est assez pénible ces tchats. Je ne comprends pas trop le plaisir que les gens y prennent. On ne trouve ici que des individus venus pour se défouler. Je n'ai pas encore réussi à avoir une conversation de plus de deux minutes avant que cela dérive en paroles sexuelles assez crues. En plein milieu de la nuit, après quelques heures de surnage parmi les névrosés, obsédés et autres paumés de la vie, j'ai eu à nouveau l'information d'un message reçu.

C'était elle : LibertAnn.

Amusant comme nom. Anne en liberté ? Ou un âne en liberté ! Encore une nymphomane en quête de sensations. Encore une malade qui parle d'anatomie humaine comme on parle du beau temps aux caisses des supermarchés. *Et j'la veux ta grosse... et tu me fais ci...*

Marre.

J'en ai soupé pour ce soir des décérébrés dont le seul but dans la vie est d'obtenir le prix de la meilleure insulte ou de la meilleure insanité. Ces sites sont une concentration de ce que la faune humaine produit de plus bestial. À croire que pour vivre

dans ce monde virtuel il faut être drogué soit à la cocaïne, soit au sexe.

Ah, j'allais oublier. Il ne faut pas savoir écrire non plus. Tout n'est que langage abrégé, phonétique et consorts. Souvent j'ai eu l'impression que j'avais basculé vers un tchat étranger. Mais non j'étais toujours bien sur la communauté française.

Ah oui. Je dois vous dire, sur le tchat, on ne dit pas groupe ou amis ou un autre truc dans le genre. Non. C'est ringard ça, c'est un truc de monde réel. Il faut dire « communauté », tu appartiens à une communauté et tu as des contacts que tu stockes dans ton profil. Pfffffffff, et bien, je ne suis pas sorti moi. Quelle idée j'ai eu de m'inscrire sur ce site débile. Bon au moins j'aurais bien rigolé une partie de la soirée en essayant de déchiffrer les messages même pas codés que l'on m'envoyait : tki, bsr, lol.

« Bonsoir, je suis Anne, je cherche à discuter avec des gens de mon âge pour passer le temps dans cette maison trop vide. »

Tiens ! Pas d'allusion non cachée au sexe, pas de langage SMS ! Une extra terrestre. Je réponds, mais sans illusion. Encore une accroche d'animatrices qui te font les yeux doux pour mieux te vendre des numéros de téléphone surtaxés pour « vivre le bonheur de me voir nue ».

Bien sûr, c'est tout moi ça. Payer pour du sexe. J'ai passé l'âge, c'est bon pour les puceaux ça.

Bref, je réponds. Je ne sais même pas pourquoi je fais ça !

À ma grande surprise, la seconde phrase est tout aussi correcte que la première. Le style est même marqué, les mots utilisés semblent choisis, la grammaire est impeccable.

Enfin, y a-t-il une étincelle qui a jailli de ce chaos ? Aurais-je enfin trouvé quelqu'un avec qui parler en vrai français ?

Maintenant que j'y pense, où sont-ils dans la vraie vie tous ces tchatcheurs ? Au boulot, dans la rue, dans les magasins, je n'ai

jamais entendu des gens parler aussi mal que ce que j'ai pu lire en une seule soirée sur ce site.

Je réponds.

Lorsque j'arrive à décrocher de l'ordinateur, le soleil est déjà levé. Cette femme m'a fait faire l'impasse sur la moindre minute de sommeil. Quel exploit pour moi qui suit une marmotte de compétition. Je n'en reviens pas moi-même.

Il faut faire une halte express dans la salle de bain avant de prendre le chemin du boulot. Je ne peux pas y aller comme ça.

La journée a été dure. Non pas que le travail ait été particulièrement difficile, mais j'étais plutôt pressé de rentrer. Cela m'a juste paru interminable. J'ai l'impression d'avoir regardé ma montre toute la journée. C'est un peu ce qui s'est réellement passé en fait, je me suis même pris une remarque par un de mes collègues de travail.

Toute la journée le tchat de cette femme, cette Anne, m'a troublé.

Non, pas le tchat en fait, mais plutôt le style. Il émane quelque chose de cette femme, quelque chose d'indéfinissable, mais d'attirant.

J'ai hâte de me connecter à nouveau. Le harcèlement de tous les invertébrés présents sur ce site ne me découragera pas. J'attendrai qu'elle vienne, elle m'a dit qu'elle le ferait sûrement.

À peine rentré, je jette ma pochette négligemment sur le canapé et fonce dans la cuisine.

J'ouvre le réfrigérateur et me prépare un encas rapide. Allez hop, la boîte de maïs fera l'affaire. Avec un morceau de pain et de la vinaigrette, cela sera parfait. Pas très diététique pour un repas du soir, mais je m'en moque.

J'allume l'ordinateur, fébrile. Sera-t-elle là ?

Le pseudo, OK, le mot de passe. Merde. Le mot de passe ! Nonnnnnnnnn !! Mais quel couillon, j'ai mis un mot de passe tellement au hasard hier que je ne m'en souviens plus. Bon rester calme, réfléchir.

Hé bien non, même après plusieurs minutes et de multiples tentatives, toujours le même message : « *mot de passe erroné* ». Erroné, erroné, j'ten foutrais moi des « e.r.r.o.n.é.s ».

Hé bien je crois qu'il va falloir se raisonner, cette aventure est morte. Pas de jolis mots romantiques et sensuels. Pas de phrases chaloupées.

Je vais éteindre cet ordinateur. Décidément quand il marche celui-là c'est moi qui « bugue ». Je crois que l'informatique et moi on n'est pas fait pour vivre ensemble. J'ai pas les bons drivers, je suis pas compatible, modèle trop ancien !

C'est à ce moment-là que j'ai vu cette phrase qui allait sauver mon pauvre pseudo : "*si vous avez oublié votre mot de passe, cliquez ici*". Ouaiiiiiiiiiiii, ils le savaient ! Les concepteurs de ce site savaient que la majorité des blaireaux dans mon genre sont incapables de retenir un mot de passe.

Monsieur Le_Rustre vous êtes sauvé in-extrémiste.

Cinq minutes plus tard, et un nouveau mot de passe en poche je me connectais. Bon ce coup-ci j'ai fait simple. Un truc infailible. Mon mot de passe c'est « cestmoi ». Je sais, c'est con. Mais au moins je ne l'oublierai pas. L'association des deux est imparable :

pseudo : Le_Rustre

Mot de passe : cestmoi

Je sais ce que vous allez dire : il s'est pas foulé. Oui, mais en même temps entre le digicode, la carte bleue, le numéro de sécurité sociale et tous les autres codes inutiles qu'on se met en tête, j'ai choisi de la jouer fainéant. Non pas fainéant, ingénieux en fait. Comme ça je n'ai qu'à retenir le pseudo, le mot de passe

coule de source. Le problème c'est que s'il coule de source pour moi, les pirates n'en feront qu'une bouchée. Et alors, ce n'est pas le code de la Banque de France. Il y a quoi dans mon profil ? Une région ? Un prénom ? Un âge ? Et bien les grands pirates des temps modernes, ils vont aller loin avec ça. Quel butin !

Bref, enfin connecté.

À oui ça aussi c'est du langage d'initié : vous n'êtes pas relié ou branché ou un autre truc aussi banal que ça. Non, vous êtes « connecté ». Mais passons, je ne suis pas là pour éditer la bible du petit surfeur moderne. Surfeur... Celui-là aussi un jour il faudra que je vous en parle...

Alors ... « *Recherchez* »... donc là je mets.. Quoi ? Je mets quoi là-dedans ?

Je vais essayer simplement son pseudo. Et voilà, c'était aussi simple que ça. Alors là, je me suis surpassé. Je me surprends moi-même. En fait ce n'est pas compliqué. Bon je ne vais pas m'étendre là-dessus parce que le côté brushing/cravate du vendeur modèle qui m'a certifié « mais si, vous verrez, l'informatique c'est facile, et internet même ma grand-mère elle y arrive, c'est pour vous dire ». Sans commentaires ! Je pense que celui-là si je le recroise dans les allées du supermarché, je vais lui faire manger moi sa cravate, et façon sauce Le_Rustre.

Zut. Elle n'est pas en ligne. Et oui parce que, être connecté, c'est être en ligne ! Pas en rond ou en carré. Non, en ligne. Pourtant, vu le bazar qu'il y a là-dessus et les trésors d'ingéniosité qu'il faut déployer pour trouver quelque chose dans ce foutoir, je ne vois pas où est le côté « en ligne », mais bon... Ça doit être mon côté matheux qui m'empêche de voir les choses simplement, et pourtant, côté lignes et courbes, je m'y connais, j'ai une formation de dessinateur.

Je vais rester connecté, avec un peu de chance elle va venir ce soir.

Dépité je quitte mon fauteuil pour aller me chercher quelque chose pour finir le repas. Mon réfrigérateur tranche avec le web. Pas de fouillis, au contraire, il est désespérément vide. Il va falloir se résoudre à sacrifier à la sacro-sainte séance de courses. J'attrape le dernier laitage qui reste sur l'étagère et referme la porte d'un coup sec avec un brin de colère. Je me laisse tomber sur le canapé et gobe ce yaourt insipide. Arôme fraise est écrit sur le pot. Les fraises, elles existent juste sur l'étiquette en fait. Il faudra que je m'en rappelle pour éviter d'en racheter la prochaine fois.

Une heure plus tard, en me levant pour débarrasser mes déchets de la table du salon, je jette un œil discret sur l'écran de l'ordinateur. J'ai un message. Je lâche tout et fonce vers l'ordinateur. Le pot de yaourt s'écrase sur le sol en émettant un bruit de cloche vide. Instinctivement je tourne la tête et constate le désastre sur le carrelage sans que cela ne m'empêche de poursuivre vers le bureau.

C'est elle !

Elle m'a laissé un petit mot. Un message qui dit en substance qu'elle a passé une bonne soirée hier et qu'elle est contente de me voir connecté ce soir. Je n'ai qu'une envie c'est de lui répondre la même chose.

— Bonsoir.

— Bonjour monsieur le rustre.

— Merci pour ce gentil commentaire, écris-je.

— Je dis toujours ce que je pense, répond-elle rapidement.

— Je dois t'avouer que de mon côté la soirée n'a pas été désagréable non plus. J'espérais même que tu sois connectée ce soir, ajoutais-je.

Mais quel con. Pourquoi j'ai marqué ça moi ? Que va-t-elle penser ? De toute façon, c'est écrit alors c'est trop tard pour regretter. Quand on a appuyé sur la touche entrée, c'est perdu, on ne peut plus revenir en arrière.

— À ton avis, pourquoi suis-je connectée ce soir.

Whaoo, un point la demoiselle. Cela a le mérite de clarifier les choses. Je ne suis pas plus nouille qu'elle ce soir. Je suis sûr qu'elle a tourné en rond toute la journée aussi. En tout cas, je l'espère, cela me rassure, cela me donne un air moins idiot.

— Alors comment s'est passée ta journée, ajoute-t-elle.

— Hé bien pas pire que les autres, mais dans l'ensemble cela s'est bien passé, merci. Et la tienne ?

— Oh tu sais moi, je passe mes journées à la maison à attendre que mon cher mari rentre de son bureau. La routine habituelle.

— Quelle folie ta journée, répondis-je un brin taquin.

— Ne te moques pas, si tu savais tout ce qui se passe dans ma maison tu verrais qu'elles sont régulièrement agitées, hé bien plus que tu ne peux l'imaginer, me répondit-elle.

Mais qu'a-t-elle voulu insinuer avec cette phrase ? Cette dernière réponse m'intrigue, mais je suis bien trop timide pour lui demander une explication.

Je décide donc de faire comme si cette réponse n'existait pas et poursuis la discussion comme si de rien n'était.

— Alors de quoi veux-tu parler aujourd'hui, lui demandais-je.

— De toi par exemple, répond-elle.

— Et bien cela ne va pas être long, tu risques d'être déçue, répondis-je.

— Ce n'est pas grave, me dit-elle, je causerais à ta place, je suis une bavarde moi.

Eh bien, cette fille n'en finit pas de m'étonner.

Après plusieurs pages de tchat, je m'aperçois que la nuit est définitivement tombée. Un coup d'œil rapide sur l'horloge me confirme l'heure tardive. Encore une nuit amputée.

Il faut vraiment que j'aille me coucher. Une journée avec un air de sortir d'une essoreuse cela passe encore, mais deux de suite, je vais me faire remarquer moi. Et je n'ai pas besoin de cela en ce moment, déjà que le patron est sur les nerfs depuis que l'on a perdu ce gros client la semaine dernière !

Mais je n'y suis pour rien moi, c'est encore cette cloche de Laurent qui a voulu se la jouer perso. Ce type est désopilant : arriviste, arrogant et égoïste. Une vraie tête à claques de créatif quoi ! N'empêche qu'à cause de ses conneries, chez « Martin's Cie » ils sont partis à la concurrence. Encore une campagne de pub en moins pour l'agence.

Allez, il faut être raisonnable, au dodo.

À contrecœur je mets cordialement fin à ce tchat. Nous convenons d'un prochain rendez-vous dès le lendemain soir.

Une douche rapide et je me glisse sous la couette.

2 h 00. Merde, il est 2 h 00. Je ne dors toujours pas. Je vais être encore frais moi demain !

Mais quoi à la fin ? J'ai causé deux jours avec cette fille, rien de plus. Enfin causé, écrit plutôt. Je ne sais rien d'elle, pas une photo, à peine une vague description. Je ne connais même pas le son de sa voix. Qu'est-ce qui me prend moi, je ne vais pas bien.

Dormir, il faut dormir.

- II -

Le réveil.

Nonnnnnnnnn ! Pas déjà. J'ai l'impression de m'être endormi il y a cinq minutes.

Ma tête dans le miroir de la salle de bain confirme mon premier diagnostic : pathétique. Ce coup-ci, ce n'est pas une essoreuse, on dirait que je sors d'un concasseur.

Douche !

J'attrape le bidon de savon liquide et jette un coup œil détaché sur l'étiquette : "tonifiant". Bien, ils font le même en bain de bouche ? J'aurais bien besoin d'en avaler deux ou trois flacons avant d'espérer ressembler à quelque chose.

Serviette, rasage.

Café ! Un litre de café, au moins. Et encore je ne suis même pas certain que cela suffise pour émerger définitivement. Heureusement c'est vendredi aujourd'hui, demain compétition de cassage d'oreiller. Et là, pas de crainte à avoir, je suis un pro, j'ai de l'entraînement.

Le patron a plutôt l'air guilleret aujourd'hui, au moins une bonne nouvelle pour ce matin. Il a encore certainement passé la soirée avec sa maîtresse celui-là pour être aussi enjoué. Il a l'air moins enthousiaste quand il arrive de chez lui. En plus, il a la même chemise qu'hier. Cette pauvre Vanessa, sa secrétaire, va encore avoir le droit à un tour gratuit en urgence chez le teinturier et à fournir des excuses bidons au cas où sa femme téléphone à l'agence.

Mais ce matin, il règne ici une agitation différente de celle des autres jours. J'apprends, au détour d'une conversation que cette

énième soirée d'adultère n'est pas le seul objet de la satisfaction du patron. Tout le monde ne parle que de ça ce matin autour de la machine à café : il a viré Laurent.

Ah, bien voilà une bonne nouvelle. Finalement, elle commence plutôt bien cette journée. Je ne pensais pas que ce moment arriverait un jour, je n'y croyais plus. Je dois bien avouer que j'ai rêvé de cet instant tellement de fois que je n'ose à peine y croire. Laurent, je ne l'ai jamais aimé, mais je crois que vous vous en étiez rendu compte ! Il semblerait, d'après ce que j'ai compris que le départ soit immédiat. Nous sommes vendredi et le patron lui aurait dit que ce n'était pas la peine de revenir lundi. Il se chuchote même qu'il lui a carrément dit un truc du style « *le gain de votre salaire va couvrir les pertes que vous nous avez fait subir avec le départ de ce client* ».

Je vais faire attention à mes arrières moi. En même temps, je ne suis pas un créatif moi et en plus je suis loin d'être le plus gros salaire de la boîte.

Ah oui. Je ne vous ai pas encore dit. Je suis graphiste. Mais si vous savez... Le type qui met en forme les belles affiches que vous voyez collées partout. Mon travail il consiste à dessiner et mettre les visuels en forme. On me transmet les idées, les formes souhaitées, et moi je propose un montage, des couleurs.

Je sais, je vous ai dit que je n'y connaissais rien à l'informatique et je bosse huit heures par jour sur un ordinateur. Mais je vous confirme, je n'y connais rien. Je me contente d'allumer la bête et d'utiliser deux ou trois logiciels. Toujours les mêmes. Pour le reste, dès que ça merdouille, j'appelle notre informaticien au secours. Je passe même pour un con plus souvent qu'à mon tour ! Une fois j'avais juste la souris de débranchée et je criais au loup comme si on avait cassé mon ordinateur. Cette fois-là, je m'étais fait un peu remonter les bretelles. Suite à ça, le patron m'avait obligé à faire un stage d'informatique. Ce coup-là, j'ai eu super

honte. Mais bon, je suis toujours en vie et depuis le temps, tout le monde à part moi a oublié ce passage de ma carrière.

Donc moi je suis graphiste. Et pas le plus mauvais de la place à ce qu'on dit. Une fois j'ai même eu un concurrent qui a tenté de me débaucher d'ici. Sans scrupule ni honte, il est carrément venu au pied de l'immeuble où l'on travaille pour me proposer un boulot dans son agence. Il m'attendait à l'heure de la sortie sur le parking. Le culot de ces gens ! Moi j'ai refusé, je suis bien ici. Bien sûr, le salaire pourrait être meilleur, mais l'ambiance est agréable et le patron n'est pas trop chiant. En plus avec l'éviction de Laurent, la boîte va encore me paraître plus sympa. Alors comme je vous l'ai dit, moi je dessine. Bon d'accord, je me contente de mettre en forme les idées de ces « génies de créatifs » sans qui « *rien n'est possible, Pierre, allons voyons* ». Eh bien le créatif Laurent, il va aller créer dans les caniveaux, voir si l'eau est plus claire. Je ne sais pas s'il va arriver à retrouver du travail dans le milieu celui-là ! C'est qu'il est connu le coco, et pas forcément en bien.

Ce n'est pas une grande perte. Au niveau humain ce serait même une amputation salvatrice, un peu comme l'ablation d'un furoncle ou d'un truc dans ce genre-là. Côté création, on va survivre, on va même enfin pouvoir travailler pour de bon.

De toute façon je n'avais jamais vraiment compris pourquoi le patron l'avait gardé aussi longtemps celui-là. Créatif, c'était vite dit avec lui. Une idée tous les deux ans et je te la décline de toutes les couleurs, quel génie de la création ! Un jour il m'a carrément fait retravailler sur une campagne que l'on avait faite cinq ans auparavant et il a vendu ça au client comme de la pure invention : « *j'ai eu un flash en voyant votre produit, cela m'est venu tout de suite à l'esprit* ».

Un flash, bien sûr. Il n'a pas trop été ébloui quand même sur ce coup-là, les lunettes de soleil n'étaient pas indispensables. Bibi

il a bossé sur ce vieux visuel pendant quatre jours pour arriver à maquiller ça en une création originale. Sans rire, j'aurais eu moins de boulot à créer un truc de toutes pièces. La première campagne ainsi parodiée n'était même pas de lui ! On nageait en plein plagiat. Si le patron et le client avaient su ça à l'époque, il y aurait eu du bruit, moi je vous le dis. Mais je n'aime pas les remous alors je n'avais rien dit. J'avais dessiné et fermé ma gueule comme un bon toutou que je suis.

Ce coup-là, il va y avoir du remaniement dans l'air. Voici un vendredi qui ne va pas juste être vu comme le dernier jour de travail de la semaine comme d'habitude, mais surtout comme le premier jour d'une nouvelle ère, celle de « l'après Laurent ».

Ordinairement vendredi c'est le jour du stress, de la course pour boucler les campagnes. La fin de semaine est souvent synonyme de course contre le temps. Le début de semaine, le lundi c'est celui des présentations au client. Alors le vendredi du coup, c'est toujours un peu comme un sprint.

En fait, à la réflexion, il n'y a pas vraiment de jours calmes dans une agence de pub. Mais le vendredi c'est vraiment la folie. Aujourd'hui on va battre des records. En plus des affaires courantes à finaliser, il va y avoir cette « affaire Laurent » comme l'appellent déjà certains autour de la machine à café. Cet espace, c'est un peu comme dans toutes les sociétés, un haut lieu de la philosophie de bureau. Si vous voulez avoir une information croustillante sur qui couche avec qui, sur qui a décroché tel contrat, hé bien c'est là qu'il faut être. La machine à café, c'est le véritable lieu de la sacro-sainte information estampillée « scoop ». Bien sûr, les vraies informations validées ne sont pas toujours au rendez-vous, mais si vous voulez être au parfum de toutes les rumeurs fumantes, c'est là qu'il faut venir. Et là, aujourd'hui, c'est carrément l'endroit où l'on apprend tous les détails du

séisme local que nous venons de vivre. Voilà un peu de piment dans une journée qui s'annonçait difficile.

Du coup, le temps de réorganiser les choses, de redistribuer les clients suivis par Laurent à nos trois autres créatifs, je vais avoir un peu de répit. Enfin aujourd'hui, parce que, à mon avis, la semaine prochaine il va falloir rattraper le retard, et il va y avoir « un coup de feu » comme on dit en cuisine.

Mais bon, j'ai appris à toujours profiter du temps présent.

Et le présent c'est la mort de « Laurent le cannibale » comme le surnommaient les autres créatifs. Ce qu'il y avait de bien avec ce personnage, c'est qu'il faisait l'unanimité autour de lui. Pas forcément dans le bon côté du terme, mais c'est sûr qu'il ne divisait pas les gens : la grande majorité le détestait.

Déjà midi.

J'ai finalisé la dernière affiche que je devais retoucher pour mon homonyme. Le deuxième créatif avec lequel je bosse s'appelle Pierre, comme moi. Cela provoquait quelques quiproquos de temps à autre. Avec Pierre, on se demande bien qui on va nous mettre en équipe maintenant. On est deux graphistes dans la boîte. Il y avait quatre créatifs et donc jusqu'à ce matin chaque graphiste faisait, en temps normal, les visuels de deux créatifs. C'était simple et cela marchait bien comme cela. Du coup, l'équilibre va être bouleversé maintenant.

Avec Pierre on va aller prendre une pizza chez l'Italien au coin de la rue.

J'aime bien Pierre. Il est sympa et plutôt doué dans son boulot. Ses idées ne sont pas toujours aisées à poser sur une feuille, mais il est toujours honnête avec les autres et très compréhensif. Nous deux, je crois que l'on fait une bonne équipe. Il apprécie toujours mon travail et moi j'aime bien retranscrire le sien. On

passé beaucoup de temps l'un avec l'autre au bureau. Et le midi, on mange souvent ensemble.

À la pizzeria nous retrouvons d'autres collègues venus se restaurer ici aussi.

Pour fêter cet événement dans notre petit monde, ce midi nous prenons une carafe de vin rosé et trinquons au départ du « cannibale ».

La pause déjeuner est passée extrêmement vite aujourd'hui et il n'y a pas eu d'autre discussion que ce fameux départ. Chacun y a été de son commentaire. Bref, on a refait le monde et c'était assez agréable.

L'après-midi a été assez agitée à l'agence. Mais pas pour moi. C'était plutôt le contraire même, mais les ragots se sont vite mis à circuler pour savoir qui allait faire quoi. Bref l'effervescence habituelle des jours précédents les remaniements.

Il sera bien temps de se poser des questions lundi, je n'ai aucune envie de me joindre à ce genre de supputations. De toute façon, je ne vois pas ce que ça change pour les trois quarts des gens de la boîte. Personne n'a les qualifications nécessaires pour prendre la place de Laurent. Soit le patron recrute, soit les trois autres vont avoir plus de boulot.

Personnellement, je préférerais que l'on reste comme ça, tous les deux avec Pierre. Il est capable de prendre le surplus de travail. De toute façon je ne sais pas pourquoi je me pose la question, je n'aurais pas mon mot à dire, moi je ne suis qu'un exécutant. Je verrais bien, lundi arrivera bien assez vite.

Pour l'instant l'heure tourne et c'est enfin le temps de la débauche. Enfin, ne vous méprenez pas, je veux dire l'heure de fin de la journée de travail. Ne niez pas, je sais à quoi vous avez pensé !

Fin de la semaine.

Je vais enfin pouvoir souffler un peu.

Il faut que je mette ces deux jours à profit pour récupérer un peu des dernières nuits. Les jours oui. Parce que cette nuit, si Anne est là...

Les nuits c'est pas gagné !

Je mets le contact et sors du parking souterrain. Au-dehors le soleil commence à disparaître derrière les immeubles. La lumière inonde la rue. J'ai horreur du soleil rasant d'hiver, toujours à éblouir les gens pour se faire remarquer comme pour dire « coucou je suis encore là, pas totalement dans l'autre hémisphère ! ». J'attrape mes lunettes de soleil et me glisse dans la circulation.

Feu rouge. Je m'é gare dans mes pensées. Anne sera-t-elle au rendez-vous ? Que vais-je bien pouvoir lui dire ? Je n'ai pas le temps de me perdre plus longtemps dans mes songes. Déjà le feu repasse au vert et les névrosés du volant me klaxonnent énergiquement.

Après un quart d'heure de route et un arrêt au supermarché et un second au traiteur du coin de la rue de la maison, je pénètre dans le parking de mon immeuble. La voiture va y rester jusqu'à lundi. Si j'ai à sortir, cela me fera du bien de marcher un peu. Je ferme la porte du box privé dont je bénéficie et regagne mon appartement.

Le soleil a complètement disparu maintenant. Je me sers un verre de jus d'orange et ouvre la baie vitrée du balcon. L'air est frais, mais c'est tenable. Les lueurs de la ville commencent à illuminer l'horizon. Appuyé sur la rambarde du balcon je contemple au loin la rocade qui s'étire comme un serpent au travers des constructions. Je m'amuse à imaginer un monstre rampant, cherchant sa proie dans cette jungle urbaine. Je finis mon verre en une gorgée et bas en retraite, vaincu par le vent glacé qui s'est levé.

De retour dans la cuisine, je déballe le repas acheté chez mon traiteur. "Mon", enfin chez le traiteur qui a boutique dans le

quartier et chez lequel je vais régulièrement faire des achats. C'est quand même fou cette manie que les gens ont de mettre du possessif partout : mon patron, mon boucher, mon banquier. Ce besoin de possession universel est quand même un peu intrigant. Par contre c'est mon crédit, mes impôts et mes emmerdes, pour ceux-là, la syntaxe est correcte !

Alors qu'est ce qu'on a de beau dans le repas du soir aujourd'hui ? Le traiteur a la bonne idée de proposer des repas du jour et du soir à emporter. J'adore ce concept, cela me permet de manger varié, équilibré et le tout sans m'embêter avec les courses et la cuisine. Ce type a eu une idée de génie le jour où il a pondu cette idée. Tous les urbains qui se respectent comme moi sont des incultes notoires en matière de cuisine. Donc des clients en puissance. En plus dans le quartier il y a beaucoup de célibataires ou de jeunes couples actifs alors il a une bonne clientèle.

Parmentier de saumon frais et salade, sympa. Un petit coup de fourchette pour perforer l'opercule qui protège la barquette, une minute trente au micro-ondes et je vais pouvoir déguster. Je bénis l'inventeur de cette machine. Combien de fois j'aurais mangé froid si je ne l'avais pas eu !

Juste le temps de sortir un verre, une assiette et les couverts que déjà, le ding énervant retentit. Ça par contre, les ingénieurs qui ont « pondu » le « ding » je ne les bénis pas eux. On est à l'ère des téléphones MP3 avec des sons d'enfer, des autoradios-vidéos, et j'en passe, et les fours micro-ondes font toujours un « ding » que l'on croirait sorti des années soixante. Agaçant.

Ce petit plat est succulent. En plus cela semble facile à réaliser. Il faudra que je prenne le courage d'essayer un jour. Il y a quoi là-dedans ? Pomme de terre, saumon, un peu de poireau, quelques brins de persil sans doute. Facile, même un maladroit comme moi devrait y arriver. Certes, peut-être pas avec la même réussite gustative, mais qui ne tente rien n'arrive jamais à rien.

Il faut vraiment que je me mette à la cuisine. J'aime les bonnes choses alors ce serait plutôt une bonne idée d'être capable de les cuisiner moi-même.

Pour une fois je prends le temps de rester à table. Ce plat est vraiment bon, comme quoi simplicité peut rimer avec « apprécié ».

Cela fait bien longtemps que je ne suis pas resté à table comme ça tout seul pour manger. J'ai pris la mauvaise habitude de manger sur un plateau devant la télévision : un vrai célibataire dans sa garçonnière.

En fait, mon appartement n'a rien d'une garçonnière. On dirait plutôt un appartement d'un petit couple bien rangé. Propre, décoré, accueillant et pas de bazar qui traîne. Prêt à marier le garçon !

Je débarrasse rapidement et mets les couverts dans le lave-vaisselle. J'emporte mon verre et la bouteille d'eau et file maintenant vers l'ordinateur.

Contact.

Pourvu que cette satanée machine daigne marcher ce soir. Sinon je crois que je vais vraiment m'énerver. L'écran s'allume, les icônes s'affichent. Tout va bien ! Je vais pouvoir aller me balader sur internet.

Je prends cinq minutes pour regarder si le banquier ne va pas encore m'appeler pour me faire des remarques désagréables, voir si ma boîte aux lettres électronique n'est pas saturée de courriels non désirés. La banque, ça va. La boîte aux lettres, pas pire que les autres jours.

Je vais pouvoir me connecter sur le site de messagerie instantanée en toute quiétude.

Je m'étonne moi-même. Il est déjà 21 h 00 et j'ai réussi à tenir jusque-là sans piaffer d'impatience. Mais maintenant que j'y pense, j'ai du mal à cacher mon empressement et je peste devant

toutes les manipulations à effectuer avant de pouvoir savoir si tu es là. Ce coup-ci je n'ai pas oublié le mot de passe, voilà encore une bonne nouvelle pour ce soir.

Personne, c'était trop beau, la soirée commençait trop bien !

Enfin si, il y a du monde. À peine trente secondes que je suis connecté que déjà j'ai reçu deux messages me proposant d'essayer des positions dignes de contorsionnistes ou de sucer je ne sais quels endroits anatomiques du corps humain. Bref, le genre de choses à vous tuer net la libido lorsque vous êtes un être normalement constitué. On se croirait dans un film classé X, sauf que là, il n'y a pas le petit pictogramme dans le coin de l'écran. Autant de détraqués que d'habitude, mais point de LibertAnn. Je vais rester connecté, je vais patienter. Elle m'a dit qu'elle viendrait, j'ose croire qu'elle disait vrai.

En attendant, je vais aller me faire un petit café et laisser les obsédés se défouler dans le vide. Pendant qu'ils sont là, ils ne font de mal à personne dans la vraie vie.

J'en viens même à éprouver de la compassion pour les prostituées. Non pas que j'ai eu à utiliser leurs services, mais quand je vois le nombre de pervers qui traînent, je leur dois tout mon respect pour ce qu'elles font au quotidien. Leur « travail » concourt à notre tranquillité. Héhé.

À mon retour auprès de l'ordinateur je constate que j'ai quatre messages. Fébrile, j'épluche rapidement cette arrivée. Elle est là. Il y a son identifiant parmi les émetteurs de ces messages : « *Bonjour mon jeune ami, heureux de vous voir ici* ».

— Bonsoir belle Anne.

— Ah, tu es là, j'ai eu des doutes cela fait cinq minutes que je t'ai écrit et je n'avais pas de réponse, écrit-elle.

— J'étais simplement parti me faire un café en attendant que tu te connectes, lui répondis-je.

— Bonne idée cher Pierre, si tu acceptes de patienter à nouveau je vais faire de même.

— Bien sûr, prends ton temps je ne bouge pas.

— Tu ne le regretteras pas, à mon retour je te réserve une petite surprise puisque tu es très très gentleman.

De quoi veut-elle parler. Qu'a-t-elle derrière la tête ? Quelle surprise peut-elle bien me préparer ?

Vite, vite.

Mais pourquoi met-elle autant de temps ? Sa maison est elle aussi grande que cela ? Est-ce un stratagème pour m'embêter ? Mais alors dans quel but ?

Il faut que j'arrête là. Je deviens complètement paranoïaque et hystérique moi. Si Pierre était là, il se moquerait sans aucun doute de moi.

— Coucou.

Enfin ! Cette attente m'a paru interminable alors que seules quelques minutes se sont écoulées. C'est étrange comme le temps défile différemment en fonction de ce que l'on fait : les moments de plaisirs paraissent toujours plus brefs que ceux d'ennuis.

— Coucou madame.

— Ça y est, j'ai mon café, je n'ai pas été trop longue ?

— Non, non, je n'y ai même pas fait attention, je faisais autre chose, lui répondis-je.

Sans commentaires ! On ne vous a pas demandé votre avis. Déjà que j'ai la gentillesse de vous raconter mon histoire, je n'ai pas besoin de vos sarcasmes. Ne niez pas, je vous entends d'ici. De toute façon, qu'est-ce que cela peut bien vous faire à vous ? Je

suis derrière mon ordinateur, elle ne saura jamais que je gesticulais comme un gosse sur mon fauteuil en attendant son retour.

— Alors, tu es prêt pour ta surprise ? Je pense que ta patience mérite récompense, dit-elle.

— Oui.

Je sais c'est un peu court comme réponse, mais à ce moment-là rien d'autre ne m'est venu à l'esprit.

Avant que j'aie eu le temps d'écrire une autre réponse, je reçois un message que je n'avais encore jamais vu :

« *LibertAnn vous invite à démarrer une conversation vidéo, accepter — refuser* ».

C'est quoi encore ce truc ?

Bon de toute façon cela vient d'elle donc je ne risque rien, enfin j'espère.

Allez, je me lance, je déplace la petite flèche et appuie sur « *accepter* ».

Deux fenêtres s'ouvrent, dans une je vois ma bobine transmise par la caméra incorporée dans l'écran de mon ordinateur. Dans l'autre il y a un texte m'invitant à patienter. De toute façon je n'ai pas le choix. Et d'un seul coup, là devant moi, son visage apparaît.

Ça y est j'ai compris, une vidéo-conférence. Je sais, je suis un peu lent avec l'informatique, mais c'est comme ça !

Elle est là, devant moi, souriante, fière de son effet.

— Coucou vous.

— Heu... salut, répondis-je bêtement après un moment d'hésitation.

— Surpris ?

- Oui, excuse-moi, le web ce n'est pas mon truc, je ne m'attendais pas à te voir.
- Je vois ça, reprit-elle. Si tu voyais ta tête.
- Ha ... heu... oui. Désolé, c'est la mienne, tentais je avec un semblant de tact.

Aucune réponse. À la place j'eus le droit à un visage en train de rigoler.

Elle tentait de cacher sa bouche à l'aide de sa main afin de masquer le fou rire qui la gagnait.

- Je te vois, ce n'est pas la peine de te cacher. Il ne fallait pas mettre ta caméra si c'est pour te cacher !
- Alors pas trop déçu par la vision que tu as ?
- Pourquoi ? Je devrais ? Ça va, j'ai vu pire.

La moue que cette réponse engendra me fit éclater de rire à mon tour.

- Un partout, me dit-elle.
- J'avoue, ta vision m'a un peu horrifié, mais maintenant je m'y fais.
- Et tu insistes, dit-elle. Gougeât.
- Aie, je suis mal parti là. Tu vas me trouver très indélicat. Ce tchat est le dernier que je vais avoir avec toi, je le sens.
- Ah oui ? Tu ne vas pas te débarrasser de moi aussi facilement que ça. Même si effectivement les rustres me dépriment.

Bon là ! Perdu l'occasion de me taire moi. Cette femme est insaisissable. Tantôt douce et sensuelle, tantôt ingénue et tigresse. Ses traits de caractère étaient visibles dans ses écrits. Au cours de nos soirées, nous avons tantôt eu des conversations sérieuses, tantôt des propos décalés et quelquefois même un peu

osés. C'est le mélange de tout cela qui rendait les soirées intéressantes en compagnie des écritures de cette femme. La voir à présent me procurait des effets différents, mais les premières sensations ressenties restaient présentes.

- Alors pourquoi m'as-tu parlé ? À moi monsieur Le_Rustre.
- Parce que les vrais ne savent pas qu'ils le sont. Alors ton pseudo ne pouvait être qu'un clin d'œil à quelque chose. Je peux te demander quoi d'ailleurs ?
- Référence à un surnom que me donnent certaines amies, mais je ne suis pas sûr que cela soit un compliment.
- Effectivement, me répondit-elle, je ne crois pas que cela en soit un !

Encore une remarque bien placée. Décidément cette femme est très vive. Je vais avoir du mal à la déstabiliser. En même temps c'est plutôt agréable d'avoir quelqu'un avec du répondant, cela met un peu de piquant dans les discussions. J'allais essayer de l'approcher autrement.

- L'autre jour, tu m'as dit que tu ne travaillais pas, mais que tes journées étaient quand même parfois agitées. Qu'as-tu voulu dire ?

La réponse tarda à me parvenir.

- Les choses sont un peu compliquées à expliquer comme cela par écrit parfois. Et puis, je ne me sens pas de te dire tout cela devant la caméra. Un autre jour peut-être, je ne préfère pas m'étendre là-dessus ce soir, répondit-elle après quelques instants.

Aurais-je encore fait une bétise ? Je pressens dans cette réponse évasive une intonation gênée. Le visage légèrement fermé et embarrassé que la caméra me projette confirme mon sentiment. Malgré cet air un peu tourmenté, son visage transmet une fraîcheur très agréable à contempler. Les traits sont fins, la courbure des joues bien prononcées, le nez fin. Cette femme est très jolie. Sa bouche est fine et laisse paraître régulièrement un sourire à la fois très malicieux et très sensuel.

— J'ai encore dit une bêtise, semble-t-il. Excuse-moi, je ne voulais pas t'embarrasser. Rien de grave j'espère ?

— Non ne t'inquiète pas, tout va bien. Je te raconterai un jour et tu verras que c'est loin d'être ce que tu imagines. Rassure-toi.

— D'accord, répondis-je un peu stupide.

Mon air embarrassé devait se lire sur mon visage, car au moment où je relève les yeux de mon clavier je vois Anne qui éclate de rire. Cette vision me rassure. Je me suis encore fait des idées. Mon imagination m'a encore égaré dans des recoins improbables.

— Hé bien comme toute femme au foyer je m'occupe de mon intérieur. Et puis j'attends que mon petit mari rentre à la maison !

— Sentirais-je une pointe d'amertume dans cette dernière phrase ?

Pour seule réponse je n'eus qu'un haussement d'épaules et des bras se levant les paumes des mains tournées vers le ciel.

Je pense que ce n'est pas la peine de répondre à cela. Tout est dans le geste. Cette femme s'ennuie. Encore une épouse qui reste à la maison faute de mieux. Je trouve qu'il y a une certaine tristesse dans cet aveu. Une certaine impuissance aussi, celle de

ne pouvoir s'imposer à son conjoint. Comme une sorte de rémission face à l'amour que l'on voue à l'autre, comme si l'amour ne pouvait passer qu'au travers de concessions imposées.

— Pourquoi ne travailles-tu pas ?

— Mon cher et tendre a, comme l'on dit, « les moyens » et estime que cela n'est pas nécessaire. J'avoue que parfois cela me manque. Pas de voir du monde, ça non, du monde il y en a souvent ici, mais de se sentir utile.

— D'accord, je crois que je comprends ce que tu veux dire.

Je crois qu'il serait importun de ma part de poursuivre cette discussion. Ses réponses sont assez éloquentes pour ne pas demander plus de précisions.

J'essaye donc élégamment de changer le cours de la discussion en ayant l'air de rien. Je pense que si elle avait voulu m'en dévoiler davantage, elle l'aurait déjà fait.

Ce soir-là, j'ai à nouveau passé une très belle soirée. À parler de tout et de rien. À contempler son visage, observer ses réactions à chaque mot envoyé. Malgré la caméra, je continuais à lui envoyer, des écrits. En réalité, je ne savais juste pas comment activer le micro de mon ordinateur. Alors instinctivement, elle a fait de même. Elle m'a même dit avoir un problème avec le sien : je ne sais pas si c'était la réalité ou si elle voulait juste ne pas me mettre dans l'embarras. Nous avons beaucoup discuté, beaucoup écrit en fait et beaucoup ri aussi.

Le fait de se voir sans s'entendre est une sensation particulière. Écrire, regarder l'autre avec un décalage dans les réactions. C'est à la fois déstabilisant et très indiscret. J'ai pris énormément de plaisir à observer ses sourires, ses étonnements, ses frissons.

Cette femme a le visage très expressif. Elle n'est pas belle à en mourir comme l'on-dit, mais son visage dégage un tel charme qu'il est difficile de ne pas la regarder. Pour ma part, je la trouve belle et surtout extrêmement séduisante. Quel dommage qu'elle soit mariée !

Nous avons décidé que l'heure avancée méritait un au revoir pour aujourd'hui et qu'il était temps d'aller se réfugier au fond du lit.

Son mari ne rentre pas soir, d'où sa disponibilité aussi tard. Je dois vous dire qu'à ce moment-là, j'ai rêvé ne serait-ce qu'un instant pouvoir me faufiler sous la couette avec elle. Je sais que cette idée est saugrenue et quelque peu déplacée, mais je dois bien avouer qu'elle m'a vraiment parcouru l'esprit. J'en ai eu des frissons.

Je ne connais pas cette femme, mais plus nous discutons plus je me rends compte que je ressens des sentiments pour elle. Quelle bêtise mon pauvre Pierre s'amouracher d'une femme mariée. Une femme de la bourgeoisie en plus. Quelle quête pathétique, aucun chevalier digne de ce nom ne se lancerait là-dedans. Même libre, que ferait-elle avec un zozo dans mon genre.

Il faut se résigner, ne voir Anne que comme une amie sympathique pour le tchat et ne rien espérer. Maintenant il faut dormir. Il est vraiment tard. Pour quelqu'un qui voulait dormir tôt, ce n'est pas encore pour cette fois-là. En même temps il est tôt, oui très tôt même. L'horloge indique clairement que nous sommes déjà demain !

Je vais prendre une douche afin de me détendre un peu avant de me coucher, cela apaisera peut-être toutes les courbatures contractées dans le fauteuil, le nez rivé sur l'écran.

Le radio-réveil affiche déjà 11 h 30 lorsque j'ouvre les yeux. Un rayon de soleil envahit le salon. Je l'aperçois par la porte de la

chambre restée entrouverte. Le reflet sur le carrelage clair me perce la pupille. Agacé par tant de violence visuelle, je referme les yeux.

13 h 15.

Ce coup-ci, il faut se lever. Je n'ai rien de particulier à faire aujourd'hui, mais il va bien falloir mettre un pied hors du lit quand même. Quelle nuit ! La première partie était très agréable et la seconde... Je n'ai rien vu, une vraie marmotte.

Il faut s'y résoudre, ce matin, enfin en ce début d'après-midi, il faut que je mette mon tablier de ménagère : nettoyage, lessive et tout le reste. Un programme très réjouissant.

C'est bien beau la liberté légendaire du célibataire, mais si l'on veut vivre dans un milieu un tant soit peu décent, il faut s'y mettre soi-même. Le côté chambre d'étudiant attardé cela va bien quelques jours, mais ce n'est pas très agréable. Et puis de toute façon, même plus jeune, je n'ai jamais aimé le bazar. Alors tenue simple et au travail.

C'est étonnant la poussière qui peut s'accumuler dans un appartement. À croire que pendant que vous êtes au bureau, quelqu'un entre chez vous juste pour en étaler un peu partout avec une nette préférence pour les endroits les plus difficiles à atteindre. J'ai l'impression d'être rarement là et pourtant la poussière est présente comme si je faisais la fête tous les jours avec des tonnes de personnes.

Après l'aspirateur, place à la serpillière.

Je me dis que ma vie est trépidante parfois, qu'elle est débordante d'intérêt. Lever, toilette, bureau, dîné, télé, couché ! Une vraie vie de star.

Heureusement depuis quelques jours j'ai rencontré Anne sur internet. Cela me change de ce quotidien si plat. Il est vrai que ces derniers temps, la solitude me pèse de plus en plus.

Je suis indécrottable, même en pleine tâche ménagère, activité barbante par excellence, je pense à elle. Il va falloir te soigner mon garçon.

Un tour dans la salle de bain pour mettre la machine à laver en route et je déclare forfait pour aujourd'hui. Avec cette rencontre et ces papotages, je n'ai rien fait de la semaine et je le paye aujourd'hui. Chaque médaille a son revers !

Pause définitive. Café.

Je me pose dans le fauteuil et savoure mon expresso. Je bénis l'inventeur de ces machines qui permettent enfin de boire à domicile un café digne de ce nom. Fini les bols de café réchauffé ayant goût de tout et n'importe quoi. En fait, en dehors des ordinateurs, je suis un vrai adepte de la technologie du quotidien. Je peux même dire que je suis accro à toutes ces machines. Je crois que c'est comme cela que l'on définit un fainéant : bien organisé et le plus assisté mécaniquement possible.

Dehors le temps n'est pas très clément. Un petit tour rapide sur le balcon me confirme qu'il fait vraiment froid. Une légère bruine traverse mon tee-shirt. Je déclare forfait pour ne pas être terrassé par une pneumonie foudroyante. Un coup d'œil dans le réfrigérateur me conforte dans l'idée de rester à la maison. J'ai de quoi tenir jusqu'à lundi sans problème. J'ai été bien inspiré de m'arrêter au supermarché hier soir. Cela va m'éviter de me taper cette corvée aujourd'hui samedi, au milieu des familles et leurs marmots hurlants pour un oui ou pour un non.

La journée est maintenant déjà bien entamée. Je pense que je vais m'affaler dans le canapé devant un DVD quelconque pour tuer le temps qui me sépare du dîner de ce soir.

Alors qu'est-ce que j'ai dans la collection que je n'ai déjà vu cent fois ? Forrest Gump. Cela fait longtemps que je n'ai pas vu ce film. J'aime bien Tom Hanks. Son côté gamin malgré ces quarante ans bien tassés me fait toujours rire. J'attrape la boîte,

insère la galette dans le lecteur, allume la télévision et m'écrase dans le canapé.

Un autre café et quelques biscuits en main, me voilà paré pour ma séance privée.

Déjà le générique de fin défile. Dehors le jour s'obscurcit.

En ce samedi soir, pas de tchat, je ne vais pas allumer l'ordinateur. Je dois dormir de bonne heure, la semaine va être rude avec le départ de Laurent alors je dois récupérer de mes nuits de la semaine. Un en-cas rapide, le journal télévisé et je vais aller me coucher.

Bon, pour être totalement franc avec vous, toutes ces bonnes résolutions ne sont pas vraiment sincères. Ce soir Anne ne viendra pas, elle m'a dit qu'elle devait se rendre à une soirée mondaine avec son mari. Cette perceptivité n'avait pas l'air de l'enchanter, mais c'est ainsi, être une femme du monde a ses avantages et aussi ses devoirs.

Alors voilà, je vais aller au lit de bonne heure !

- III -

Cela fait plusieurs jours que nous discutons maintenant sur le tchat avec Anne. Je devrais plutôt dire plusieurs nuits pour être totalement franc avec vous, la journée moi je suis au travail avec une seule idée en tête, être à la maison. Je suis content de l'avoir trouvée. Bon d'accord, je sais, il est vrai qu'en réalité, c'est elle qui m'a abordé. Avec un pseudo comme le sien, je ne suis pas sûr que je lui aurai écrit. Mais aujourd'hui je ne regrette pas de lui avoir répondu.

J'ai trouvé avec elle une amitié sincère. Il est vrai que de mon côté, j'espérais un peu plus que cela. Mais je vous l'ai déjà dit, elle est mariée. Je ne suis pas un briseur de ménage. Bien sûr, on se chamaille par jeu et on se fait des petites allusions sexy de temps à autre, mais rien de très osé. Sauf l'autre soir où nous avons un peu dérivé. C'était assez rigolo en fait même si aujourd'hui cela peut sembler un peu puénil. On aurait dit des adolescents prenant plein de plaisir à dire des mots tabous juste pour oser braver les interdits.

Cela m'amuse de temps en temps de la taquiner. C'est encore plus drôle quand on est en vidéo-conférence, elle rougit facilement. Mais cela ne l'empêche cependant pas de me rendre la pareille aussitôt. J'arrive rarement à la déstabiliser sans prendre dans la foulée une remarque cinglante. Cette femme est vraiment très surprenante et tellement agréable. Je la laisse volontiers me mettre en boîte comme l'on dit.

C'est un petit bonheur de mes soirées de parler avec elle. Nous discutons de tout et de rien, du temps qui passe, de nos journées. La dernière fois nous avons parlé de nos études respectives. Elle est comptable. Enfin de métier parce que là, elle est femme au foyer pour le moment.

Quand j'y pense, c'est un peu étrange qu'elle passe autant de temps avec moi d'ailleurs. Son mari semble être souvent absent et elle s'ennuie. En tout cas, c'est ce qu'elle m'a dit. Alors je suis un peu comme un passe-temps pour elle. Cela ne me dérange pas, j'y trouve aussi mon compte.

Au cours des discussions, nous nous sommes trouvés pleins de points communs. En musique, en goûts littéraires. On s'est même aperçu que l'on habitait dans des villes voisines. Elle habite dans la ville où je travaille. Je me connecte sur un tchat où l'on peut parler avec la planète entière et je me retrouve à papoter avec une personne qui réside à côté de chez moi ! Il n'y a qu'à moi que cela arrive ce genre de truc ! Quand je vous disais que j'étais capable de tomber sur des copains !

Avec Anne on se dit que l'on aimerait bien se rencontrer. Juste comme ça, en amis, autour d'un café en ville par exemple. Moi j'aimerais bien. Cette idée me ravit. En revanche, je ne sais pas si je saurais rester de marbre devant cette fille qui m'attire tant. Mais pour sûr, moi je rêve de cette rencontre, même si elle n'est qu'amicale.

Je sais que cette idée est un peu saugrenue, mais j'ai hâte de la rencontrer physiquement. J'ai conscience que cela ne rime à rien et que ce petit moment ne pourra peut-être jamais être un vrai rendez-vous galant.

Ce n'est pas facile pour elle de trouver une excuse pour s'absenter avec son mari. Même s'il n'est jamais à la maison, il semble qu'il soit capable de surveiller tous ces faits et gestes. Je n'ai pas trop bien compris comment d'ailleurs. Donc, comment

lui expliquer qu'elle sort pour aller voir un homme rencontré sur le net. Si c'était ma femme qui me racontait cela, je crois que je serais vert de jalousie, je ne vous dis même pas.

On s'était déjà donné rendez-vous deux fois pourtant, mais il avait fallu annuler à chaque fois. Une fois j'avais été malade et la seconde, c'est elle qui n'avait pas pu venir. Je crois que c'était un signe. Nous ne sommes pas faits pour nous rencontrer ailleurs que dans le monde virtuel, semble-t-il. Il y a des destinées comme cela qui ne sont pas faites pour se croiser.

Alors depuis, je me contente des tchats. Souvent on se parle en mettant la caméra, quelques fois on fait sans, quand elle n'est pas seule dans la maison. La dernière fois nous avons parlé encore presque toute la nuit. À force d'arriver avec l'air fatigué, je me suis fait remarquer à l'agence. J'entends des gens jaser dans mon dos. Cela ne fait rien, au moins ça leur donne de quoi discuter autour de la machine à café philosophale. C'est comme cela que l'on a appelé cet endroit avec Pierre. Toute discussion entamée auprès de cette machine finit irrémédiablement en scoop du siècle, en information en or. On sait, c'est assez moqueur pour nos collègues, mais ça reste néanmoins très représentatif du lieu.

Pierre lui, il s'en moque. Il se doute bien de quelque chose, mais il est assez poli pour ne pas demander. L'autre jour je lui ai dit que quand je m'ennuyais le soir, j'allais passer du temps sur le web. Me connaissant, cela l'avait bien fait rire la première fois. Il connaît mon légendaire amour pour l'ordinateur. Après nous n'en avons plus parlé.

Avec Anne, nous nous donnions rendez-vous à chaque fois que nous quittions le tchat. En fait, on se parle presque tous les soirs maintenant. Il n'y a que les jours où son mari a prévu de rentrer tôt qu'elle ne vient pas.

Cela me fait même bizarre les soirs où je ne me connecte pas. J'ai l'impression d'être seul. Je le suis en fait, mais ces jours-là j'ai la réalité de mon célibat qui remonte à la surface et qui m'éclabousse le visage un peu plus que d'habitude. Je me rends compte que je n'ai personne à qui causer. Je suis assez solitaire en fait. Je n'ai pas une vie très dissolue, pas énormément d'amis. Alors bien sûr, ça vous fait rire : un libertin solitaire. Ça ne fait pas très sérieux, et encore moins crédible. Mais je vous avais dit que cette histoire n'était pas si simple que cela. Hé bien c'est un peu à cause de ça que je ne sais pas vraiment si je dois réellement me considérer comme tel.

Au boulot, le premier lundi de l'après Laurent avait été un peu sportif. Il avait fallu avec Pierre qu'on reprenne tous ses dossiers pour y faire du tri. Je ne sais pas si le mot « tri » est bien approprié d'ailleurs. Personnellement, j'aurais plutôt employé « découvrir » !

Parce que son bureau, c'était une caverne, et pas celle d'Ali Baba, rien à voir. Non, pour l'image, on serait plus proche de celle des hommes de croc magnons : le bordel, avec des trucs qui traînent de partout depuis un temps indéfinissable. La difficulté est de définir ce qui est utile de ce qui n'a rien à faire dans cette pièce. Je comprends mieux maintenant pourquoi personne n'avait le droit d'y entrer. Cela maintenait soi-disant le « mystère » Laurent. Ce mec était d'un narcissisme qui dépassait l'entendement. Hé bien en tout cas, quand on pénètre dans son ancienne antre, on découvre qu'il n'est pas tellement à la hauteur des prétentions du bonhomme le mystère. Moi je pense simplement que sa « grandeur » était proportionnelle à la hauteur de son incompetence. Ce qui me faisait plaisir, c'est que les rares personnes qui l'encensaient découvraient maintenant la vraie face du personnage. C'était notamment le cas du patron qui se

demandait à présent comment il avait pu se faire berné aussi longtemps par cet individu si creux.

Bref, avec Pierre on avait passé quasiment la journée entière pour retrouver les dossiers sur les campagnes que Laurent était en train de traiter au moment de son départ précipité. Et quant à retrouver ceux concernant celles qui étaient livrées au client, là on était carrément dans l'utopie. Au bout de plusieurs heures de recherches dignes de fouilles archéologiques, nous avons mis la main sur ce que nous cherchions.

Moi j'avais trouvé les visuels que Laurent m'avait pris, mais il manquait à Pierre les comptes rendus de rendez-vous avec le client, les validations et autres éléments pour avancer. On ne peut pas se permettre de tout reprendre à zéro.

En fait, il a presque fallu. Repartir à zéro. Dans les comptes rendus il n'y avait pas grand-chose. Heureusement qu'avec ce zozo moi je prenais des notes. Alors entre les visuels et mes notes, on avait réussi à s'en sortir. Mais le patron il avait été un peu furax quand même. Ce qui nous a sauvés c'est que ce n'était pas contre nous, non, c'est surtout qu'il n'en revenait toujours pas d'avoir vraiment été mené en bateau autant d'années par ce type. Je crois que ce n'est même pas la peine qu'il se présente dans les agences de la région le Laurent, notre patron a déjà dû lui faire un curriculum vitae des familles ! Cette pensée égaya mon après-midi.

Ce soir j'ai rendez-vous avec Anne. Bien sûr, pas réellement, juste en tchat. Mais ce soir on va pouvoir se parler pour la première fois. Lors de notre dernier tchat, elle m'a dit qu'elle allait acheter une nouvelle caméra avec un micro. Normalement elle devait y aller aujourd'hui. J'ai à la fois hâte et à la fois un peu peur. Je suis juste impatient en fait.

Je n'ai jamais entendu sa voix, on ne s'est jamais téléphoné. Je sais c'est un peu étonnant, mais cela ne nous est jamais venu à

l'esprit. Bien que nous soyons voisins, on ne s'est pas encore rencontré non plus. Je ne sais même pas vraiment où elle habite, je sais juste qu'elle habite dans les quartiers chics. Moi j'habite en périphérie, les quartiers chics et le centre-ville, c'est beaucoup trop cher pour un petit salaire de graphiste, aussi doué soit-il.

De mon côté, j'avais pris la notice de mon ordinateur et j'avais, oh miracle, réussi à faire fonctionner le micro incorporé sur le côté de l'écran.

Pierre, il s'est rendu compte de quelque chose. Il paraît que je n'arrêtais pas de me dandiner sur ma chaise et ça, il sait que c'est lorsque je suis pressé. Alors je lui ai dit. Je lui ai tout raconté cette fois-ci : le tchat, LibertAnn, les nuits blanches. Il a juste esquissé un sourire. Je sais qu'il trouve ça plutôt infantile, mais je crois que cela l'amuse d'écouter mes gamineries.

Alors ce soir, je suis parti assez tôt du bureau. On avait réussi à dégrossir le travail du cannibale et le patron nous avait donné une semaine supplémentaire. Et là, pour le coup, on avait un peu de temps devant nous.

Alors à 17 h 30 tapantes, j'ai pris mon baluchon et je suis parti. Direction la maison, pas de halte, en ligne droite et en express. Une fois arrivé, j'ai allumé l'ordinateur. C'est la première chose que j'ai faite. En plus, je savais que c'était idiot : on s'était donné rendez-vous aux alentours de 20 h 00. J'avais au moins deux heures d'avance. Pire qu'un gamin. Heureusement que je suis seul à la maison, sinon je crois que je serais encore passé pour un nul.

Du coup, je me suis tellement pressé que j'ai pas mal de temps devant moi. Alors j'ai pris une douche et je me suis préparé mon habituel plateau télé. Mais ce soir j'ai grignoté sur un coin du bureau pour être certain de ne pas la rater.

J'ai encore un message qui clignote, un de plus. C'est elle, enfin.

- Bonjour élégant bipède, tu es là ?
- Oui, bonjour Anne. Tu vas bien ?
- Ça va, je te remercie. J'ai ma nouvelle caméra, on peut s'y mettre si tu es libre.

Et un peu que je suis libre ! Ça fait deux heures que je suis libre. Je n'ai pas trop eu le temps de m'ennuyer, j'ai été harcelé par une furie que je n'arrivais pas à bloquer et qui a passé son temps à m'envoyer des obscénités. Une vraie malade. Il m'a fallu du temps pour comprendre comment bloquer cette personne.

Ça y est, la fenêtre s'ouvre.

- Coucou toi.
- Coucou Anne. Ça fait bizarre d'entendre ta voix.
- Et oui, mais tu sais, le téléphone, ça fait longtemps que ça existe hein.
- Oh ça va. Tu étais moins moqueuse quand tu écrivais toi.
- Hé hé, monsieur est susceptible en plus. Alors ta journée ?
- Holà, il y a eu un peu de chamboulement au bureau alors c'est un peu la course, mais ça va. Et toi ?
- Moi ? Grande journée, tu n'imagines même pas.
- À ce point ?
- Et oui. Alors, grasse matinée ce matin. Repas avec ma belle-mère et cet après-midi, shopping pour trouver la caméra. Du coup j'en ai profité pour m'acheter quelques vêtements.
- Ah oui, tu es surmenée en fait.
- Vas-y moque-toi. Tu vas voir quand je vais te trouver, tu vas regretter ton impertinence.
- Des menaces maintenant ! Tu ne recules devant aucun sacrifice toi. Mais fais quand même attention, pour une citadine

comme toi, la banlieue c'est la jungle. Tu ne vas pas survivre si tu t'égares dans ces quartiers.

— Tu habites dans un endroit si mal famé que cela, demanda-t-elle presque inquiète ?

— Mais non, je te fais marcher. Oui j'habite en banlieue de la ville, mais ça n'a rien à voir avec la région parisienne. C'est un quartier sympa ici, assez animé. On se croirait presque en campagne, même si de chez moi on voit la ville, il y a de la verdure partout.

— Veinard, ici à part un carré d'herbe derrière chez moi, il n'y a que du bitume parsemé ici et là d'arbres tous rabougris.

Nous avons encore passé un long moment ensemble cette soirée-là. Oui je sais. Comme à chaque fois que l'on se parlait en fait. Je ne me lassais pas de l'écouter. Elle a une voix douce qui est en parfaite harmonie avec sa silhouette. Je l'imaginai exactement comme ça en fait.

C'était une première pour moi la discussion comme ça sur un ordinateur. Je suis content que cela soit avec elle. Bien sûr, nous avons passé notre temps à parler de banalités, mais c'était quand même un bon moment. C'est assez sympa en fait ces tchats en vidéo. Cela a un côté pratique. Il faudra que je dise à mes copains et ma famille de s'y mettre, cela me permettra de papoter avec ceux qui habitent loin plus souvent.

Lundi.

Cela fait maintenant deux mois que je discute avec Anne et presque autant que Laurent a été remercié par le patron.

Ici rien n'a vraiment bougé. Ce que j'espérais s'est produit, il n'y a pas eu de changement. En tout cas côté boulot.

Parce que côté personnel, j'aime à croire que les choses ont un peu évolué. J'ai l'impression de m'être un peu rapproché de ma

copine de tchat. En tout cas, moi je suis raide dingue de ces soirées passées à parler devant la caméra. Bien sûr, je ne peux pas la sentir, la toucher. Mais de toute façon, c'était peut-être mieux comme cela. Je n'allais quand même pas faire la cour à une femme mariée. Quel dommage que je ne sois pas si libéré que ça en fait ! Quel beau libertin je fais, n'est-ce pas ?

J'y pense tellement à ces soirées que l'autre jour j'ai même cru l'avoir croisée, Anne. C'était en centre-ville. Je sortais d'un magasin de la rue la plus commerçante et j'ai aperçu une silhouette sur l'autre trottoir qui a instinctivement attiré mon regard. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai tout de suite accroché sur cette forme qui passait au loin, comme si mes yeux étaient aimantés par ce corps en mouvement. Ce fut assez furtif en fait. Cela n'a guère duré plus de quelques secondes. Une dizaine ou deux tout au plus. Je n'ai vu le visage de cette personne que très brièvement.

Mais j'ai vraiment eu l'impression que c'était elle. Instinctivement j'ai souri et cette femme a fait de même. Elle était aux bras d'un homme. Ils ont disparu au coin d'une rue. Avant qu'elle ne disparaisse complètement de mon champ de vision, je l'ai vu se retourner encore une fois et me regarder à nouveau. Elle avait l'air surprise.

J'aurais pu les suivre. J'aurais dû les suivre. Je ne sais pas ce qui m'a retenu. Je n'avais qu'une envie, c'était de leur emboîter le pas. Je ne saurai jamais si c'était elle. Sauf si je trouve un soir le courage de lui demander. Peut-être oserais-je la prochaine fois que nous serons connectés. Je pense que cette fois-ci, ce n'est pas mon imagination qui me perturbe, cette femme lui ressemblait vraiment. Et si ce n'était pas elle, pourquoi se serait-elle retournée quand elle a passé le coin de la rue ?

Je vous disais donc qu'à l'agence tout s'est déroulé comme je voulais. En définitive, après plusieurs entretiens, le patron n'a

recruté personne. Je fais donc équipe uniquement avec Pierre. Cela fait un peu de travail supplémentaire pour les trois créatifs restants, mais pour nous les graphistes cela ne change rien. Avec Pierre on s'entend encore mieux, Laurent n'est plus là pour essayer de nous monter l'un contre l'autre. Je n'ai jamais compris les motivations réelles de ce type. La seule concurrence qu'il risquait était celle des créatifs des autres agences. En interne, personne n'allait essayer de lui prendre le pouvoir qu'il pensait avoir cet idiot. Enfin, son départ a mis un grand coup de fraîcheur à l'agence : les gens sont beaucoup plus détendus à présent, même si le travail reste toujours aussi stressant. On a réussi à clore tout le travail qu'il avait en cours le Laurent. Comme cela, maintenant, le cannibale, ce n'était plus que de l'histoire ancienne. Pierre en fermant son dernier dossier il avait encore eu un mot tranchant comme il sait les trouver : « *ce coup-ci, c'est nous qui l'avons complètement digéré le Cannibale, il faut marquer ce jour d'une pierre blanche mon bon Pierre* ». Il a toujours eu le sens de la formule celui-là. Il devrait se mettre romancier, il aurait sans doute du succès.

Pour fêter ça, j'avais invité au pied levé Pierre et Élise, son épouse, à venir à la maison. Pierre avait passé un coup de téléphone à sa femme pour s'assurer qu'ils n'avaient rien d'autre de prévu et l'affaire fut conclue. On a passé une bonne soirée. J'avais ramené un repas et une bouteille de vin de chez le traiteur pour ne pas m'embêter et afin que l'on profite du temps passé ensemble. On a vraiment passé une très bonne soirée. Cela faisait longtemps que je n'avais pas eu de monde à la maison. Cela m'a fait du bien de passer du temps avec des vrais gens, enfin autrement qu'au travers de discussions derrière un écran je veux dire. On a discuté jusqu'à une heure avancée de la nuit. Demain on sera deux pour une fois à avoir la tête de travers. J'aurais l'air moins seul comme ça.

Bien sûr, après le plat et quelques verres, Pierre n'a pas pu tenir sa langue et a vendu la mèche pour le tchat. Alors du coup, Élise, elle a fait sa fouine et m'a questionné toute la soirée. Cette femme est adorable, mais elle est une vraie vipère lorsqu'elle décide d'entreprendre quelqu'un. Aucun secret ne lui résiste quand elle a décidé de le percer. Elle est irrésistible dans ce rôle-là. Elle fait cela avec tellement de délicatesse et de charme qu'il est très dur de rester de marbre devant elle. Tous les gens que je connais ont un jour fait l'expérience de sa ténacité. Alors au bout d'un moment, j'ai craqué. Je leur ai dit pour Anne. En tout cas bien plus que ce que j'avais avoué à Pierre la première fois. J'ai quand même fait l'impasse sur quelques détails, notamment celui de mes sentiments pour cette femme intouchable. Mais quand même, mon histoire les a bien fait rire.

— Tu vois je te l'avais dit chérie. Je le savais qu'il y avait anguille sous roche avec son histoire de web. Je le connais par cœur. Je le vois quand il a un truc de travers.

— Oh, fiche lui la paix répondit Élise. Moi, je trouve ça très chou. Et puis il ne fait pas de mal.

— Carrément, très chou ! Je dois prendre ça comment moi ?

— Elle est belle cette femme ?

— Oh oui Élise, lâchais-je inconsciemment.

— Ah ahhhhh, enfin du croustillant, ajouta Pierre.

— Elle te plaît ?

— La question n'est pas là, elle est mariée et...

— Oh le con, lâcha Pierre.

— Mais tais-toi donc, fiche-lui la paix ! C'est dommage ça Pierre pour une fois que tu trouvais quelqu'un qui te plaît, dit-elle en rigolant.

— Mais ça va tous les deux ! Vous vous êtes passé le mot ou quoi ? Ton mari déteint sur toi ma pauvre.

— Allez dis-moi franchement, tu as craqué pour elle ?

- Franchement ? Non. Mon cœur est déjà pris, dis-je à Élise.
- Ah bon ? Et je la connais ?
- Oh que oui. J'aime ta femme pauvre idiot mais malheureusement pour moi tu t'es pointé avant moi, lui lançais je hilare.
- Mais tu es vraiment con toi quand tu t'y mets.
- Hé bien moi je trouve ça vraiment adorable me lance Élise juste avant de me poser un gros baiser affectueux sur la joue. Et puis moi je m'en fous de changer un Pierre pour un autre. Peut-être que je n'y perdrais pas au change ajouta-t-elle en direction de son homme.

Je crois juste qu'elle se moquait un peu de nous. Mais ce n'est pas grave qu'elle se moque de moi, je sais qu'elle faisait ça affectueusement. Je les aime bien tous les deux, ils sont rigolos. Ce sont vraiment des amis sincères, alors leurs moqueries ne me blessent pas. Et puis ils forment un si joli couple. J'aimerais que le mien ressemble au leur. Un jour...

- IV -

Je vais rencontrer Anne. Pour de vrai je veux dire ! On a rendez-vous dans la vraie vie.

Je vous ai dit que dans ma vie il y avait du changement. Oh bien sûr, ce n'est qu'une rencontre. Je me doute bien que vous ne partagez pas mon engouement juste pour un rendez-vous. Mais je vous expliquerais plus tard, parce que là, c'est lundi et j'ai du travail qui m'attend.

En effet, ce matin on attaque une nouvelle campagne. Une marque de produits de beauté pour homme. Un truc très tendance. Il faut réaliser les visuels qui serviront de support pour les affiches, les publicités magazines, mais aussi un spot télé.

Pour Pierre et moi, c'est une nouveauté. On ne fait pas de spot télé en temps normal. D'habitude ce genre de travail est confié à une filiale de notre agence spécialisée en média audiovisuel. Mais cette fois-ci le client veut un spot tout en graphiques. On doit donc réaliser les planches de base nécessaires, le studio de notre filiale fera le filage et le montage final. Un peu comme un dessin animé ou un film d'animation quoi.

Cela va être un joli défi pour nous deux, et à travers nous pour toute l'agence. Nous savons, Pierre et moi que nous allons être regardés plus qu'à l'habitude sur ce coup-là. Pierre a déjà des idées sur le sujet, sur comment aborder ce travail. On va en discuter dès ce matin. On a un calendrier très précis. Il faut présenter au client les premières maquettes dès la fin de la semaine

pour qu'il valide le principe de la ligne directrice de la campagne. Ensuite nous aurons trois semaines devant nous pour finaliser les visuels et présenter le tout au client. Rien d'insurmontable, il va juste falloir que l'on fasse quelques heures supplémentaires pour être prêt en temps.

L'idée de Pierre est de porter plus d'importance au côté graphique qu'au slogan lui-même.

De toute façon cette marque est déjà bien positionnée sur le marché. C'est une société reconnue avec des produits que l'on trouve dans de nombreuses grandes chaînes de supermarchés. Cette campagne est juste pour eux le moyen de promouvoir un nouveau produit ciblé sur les jeunes hommes. Un peu nous quoi !

Je vous entends rigoler d'où je suis. Ce n'est pas la peine de vous cacher derrière les pages de votre livre, je le sais. Et oui, j'ai la prétention de paraître encore jeune malgré mes trente-cinq ans.

Je vais faire les premières esquisses à la main dès ce soir. Cela nous permettra de travailler sur des supports demain matin, de discuter sur un document de base. Cela fait longtemps que je n'ai pas travaillé à la maison. Cela va me rappeler mes études, lorsque je préparais mes examens. C'est loin tout ça. Les beaux-arts, ce n'est plus qu'un souvenir à présent.

De retour à la maison, je m'installe directement à ma table à dessin.

Le dessin c'est mon véritable métier. Mais je crois que cela je vous l'ai déjà dit. L'informatique ce n'est qu'un outil. Moi je préfère le stylo, le fusain, le crayon que l'on taille et qui sent bon le bois, le contact du papier plutôt que celui du tapis de souris. Et puis j'aimais bien le geste que l'on faisait pour pousser les pelures de gomme. Je me surprends parfois à faire ce geste

avec la souris. Alors ça met le bazar sur mes dessins et je n'ai plus qu'à recommencer. Je hais l'informatique.

Et puis ma vieille table à dessin je n'arrive pas à m'en séparer. Bien évidemment, les copains se moquent de moi. Je conviens que côté décoration, dans un salon on fait mieux. Mais cette table c'est toute l'histoire de mon métier. Mais c'est aussi une tranche de ma vie, une partie de moi. Un peu comme un meuble de famille en fait.

Je l'ai achetée lorsque j'étais étudiant. Elle vient d'une vieille imprimerie qui était dans la rue de la maison de mes parents.

Gamin j'allais souvent traîner là-bas les mercredis. Le patron me laissait toucher aux outils. Il m'arrivait même de régler la vieille rotative mécanique qu'il avait au fond du hangar ou de verser l'encre dans les réservoirs.

Mon plus grand plaisir était d'écrire des poèmes à ma mère en piochant dans les tas de lettres en plomb que l'on utilisait encore à cette époque. Les choses ont bien changé...

Je crois que mon goût de la création graphique est venu de là. Sans lui, une partie de moi ne serait pas la même.

Un jour, avec le temps, le patron de l'imprimerie était devenu un vieux monsieur et il est parti à la retraite : personne pour reprendre l'affaire, l'informatique avait déjà commencé à faire son apparition dans les imprimeries modernes. Alors, il a fermé boutique et a mis en vente tout son matériel.

Moi je venais de passer mon bac et j'entamais ma première année de dessin à l'école des beaux-arts. Alors pour moi c'était une occasion en or de pouvoir chiner dans cette imprimerie.

Quand je me suis présenté pour acheter la vieille table à dessin qui lui servait de bureau, il m'a souri. Il ne pensait même pas qu'elle puisse encore intéresser quelqu'un. Alors il me l'a cédée pour une somme symbolique. Je sais maintenant que c'était

juste pour le principe de ne pas me la donner. Pour que j'ai l'impression de vraiment l'avoir achetée.

Ce jour-là, il m'a même donné en cadeau une boîte en fer blanc. Dedans il y avait une plaque à lettrage et des dizaines de lettres en plomb. Celles que j'utilisais durant mon enfance et qu'à force il avait mises de côté pour moi. Moi je ne regardais pas où je prenais les lettres pour mes poèmes. Alors quand je rangeais, je le faisais en bloc, par poignée, sans trier. Alors pour que j'arrête de mélanger ses tas bien rangés dans les cases en bois il avait sorti une boîte en fer blanc et mis dedans un assortiment de lettres. Cette boîte, il l'avait toujours, et ce jour-là il me l'a offerte avec un peu de nostalgie dans le regard.

Je crois que ce jour-là je l'ai regardé en pleurant.

Je m'en rappelle, ce jour-là, il m'a serré dans ses bras, très fort. Comme ce jour où j'étais petit et que j'avais fait un dessin pour lui. C'était mon cadeau de Noël. J'avais dessiné un monsieur penché sur une presse à papier. J'étais super fier, je trouvais que j'avais vachement bien réussi la presse. Déjà l'amour du dessin me tenait.

Depuis ce jour, le dessin je l'ai toujours vu accroché dans la vitrine. Il en était fier. Toujours. Jusqu'au jour de la fermeture. Mon père m'a dit qu'il l'avait enlevé de la vitrine et rangé bien au sec dans un de ses dossiers pour être certain de ne pas le perdre. Bien entendu avec le temps les couleurs étaient passées, les traits s'étaient presque effacés. Mais c'était un souvenir. Un simple bout de papier certes, mais un qui lui rappelait sa jeunesse et l'âge d'or de son imprimerie. Un morceau de cellulose comme il en avait utilisé des milliers de tonnes au cours de sa carrière et qui lui avaient été offerts par un petit garçon qui était devenu dessinateur. Alors, même dans cet état, il y tenait à ce dessin usé.

La boîte en fer, je l'ai encore. Je la garde précieusement, bien en évidence, comme pour être sûr de pouvoir toujours la voir. J'éprouve encore le besoin de la savoir à ma portée même si je ne l'ai plus jamais utilisé depuis mon enfance. Elle est posée, fermée, sur un coin de la table à dessin, à côté des pots à crayons. De temps à autre je l'ouvre furtivement. Dedans sont emprisonnées les odeurs d'encre et de plomb de mon enfance. Alors parfois, je ressens le besoin de l'ouvrir. Juste un petit peu, juste quelques secondes. Je mets mon nez à la fente de l'ouverture et j'inspire profondément. Et là, je voyage dans mon enfance.

J'ai sorti une lettre de la boîte, un "P" majuscule, et je l'ai posé sur le couvercle. Souvent, lorsque je dessine, je la tripote. Je la fais danser entre mes doigts, je la caresse, je passe mon doigt sur les courbes ciselées dans le plomb qui forment la lettre. Machinalement, à chaque fois que les feuilles ont du mal à se remplir, je prends ce "P" et je le manipule. Comme si ce geste allait m'aider à créer. Un porte-bonheur en quelque sorte, ou une sorte de talisman. Je sais que cela n'a aucun effet, mais cela me rassure d'avoir cette lettre de plomb dans la main quand je bloque sur un dessin.

Le vieux monsieur, il est mort maintenant. Cela fait quelques années même que cela est arrivé.

Cette boîte en fer blanc, vieillie, cabossée et un peu rouillée par endroits c'est un peu de son héritage. Son histoire. Mon histoire.

Je sors mes feuilles et mes calques du tiroir que le vieil imprimeur avait fabriqué sous la table à dessin pour y ranger ses bons de commande et prends un crayon de bois au hasard dans le pot. J'en ai toujours d'avance, je ne sais jamais quand l'envie de dessiner va me prendre. Je le taille délicatement, souffle sur le graphite fraîchement entaillé pour faire disparaître les quelques poussières de bois encore collées dessus et commence à laisser filer la pointe noire sur le papier blanc. Sans bruit, mes mains

exécutent ses mouvements tant de fois répétés à l'école, le crayon de bois dans l'une et la gomme dans l'autre.

Doucement, délicatement, comme par magie les dessins apparaissent. Les courbes se croisent, s'étirent, se multiplient. En quelques coups de crayon bien dosés, les ombres émergent de nulle part et se détachent. Un paysage sort du néant blanc, tout en contraste et retenue. Les nuances de gris et de noir s'étalent à présent sous mes yeux, comme pour violer la blancheur de cette feuille qui était vierge il y a encore quelques minutes.

J'aime cette sensation de naissance, celle d'être le premier à poser mes traits sur une nouvelle feuille. Le dessin a toujours été pour moi un acte d'une grande sensualité. Il faut être doux, prévenant et pourtant tellement entreprenant pour arriver à faire naître quelque chose de beau avec ce morceau de bois au cœur de charbon. Cela ne fonctionne pas à tous les coups. Certaines fois le résultat est somptueux, parfois il est juste banal. Comme dans les bras d'une femme, on ne sait jamais la première fois comment sera le résultat de nos ébats. Ici aussi l'accouchement est parfois très douloureux. Mais plus l'acte est pénible, agressif même, plus le résultat est à la hauteur de nos attentes. Mère et créateurs, nous sommes sur la même longueur d'onde, dans la même souffrance lors de naissance de l'œuvre de notre vie.

Ce mode de pensée de mon travail avec le papier je le tenais d'un professeur de deuxième année. Il comparait toujours la femme et la feuille blanche et pure. Pour lui le crayon qui venait défricher et salir cette virginité, cette blancheur immaculée était tel l'homme qui partait à la conquête de la femme de son cœur. Il disait que pour apprivoiser la feuille, il fallait tenir « l'homme crayon », le guider avec retenue, lui donner de la passion pour qu'il se pose juste aux endroits que la feuille méritait de voir obscurcir. Je n'ai compris que bien plus tard le sens réel de ses métaphores. Mais aujourd'hui, je dois bien reconnaître que ces pensées guident encore mes mains lorsque je sens que la mine

est sèche, quand la main est immobile. Mais ce soir, mes mains sont actives, le crayon est créatif et les feuilles complices.

Sur les calques des personnages se forment enfin petit à petit. Des visages se font jour et s'habillent de mouvements qui leur donnent vie. Tout n'est que jeu d'ombres et de lumières, de vides et de lignes noires religieusement posées sur le papier transparent. Je superpose les calques ainsi parés de leurs êtres aux fonds dessinés et commence à entrevoir une accroche pour notre travail.

Un peu plus de trois heures plus tard, je me retrouve avec une dizaine d'ébauches. Toutes ne sont pas utilisables. Certaines sont trop typées, d'autres trop fades ou donnent l'impression de déjà-vu.

Du paquet, je n'en retiens que trois. Je vais les montrer à Pierre. Je pense qu'il y a du potentiel dans celles-ci. Je range les planches ainsi sorties du lot dans mon carton à dessin et laisse les autres traîner négligemment sur la table au milieu des rognures de gommes et des copeaux de bois.

Je suis fourbu. Mes bras et mes poignets sont endoloris. Je vais manger un morceau et me coucher. Ce lundi a été épuisant.

Je sais que je vous ai promis de vous raconter pour Anne. Mais vous devrez attendre demain. Oui c'est cela demain, ce soir je suis trop fatigué pour faire ou dire quoi que ce soit de plus.

Le dessin de création comme je viens de le faire est une activité qui me vide de mon énergie. Cela m'a toujours fait cela. En règle générale, c'est plutôt bon signe. Lorsque je suis médiocre, je ne ressens pas cet épuisement après avoir dessiné.

Le réveil me tire d'un sommeil profond.

J'ai bien dormi. Je pensais être plus fatigué que cela ce matin. Mais à ma grande surprise, tout semblait bien aller. Pour finir mes dessins, j'ai veillé assez tard hier soir. J'ai mis le radio-réveil aussi tard que possible pour gagner quelques minutes de

sommeil. Alors ce matin je suis un peu pressé. Je dois accélérer un peu si je ne veux pas être en retard au bureau. J'ai juste le temps de me raser et de prendre une douche furtive. Je pense que le café attendra que je sois arrivé au boulot.

Mais comme promis, ce soir, je vous raconte comment on en est arrivé à ce futur rendez-vous avec Anne.

Pierre est content de mes croquis. Je suis soulagé, je n'ai pas veillé pour rien. Les heures passées à travailler à la maison vont nous faire gagner du temps à présent. On va travailler sur celui représentant un jeune homme courant dans la montagne, jouant avec son chien et qui a bien en évidence dans son sac à dos le produit à vendre. Cette idée a particulièrement accroché la curiosité de Pierre. Il a vu dans cette approche de grandes possibilités pour répondre à toutes les versions auxquelles nous aurions à faire face. Pour lui, j'avais eu « l'idée », rien moins que cela. Cette accroche va nous permettre de jouer sur plusieurs formats d'affiches, et offre des perspectives de déclinaisons pour les pubs des magazines. Et puis cette idée est facile à scénariser pour faire un spot télé.

Je suis exactement dans l'idée de Pierre avec ce dessin-là. J'ai essayé de mettre sur le papier les quelques idées dont il m'avait fait part hier après-midi. Encore une fois notre couple fonctionne. Enfin, notre duo comme associés au travail je veux dire !

Cette journée est passée très vite. Nous avons bien avancé. Je crois que l'affiche est trouvée. Il restera peut-être quelques ajustements à réaliser, mais le gros du travail est fait. Je vais pouvoir m'attaquer maintenant aux croquis pour le spot TV. Avec cette commande, je me fais vraiment plaisir et j'ai vu que Pierre en prenait beaucoup également.

C'est amusant, cela me rappelle les beaux-arts quand on nous faisait travailler sur du dessin animé. On dessine le décor. Ensuite on fait les premiers schémas de l'histoire et quand on a le déroulé, on réalise les dessins finaux des personnages. Cette technique de travail permet de se perfectionner sur les expressions, sur les mouvements. Affiner les traits, exprimer les sentiments d'un visage.

Ces techniques vont me servir pour ce boulot.

Ce soir, pas d'heures sup. Je rentre tôt, j'ai assez travaillé pour aujourd'hui. Et puis les heures passées hier soir pour les croquis ne me seront jamais payées et je n'aurais encore moins le loisir de les récupérer. Mais ce n'est pas grave. Le patron n'est pas trop regardant avec cela. La seule chose qui lui importe, c'est que l'on soit dans les temps et que le client soit satisfait. Il ne surveille pas nos horaires, à nous de savoir gérer notre charge de travail. C'est ce que j'aime aussi dans cette boîte, avec Pierre nous sommes assez libres. Nous gérons notre emploi du temps ensemble. Alors les heures faites hier soir, je les récupère en étant plus libre dans mes horaires pour les jours à venir. J'ai pu avancer beaucoup plus vite seul sur ma table à dessin que derrière mon ordinateur au bureau où il y a continuellement quelqu'un qui vient vous déranger toutes les cinq minutes pour une affaire toujours éminemment « urgente ». Normalement, il n'y a que Pierre qui peut me donner du travail. Mais assez souvent Vanessa me demande de faire quelques trucs pour le patron. Et puis il y a tous les autres qui veulent un coup un carton d'invitation pour l'anniversaire du petit dernier, un menu pour les fêtes, des petites étiquettes pour mettre le nom des convives sur la table. Et moi, je suis trop gentil, je ne dis jamais non !

Je ne mets jamais bien longtemps pour rentrer à la maison. J'habite en périphérie, de chez moi je vois la ville et ses lumières, mais depuis le bâtiment du bureau je peux prendre rapidement

des petites routes de campagne assez désertes. Ainsi, j'évite tous les bouchons de la sortie du travail.

Je vous ai dit que j'allais enfin rencontrer Anne. Je vais me mettre à l'aise et vous expliquer comment cette rencontre m'a été proposée, laissez-moi juste cinq minutes. Juste le temps d'enfiler un tee-shirt et je suis à vous.

Voilà !

Pour tout vous dire, nous discutons vraiment bien tous les deux avec Anne. Je pense même que nous sommes assez intimes maintenant. Cela peut paraître étrange, mais j'ai vraiment cette impression. Son mari est si souvent absent que nous passons presque toutes nos soirées ensemble en tchat. Nous avons tous les deux réellement le sentiment d'être de vieux amis désormais. En tout cas, je pense qu'elle me connaît aussi bien que certains autres de mes amis, cela ne fait aucun doute.

Deux mois déjà ! Peut-être même un peu plus, je ne sais plus très bien. Je vous l'ai dit, les dates, ce n'est pas mon truc. Nous mettons la caméra à chaque rencontre maintenant. Donc, il y a maintenant quelques jours, nous étions une fois de plus en train de tchatcher avec Anne. Et au cours de la soirée, elle me glisse entre deux phrases, sans avertissement ni prémisse, son invitation.

— Au fait, l'autre jour, j'ai croisé une femme en centre-ville vers chez toi, j'ai cru que c'était toi, elle te ressemblait énormément, pendant un instant, j'ai eu un doute.

— Pierre ...

— Oui ?

— C'était moi !

— Vraiment ? J'en étais sûr. Tu n'imagines même pas comme j'ai eu envie de vous suivre pour savoir.

— Moi je t'ai reconnu tout de suite. Mais j'étais avec mon mari

...

— Bien sûr, je comprends, ne t'inquiète pas. J'aurais quand même été content de prendre un café avec vous. Mais cela aurait peut-être été gênant pour toi.

— Non, ça va, il est gentil, il sait que je discute avec des gens sur le web, il me laisse faire. Mais là on était pressé, comme d'habitude en fait. Il avait un rendez-vous, il fallait que l'on rentre.

— Tu as de la chance alors, je ne voudrais pas que tu aies d'ennuis à cause de moi.

— Non non, il n'y a pas d'inquiétude à avoir. Mais tiens, est-ce que cela te dirait de venir prendre le thé à la maison un jour prochain ?

— Bien sûr, j'en serais ravi. Ton mari ne va pas trouver cela incorrect ?

— Ne t'inquiète pas il n'est jamais là de bonne heure. Et puis nous ne serons pas seuls. En fait nous habitons chez ma belle-mère. Une femme charmante, sévère, mais charmante. Elle sera là. Elle se réjouit à l'idée de te rencontrer.

— Alors je suis d'accord.

Sa belle-mère ? Elle a parlé de moi à sa belle-mère.

Heureusement que je suis assis parce que je pense que pour le coup je serais tombé à la renverse. Cette femme me surprend à chaque rencontre virtuelle. Je n'avais pas compris jusqu'à présent qu'elle habitait avec cette femme. Je me rends compte qu'il y a encore beaucoup de trous dans le puzzle que je construis à partir de ce que je connais d'elle. Beaucoup plus que je ne pensais. Mais que de surprises à chaque tchat. Qu'est-ce que cela va être le jour où je vais me retrouver face à elle ?

— Tu es disponible cette semaine ?

- Hé bien pourquoi pas, tu es sûre, ça ne dérange pas ?
- Non, non, ne t'inquiète pas. Alors... disons... samedi vers quinze heures, cela te conviendrait ? Mon mari sera à un séminaire, je ne suis même pas sûre qu'il rentre le soir. Et puis nous ne sommes que des amis, rien de plus, il n'y a pas de mal à boire le thé avec un ami. Je ferai des biscuits tu verras, je suis la reine des biscuits, tu ne pourras plus t'en passer.
- Hé bien rendez-vous est pris pour samedi alors. Mais cela ne dérange pas ta belle-mère, tu es vraiment certaine ?
- Pas le moins du monde, au contraire, pour tout t'avouer, c'est elle qui m'a poussé à t'inviter, répondit-elle.
- Puis je te demander comment vous en êtes arrivées à parler de ce tchat et de moi, demandais-je ?
- Tu sais nous sommes souvent seules toutes les deux à la maison alors nous échangeons beaucoup. Il y a quelques jours de cela elle est venue m'apporter une boisson fraîche pendant que l'on discutait toi et moi. Elle a été très intéressée par le principe du tchat. Alors je lui ai expliqué et je lui ai parlé de toi, de notre amitié. Elle a trouvé cela très sympathique et m'a conseillé de t'inviter.

Nous avons échangé nos adresses et nos numéros de téléphone au cas où il faudrait décommander à nouveau cette rencontre. Nous avons retenu l'expérience de nos deux rendez-vous manqués ! Heureusement que les deux fois, il avait fallu reporter bien avant la date de notre rencontre. On avait ainsi pu se le dire en tchat, mais sinon, il y en aurait eu un des deux qui aurait poiroté sur une terrasse de café en vain.

En tout cas, avec tout ça, maintenant je connais son nom et je sais où elle vit.

Ce soir-là j'ai eu du mal à dormir, je l'avoue.

En une soirée, j'ai eu ses coordonnées et une invitation, toutes les informations que je n'osais lui demander depuis tout ce temps que nous tchattons ensemble. Je pensais que notre première rencontre, s'il devait y en avoir une un jour, se ferait dans un bar en ville. Je ne m'attendais pas à une invitation chez elle. J'ai encore du mal à y croire d'ailleurs.

Que vais-je pouvoir lui dire ? Comment vais-je m'habiller ? Faut-il que j'apporte quelque chose ?

Ça y est cela me reprend. On en a cure de tout cela, c'est une rencontre pour un thé pas un rendez-vous galant.

On est que mardi. Encore quatre jours à attendre.

Heureusement que j'ai du travail à l'agence, cela m'aide à ne pas trop penser à ce rendez-vous.

Il va vraiment falloir que j'aille me faire soigner moi. Je pense à cette femme comme une amante alors qu'elle est mariée et qu'elle ne m'a jamais fait aucune avance. Mon imagination me joue un bien mauvais tour. Je dois me sortir cette idée de la tête, je n'ai rien d'autre à espérer de cette femme qu'une amitié sincère.

Je pense que cela fait bien trop longtemps que je suis seul. Bien sûr j'ai eu des relations. J'ai même vécu, il y a quelques années de cela avec une femme. Cela avait duré deux ans. Deux ans de vie commune, agréable et heureuse. Il était même question de mariage et de bébé.

Puis il y a eu ce type. Un ex à elle. Bref j'ai vite compris que cela serait toujours un obstacle entre nous, qu'elle ne pourrait jamais tourner la page. Elle était mal à l'aise, je le voyais bien. Son cœur était réellement partagé, divisé entre ces deux hommes pour qui elle avait des sentiments sincères. Malgré le malaise engendré par cette situation, elle était incapable de choisir. Alors, à contrecœur, j'ai pris les devants et j'ai mis fin à cette liaison. Cela a été un moment douloureux de ma vie. Je sais que pour elle aussi l'instant de mon départ a été pénible. Mais pour

le long terme, c'était la meilleure solution pour nous deux, même si les cicatrices ouvertes par cette décision ont un peu de mal à se refermer. Aujourd'hui, je ne regrette pas ce choix, même si de temps à autre je pense encore à cette histoire avec un peu de nostalgie.

Mardi ...

Mercredi ...

Jeudi...

Vendredi.

Enfin la fin de la semaine.

À l'agence tout s'est plutôt bien passé. Nous sommes prêts pour la présentation. Je pense que le client va être content.

Nous avons bien travaillé. Les graphiques sont sympas, à la fois modernes et intemporels. Je pense que cela fera une très belle campagne publicitaire. En tout cas, cela faisait longtemps que je n'avais pas pris autant de plaisir à dessiner. Ces derniers temps les clients sont tellement conventionnels, leurs demandes si banales.

Toutes les campagnes se ressemblent. À croire que l'originalité fait peur. Cela me désole, je ne passe mon temps qu'à dessiner des choses qui se ressemblent toutes. C'est assez frustrant en fait. Souvent je ne m'amuse pas beaucoup dans le travail que je fais. Heureusement que quelques fois on tombe sur un client comme celui-là.

Ce coup-ci, le client nous a laissé le champ assez libre. On espère vraiment qu'il va « accrocher » sur cette approche visuelle comme l'on-dit. Pierre met beaucoup d'espairs dans ces planches. Je suis sûr qu'il va répéter sa présentation tout le week-end. Sa femme va être aux anges ! Je lui ai dit de faire attention avec ça, cela fait plusieurs fois qu'il lui fait le coup, alors à force, elle va vraiment râler Élise et elle aura raison.

Le rendez-vous a été décalé depuis mercredi. La présentation aura lieu lundi. Cela nous a arrangés, nous avons eu tout aujourd'hui pour peaufiner notre stratégie avec Pierre.

Vendredi. Demain, plus qu'un jour à patienter. C'est demain que je rencontre Anne.

Je ne comprends pas pourquoi je me mets autant de pression avec cette rencontre. C'est juste un après-midi entre amis. On ne sera même pas seuls. Je pense qu'inconsciemment je dois espérer une chose qui ne se produira jamais. Cette femme ne peut être qu'une amie, rien de plus. Il faut vraiment que je ne la vois que comme cela.

La nuit a été bonne. Bizarrement j'ai bien dormi. En revanche depuis ce matin je tourne en rond.

Vivement cet après-midi. Une fois là-bas je ne me poserai plus de questions. Je savourerai le moment, et les biscuits par la même occasion !

14 h 00

Je vais y aller. Ce n'est pas qu'elle habite si loin que cela, mais je ne veux pas être en retard. Si je trouve aisément, j'attendrai un peu dans la voiture, voilà tout !

En fait c'est facile pour aller chez elle. Il ne m'a fallu que trente-cinq minutes de trajet. Je pense qu'en semaine cela doit être plus court, j'ai été ralenti par tous les gens en balade. Je me gare dans la ruelle de ce qui semble être sa maison.

Un coup d'œil rapide sur la boîte aux lettres me confirme que je suis à la bonne adresse.

Je suis un peu trop en avance, cela ne se fait pas. Il fait bon cet après-midi. Une belle journée d'hiver. J'en profite pour aller marcher un peu dans le quartier, histoire de tuer plus rapidement les quelques minutes qui me séparent de 15 h 00.

Enfin.

J'approche mon doigt de la sonnette. Je suis fébrile. Et si je faisais une bêtise en étant venu ? Mais de quoi ai-je peur ? Sa belle-mère sera là. Et puis si cela se passe mal, on ne se verra plus et voilà. Il n'y a pas de quoi se mettre dans de tels états. Je viens juste prendre le thé avec une amie. Il faut vraiment que je m'ôte de la tête la vision de cette fille dans mes bras, cela ne se produira jamais.

Je sonne.

J'entends un pas rapide derrière la porte. Le verrou claque par deux fois, la porte s'ouvre.

Elle est là. Devant moi, vêtue d'un jean et d'un chemisier clair. Sa chevelure est mise sur le côté et repose sur son épaule. Sa silhouette se détache légèrement dans le contre-jour de la porte et semble former une ombre chinoise. Elle est souriante, aussi séduisante que sur les images de mon écran.

Elle m'invite à rentrer. Bizarrement, je ne sens cependant pas d'entrain à son invitation. Il y a quelque chose d'étrange. Je ne saurais pas définir quoi, mais j'ai l'impression que son visage n'est pas aussi détendu que la dernière fois que nous nous sommes vus à la caméra. Peut-être est-elle tout simplement un peu mal à l'aise et tendue comme moi. Fatiguée et nerveuse, voilà en fait de quoi elle a l'air.

Je traverse un vestibule, elle me précède. Ce hall d'entrée me semble immense.

Nous arrivons dans un petit salon. La décoration est sobre, mais montre néanmoins une certaine opulence. Chaque meuble, chaque tableau semble avoir été choisi avec soin. Tout est en accord avec l'élément qui se trouve à côté de lui. L'ensemble dégage un calme et une sérénité assez agréable. Cela semble même assez cosy malgré les hauts plafonds comme on les faisait il y a quelques siècles. Une moulure de plâtre fait tout le tour de la pièce et une immense rosace habille le lustre de verre pendu au milieu du plafond. Cela reste cependant un style un peu désuet pour moi. Je n'aime pas trop le côté un peu vieillot de ces anciennes demeures bourgeoises.

Sa belle-mère était effectivement là. Elle était assise sur un petit canapé deux places qui semblait être un meuble d'époque. Elle se lève à mon arrivée me salue brièvement de loin en m'adressant un signe de la tête et disparaît par un couloir au fond de la pièce.

Cette attitude m'étonne. Anne m'avait dit que c'était cette femme qui lui avait conseillé de m'offrir le thé. Ce rendez-vous

prend une drôle de tournure. Je ne sais vraiment plus quoi penser. Plus le temps passe et plus je me dis que je n'aurais peut-être pas dû venir en fait. Je ne reconnais pas l'attitude de la femme à qui je parle tous les soirs.

Anne prend place sur le canapé et m'invite à m'asseoir dans un fauteuil disposé face à elle, de l'autre côté d'une table basse en verre et fer forgé. Ce meuble aussi à l'air d'être ancien. Tout ici respire l'opulence financière. Cela tranche un peu avec la sobriété et la relative étroitesse de mon appartement.

Nous ne semblons pas être du même monde. Je n'avais pas du tout remarqué ça lorsque nous discutons par ordinateur interposé. Le peu de décors que je pouvais apercevoir derrière elle avec la caméra ne m'avait pas donné une telle idée. Et puis sa manière d'être non plus d'ailleurs. Rien dans ses propos ne m'avait préparé à trouver une maison avec un environnement comme celui que j'avais sous les yeux aujourd'hui. Mais là, à ce moment-là dans ce salon c'est ce que j'ai ressenti vraiment, nous ne sommes pas du même monde.

Sur la table le thé est dressé, fumant. Je crois qu'il aurait été très inconvenant d'arriver en retard.

Elle me sert une tasse sans un mot.

— Merci.

— Alors, tu as trouvé facilement ?

— Oui, ce n'était pas si difficile que ça répondis-je. Et puis j'avais eu des super explications. J'ai fait fuir ta belle-mère ?

— Non, ne t'inquiète pas elle n'avait pas prévue de rester avec nous, elle voulait que l'on soit tranquille.

Quelle entrée en matière. Un certain malaise s'installe. Si nous n'arrivons pas à trouver un sujet de discussion rapidement, il va être dur de communiquer. De plus, j'ai senti dans la dernière

réponse d'Anne comme une intonation que ne collait pas trop au discours, comme un décalage entre le mot et le ton associé. C'est étrange, lorsque nous tchattons, les mots viennent d'eux-mêmes, les sujets s'enchaînent. Maintenant que nous sommes face à face nous sommes muets, comme secs. Je savais que cette rencontre allait être un peu intimidante, mais je ne pensais pas à ce point-là. Peut-être trouvait-elle comme moi cette situation légèrement inconvenante.

Pour détendre l'atmosphère, j'essaye de mimer un clavier sur lequel je fais semblant de taper pendant que je lui dis :

— Alors les biscuits c'est toi qui les fais ?

Aucune réponse. À la place je vois son visage se figer comme si je l'avais vexée. On dirait que j'ai dit quelque chose d'incongru ou d'incompréhensible. Je ne comprends rien à cette situation. Ce n'était qu'une petite blague, je n'avais pas pensé qu'elle eut pu la choquer.

D'un seul coup je sens une main se poser sur mon épaule. Surpris, je sursaute sur mon fauteuil. Je tourne la tête pour tenter de voir qui est arrivé comme cela derrière moi sans que je m'en aperçoive.

Avant que j'aie fini mon geste, la personne me dit :

— Bonjour, monsieur, je suis le mari d'Anne, enchanté de vous rencontrer.

Quoi ? Je croyais qu'il n'était pas là celui-là ! Je comprends mieux la tête d'Anne. Elle était face à lui, elle l'a vu arriver dans mon dos. Nous sommes dans une vieille bâtisse aux planchers grinçants et cet homme est arrivé de nulle part sans que je ne l'entende, j'étais trop captivé par son épouse. Cela m'apprendra, on ne m'y reprendra plus, ça, c'est sûr. Je me sens comme un

gosse pris la main dans le pot de bonbons. C'est idiot, je ne faisais que discuter et en plus il savait que son épouse parlait à des gens sur une messagerie web.

— Bonjour, répondis-je timidement comme un enfant qui serait en défaut.

— Vous avez l'air surpris, monsieur... Monsieur ?

— Verlène, Pierre Verlène. Oui, votre épouse m'avait dit que vous ne pourriez être parmi nous. Vous me voyez ravi du contraire, osais-je avec un peu d'aplomb pour tenter de reprendre le dessus.

À cette phrase je sentis sa main s'enfoncer un peu plus profondément dans mon épaule.

Après un court instant, il se décide à lâcher mon épaule et va s'asseoir aux côtés de sa femme.

Je fais comme si rien ne s'était passé. Pourtant, je sens encore ses doigts plantés dans le creux de ma clavicule. Je garde un sourire courtois pour ne pas lui montrer ma douleur. Son geste était délibérément assez violent pour me faire mal et m'impressionner. Je ne dois pas lui donner la satisfaction de croire qu'il a réussi.

Il pose sa main sur la cuisse d'Anne et la caresse doucement. Cet homme me donne froid dans le dos. Depuis qu'il est assis face à moi, son regard est droit, soutenu. Il n'a pas eu un seul regard pour sa femme. Il se contente de me fixer moi, sans cligner des yeux. Il cherche à sonder mes pensées. Je ne vais pas lui faciliter la tâche même si je suis réellement mal à l'aise.

Au bout de quelques secondes qui m'ont paru interminables, il s'adressa à nouveau à moi.

— Alors monsieur Verlène, on aimerait être à ma place en ce moment ?

— Pardon, répondis-je interloqué ? Mais de quoi parlez-vous ?

Mais bon il faut bien avouer qu'il avait vu juste. Je sais maintenant que cet après-midi ne sera pas du tout ce que j'imaginai. Il m'a fallu beaucoup de réflexes pour singer l'étonnement ! Je me faisais violence pour ne pas garder le regard sur cette main qui s'aventurait là où les miennes rêvaient de se poser. Régulièrement, il prenait bien soin de la remonter jusqu'en haut des cuisses d'Anne. Doucement, jusqu'à frôler son entrejambe. Je devais continuer à le fixer dans les yeux. Un duel de mâles dominants était engagé, je l'avais compris. Même si l'enjeu n'était pas réel, je savais que je devais rester dans la partie, juste pour l'honneur, juste pour ne pas lui laisser le plaisir de gagner aisément.

— Ne jouez pas les étonnés, monsieur Verlène. Vous tournez autour de ma femme depuis plusieurs semaines, je le sais.

Anne avait la tête baissée et faisait tout son possible pour ne pas croiser mon regard.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire. Anne et moi ne sommes que des am...

— Arrêtez tout de suite ce petit jeu. Je connais l'existence de votre tchat, reprit-il d'une voix sèche. Et je crois savoir que vous y courtisez presque ouvertement une femme mariée. Ma femme.

Il avait largement haussé le ton à la fin de sa phrase. Bon, là je crois que les choses sont dites ! Anne ne bouge plus à présent elle est comme résignée, soumise même. La main de son mari s'est faite moins câline, elle semble appuyer sur la cuisse maintenant.

Je ne lis plus aucune émotion sur le visage d'Anne.

Je ne vois même plus ses traits. Toute sa face est plongée dans l'ombre de ses cheveux.

Son mari lui fait un signe de la tête et je la vois se lever sans un bruit et quitter docilement la pièce.

Je me retrouve à présent seul avec lui. Que va-t-il se passer ?

Il reste là à me regarder. Il se sert une tasse de thé et le déguste lentement.

Je ne sais pas si je dois rompre ce silence ou si je dois me lever et partir. Instinctivement je regarde ma montre. Cela doit faire environ dix minutes maintenant que cet homme est arrivé. Cela me semble interminable.

Il repose la tasse vide sur le plateau de la table et se lève.

Il me fait signe d'en faire autant. Il se dirige vers le vestibule qui donne sur la porte d'entrée. Il me demande assez sèchement de le suivre. Cela ressemble plus à un ordre qu'à une simple invitation.

Nous sortons de la maison et nous nous dirigeons dans la ruelle qui dessert leur bâtisse. Celle où je me suis garé. J'avoue que j'ai un peu peur maintenant. Cet homme ne va quand même pas me frapper ? Où m'emmène-t-il donc ainsi ? Il n'a pas dit un mot depuis que nous sommes dans la rue. Il marche avec hâte comme si quelqu'un ou quelque chose l'attendait.

Nous allons en direction d'un petit parking en cul-de-sac sur lequel sont garées deux voitures.

Sur le bord droit, une vieille souche trône le long d'une façade borgne. À quelques mètres derrière, un porche semble mener dans une cour intérieure. Au fond, derrière le parking, on aperçoit une petite parcelle de terre agricole laissée en friche. Je ne savais pas que dans ce coin de la ville on pouvait encore trouver des terres vierges de toute construction. Il s'agit sans doute d'un quelconque terrain vague à l'abandon. Dans la ruelle trois vieilles bavardent sur un banc. À notre passage elles stoppent

leur discussion et nous suivent du regard avec instance. Leur attitude me glace le sang. Je n'avais pas remarqué ce banc lorsque je suis arrivé sinon je m'y serais assis en attendant l'heure du rendez-vous. Tout cela me paraît de plus en plus étrange. J'ai à présent l'impression que j'étais attendu, comme si l'on m'avait tendu une embuscade. Et moi, pauvre garçon crédule, trop content de cette rencontre tant désirée, je m'y étais précipité à vive allure.

Arrivé au parking, l'homme s'adosse à une voiture de couleur rouge et m'invite à faire de même.

Le mystère qui entoure cette balade impromptue m'intrigue de plus en plus. Je suis en train de me faire manipuler. Je le sais et pourtant je continue à le suivre.

Mais que suis-je venu faire ici ?

Sans vraiment savoir pourquoi, je n'ose cependant pas lui tenir tête. Alors j'obéis et je m'appuie sur la voiture à côté de son mari. Il tourne à présent la tête vers sa droite, en direction de la maison. Je fais de même et aperçois Anne qui débouche de la ruelle.

Elle n'est plus habillée comme tout à l'heure. Je ne comprends vraiment plus rien à cette situation. Chaque minute qui passe m'apporte son lot de surprises. Jusqu'où cet après-midi va-t-elle me mener ?

Elle est maintenant vêtue d'une robe légère qui flotte doucement dans la brise qui commence à souffler. Un motif à grosses fleurs rouges imprime la robe d'un jaune tournesol. Pourquoi a-t-elle mis une robe d'été alors que nous sommes à peine au printemps et que les températures sont encore hivernales ? Encore un mystère de plus dans cette journée déjà pleine de rebondissements. Le soleil qui commence à descendre à l'horizon détache ses jambes du reste de sa silhouette. La transparence du tissu me laisse deviner les courbes de ses cuisses et de ses hanches. La

leur rougeâtre que renvoie le soleil à cette heure donne à sa peau une couleur miel. Elle est ravissante ainsi vêtue. Mais je n'ai pas trop le temps de m'attarder à la regarder. Son mari qui m'a vu la dévisager me donne un grand coup de coude dans les côtes. La douleur me fait vite oublier le plaisir de la contempler. Sans comprendre vraiment pourquoi, je ne trouve même pas le courage de me plaindre, comme si j'avais mérité cette sentence. Sans dire un mot, Anne nous dépasse et se dirige vers la souche. La voici bientôt juchée dessus.

— Tu voulais apprécier les charmes de ma femme ? Eh bien vas-y maintenant, mais profite bien du spectacle, cela ne t'arrivera sans doute jamais plus, me dit brusquement son mari en me prenant énergiquement par le bras.

— Mais ça ne va pas non ? Lâchez-moi, vous êtes complètement fou hurlais-je en tentant de me défaire de son étreinte.

— Taisez-vous et regardez reprit-il en serrant plus fort. Vas-y toi, dit-il sèchement en direction de sa femme, montre-lui ce qu'il n'aura jamais le loisir de toucher.

Avant que j'aie pu dire un mot, je vois Anne baisser la tête, se pencher en avant et attraper le bas de sa robe. Dans un geste fluide, elle commence à remonter docilement les pans de celle-ci, en silence, lentement.

Abasourdi, je regarde cette scène surréaliste. Le mari ne m'a toujours pas lâché le bras. Cela devient une sale manie. À chaque fois que cet homme est proche de moi, je finis avec un bleu quelque part.

La robe est maintenant remontée au niveau des cuisses. Anne passe ses mains au-dessous et se met à descendre doucement sa culotte. Elle la fait glisser délicatement sur ses chevilles, lève les pieds un à un et la dépose à côté d'elle.

J'essaye de me défaire de la tenaille de son mari, mais celui-ci me fait signe de ne pas bouger et de me taire, avant même que je n'aie eu le temps d'ouvrir à nouveau la bouche. Je sais maintenant qu'au regard de la force qu'il déploie pour me maintenir en place tel un spectateur forcé, que je n'aurais d'autre alternative que celle de suivre le spectacle jusqu'au bout.

Une étrange sensation de malaise maté d'excitation m'envahit. Incapable de bouger, je sens mon corps frissonner lorsque les plis de la robe reprennent leur ascension et commencent à dévoiler le haut des cuisses d'Anne. Le tissu est maintenant relevé jusqu'au niveau où la courbe des fesses commence à se dessiner. Anne, toujours imperturbable, le visage fermé, comme résigné, mais sans tristesse, continue son mouvement.

Délicatement, elle se penche pour attraper des deux mains le tissu du bas de sa robe et l'enroule autour de ses bras. Lorsqu'elle se redresse, tout le bas de la jupe remonte avec elle. Elle est à présent demi-nue, seul le haut de son corps est encore recouvert par l'étoffe. Sa manœuvre a dévoilé tout son bassin et une partie de son ventre, et offre maintenant à ma vue l'ensemble de ses cuisses, de ses hanches, de son bassin, de son sexe. Elle est droite, les jambes jointes, immobile. L'excédent de tissu qui déborde de ses bras est venu se plaquer le long de sa hanche gauche et flotte légèrement à l'air.

Les cuisses sont joliment galbées, avec de belles courbes. Les hanches parfaitement symétriques marquent joliment une taille fine à la peau légèrement pâle. Cette femme a un corps d'un équilibre quasi parfait. Même son nombril très légèrement creusé est parfaitement circulaire. Elle a un grain de beauté au creux de l'aine droite. Avec le jeu d'ombres formées par le soleil, cela donne un léger relief à ses cuisses.

Un plaisir pour les yeux, surtout pour ceux d'un dessinateur. Quel beau modèle elle ferait. J'en ferais aisément ma muse.

Lui reste impassible, adossé à la voiture, sa main me broyant toujours le bras droit. Il offre l'intimité de sa femme au regard d'un inconnu et cela ne semble pas le perturber le moins du monde. Il ne semble même pas se soucier d'une éventuelle voiture qui pourrait déboucher à tout instant de la ruelle et pénétrer dans le parking. Comme s'il savait que cela n'arriverait pas. Je suis plus gêné que lui, je crois. En tout cas, ça ne l'empêche pas de garder la main serrée : je peux sentir ses ongles dans mon muscle au travers de mes vêtements.

Mais ce n'est plus cela qui me dérange le plus à présent. Je sens le feu qui me monte aux joues. À la fois gêné, mais excité je ne peux m'empêcher de porter le regard sur ce pubis dévoilé.

La toison de celui-ci est taillée en forme de cœur ce qui rajoute à mon émotion. Cette vue me trouble et il faut que je me morde les lèvres pour ne pas laisser échapper un petit cri de surprise et de plaisir. La peau de son bas ventre est encore plus pâle que celle de son ventre, presque couleur lait. Cette zone a un effet aimanté sur moi. Ton mon être ne vit cet instant que pour profiter de la vision cet entrejambe dénudé, comme irrémédiablement attiré vers cette unique partie de son corps.

Le temps s'est arrêté.

J'ai l'impression d'être là à la contempler depuis des heures, immobile, hypnotisé.

Combien de temps cela a-t-il duré réellement ? Je ne sais pas. Je n'ai plus la notion du temps. C'était peut-être furtif en fait.

Encore une fois, c'est son mari qui met fin à ce moment.

— Maintenant que vous connaissez les espaces secrets de ma femme, cela va être votre tour de nous montrer les vôtres.

Quoi ? Qu'est ce qu'il raconte celui-là ?

Me tirant par le bras qu'il n'a toujours pas lâché, il m'amène au milieu du parking et me fait signe de ne pas bouger. Enfin il me lâche et va se poster assis sur la souche que sa femme a quittée après avoir remis ses dessous. Elle est debout à côté de lui. Elle reste là sans bouger, semblant attendre un signe de sa part.

Soudain, je vois passer des ombres sur le sol arrivant de derrière moi. Un groupe de femme sorties de je ne sais où viennent se poster devant moi.

Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Qu'est-ce que je fais là moi ?

Et qui sont ces femmes, d'où viennent-elles ? Et pourquoi sont-elles là ?

Je suis dans un rêve. Un cauchemar plutôt en fait. Je ne sais pas. Je ferme les yeux, prends une grande respiration et souffle doucement, mais profondément. Lorsque je vais les rouvrir, je serais chez moi ou au volant de ma voiture à attendre 15 h 00 pour sonner chez Anne. Oui, cela ne peut être que cela, mon excitation grandissante depuis ces derniers jours me joue des tours.

Je rouvre les yeux... non, les garder fermés, juste encore un peu. Je me décide enfin à les rouvrir après une seconde inspiration. La vue dans mon champ de vision semble toujours être la même. Un flash. Le soleil, continuant sa route vers l'autre hémisphère, est sorti de derrière un bosquet et m'inonde de sa lumière. Après un bref temps d'adaptation, je perçois une masse immobile en contre-jour. Mes yeux s'habituent à cette clarté et je distingue à nouveau toutes ces femmes qui sont désormais alignées face à moi.

Anne est là. Elle est parmi elles à présent, au centre du groupe. Je suis tétanisé. Mais pourquoi je reste là moi ? Fais demi-tour garçon et sors de là. Il est encore temps, cette histoire a assez duré.

Avant que je n'aie eu le temps d'amorcer le moindre geste, l'homme s'adresse à nouveau à moi trônant depuis sa souche.

— Maintenant, dégrafe ton pantalon, laisse-le tomber et ensuite baisse ton caleçon.

Quoi ? Qu'est ce qu'il dit lui ? Non, mais on est en plein délire là. Il ne croit quand même pas que...

— Maintenant j'ai dit, hurle-t-il d'un ton sec.

Je ne sais pas ce qui s'est passé à ce moment-là. Je me revois encore en train de défaire ma ceinture. Les boutons du pantalon qui se défont un à un. Mon esprit est figé, mais mes mains exécutent les gestes sans que je ne puisse les contrôler.

Je me souviens encore essayer de me battre contre moi-même, incapable d'arrêter tous ces mouvements que je suis en train de faire. Je sais que je suis en train de me suicider, mais je ne peux pas stopper mes mains.

Lorsque je commence à reprendre le contrôle de mes actes, je me rends compte que je suis posté debout, là face à ces femmes, le pantalon tombé sur les chevilles. Le courant d'air frais que je ressens sur le bas du dos me fait soudainement réaliser qu'il n'y a pas que mon pantalon qui doit être à cet endroit.

Je n'ose plus bouger. Je suis tétanisé par la peur, la honte et le froid.

Ne pas baisser la tête, ne pas regarder. J'imagine le spectacle que je suis en train d'offrir à ce parterre de femmes alignées tel un jury. C'est comme si je passais une audition pour je ne sais quel concours. Sans savoir pourquoi, cette image envahit mon esprit et je me mets à sourire devant l'absurdité de ce cliché fugace qui vient de me traverser.

Je relève la tête et la vue de ce qui ressemble vraiment à un jury m'ôte instantanément l'envie de sourire. Toutes ces femmes me regardent en se parlant. Je suis sûr qu'en plus elles font des commentaires. Seule Anne baisse la tête, gênée, au moment où nos regards se croisent.

Après un moment qui m'est apparu interminable, la femme qui semblait la plus âgée du groupe s'avança légèrement. Elle s'était détachée du reste du groupe. Elle me regarda droit dans les yeux quelques instants supplémentaires et tourna ensuite la tête en direction de l'homme. Il était toujours tel un monarque sur son trône, prêt à rendre sa royale sentence.

Il la regarda avec attention comme s'il attendait quelque chose de sa part. J'allais, semblait-il, encore subir les foudres de cet homme, ou tout au moins son jugement sarcastique sur mon anatomie. La femme baissa la tête doucement en signe d'acquiescement et tout son visage s'éclaira d'un léger sourire. Les rides naissantes sur ces joues disparurent d'un seul coup, laissant place à deux fossettes. Le jury improvisé avait voté. Ma prestation venait d'être jugée. Je ne sais même pas ce que l'on attendait de moi. Je n'étais quand même pas juste là pour que ces femmes comparent mon sexe avec un hypothétique mètre étalon ?

— Tu peux remonter ton caleçon, dit alors le mari d'Anne d'une voix inhabituellement calme. Mais ne remets pas ton pantalon, plie-le sur ton bras et attends les nouvelles instructions qui vont t'être communiquées.

Sans demander mon reste, je m'exécute à nouveau, trop heureux de retrouver un semblant de dignité. Encore une fois je me suis abaissé devant cet homme. Je n'ai pas réagi, j'ai remonté mon caleçon et suis resté ainsi, comme un idiot avec mon pantalon

dans les mains. En plus, il me tutoie maintenant ! Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ?

La femme qui semble avoir scellé mon sort quitte définitivement le groupe des autres femmes et vient me rejoindre.

— Bonjour, Pierre, je suis Louise. Je suis enchantée de faire ta connaissance. Excuse-nous pour ce moment indélicat, mais maintenant tu fais partie du cercle. Sois le bienvenu parmi nous.

Cette femme n'est pas si âgée que cela en fait. Je pense que c'est le fait d'avoir été ébloui par le soleil qui m'a donné cette impression. Elle a quoi, dix ou quinze ans de plus que moi tout au plus. Mais ce qui est sûr, c'est que les autres sont beaucoup plus jeunes qu'elle. Elle a un beau visage en fait lorsqu'elle sourit. J'ai toujours aimé les fossettes, je trouve cela craquant. Mais aujourd'hui, les siennes me laissent un peu indifférent. Allez donc savoir pourquoi ?

En revanche, ce qui reste une certitude, c'est que je ne comprends toujours rien à cette situation et les paroles de cette Louise n'y ont rien changé. L'homme se lève et reprend le chemin de la maison sans un mot ni aucun regard vers moi. Je ne sais pas si je dois le suivre, si je dois lui sauter dessus pour laver cet affront ou si je dois simplement me sauver en courant, regagner ma voiture et partir loin d'ici.

— Attends, dit la dénommée Louise en me retenant. Laisse-le passer devant, suis-le et nous fermons la marche derrière toi. Tu vas maintenant être présenté au reste des membres. Tu pourras faire ce que tu veux une fois dans la maison, parler à qui tu veux. La seule condition de cette fin d'intronisation est que tu gardes ton pantalon au bras jusqu'à ton départ. Ne crains rien, tu vas voir, c'est un moment de convivialité qui nous attend, rien

à voir avec ce qu'il vient de se passer ici. Tu pourras prendre ce que tu veux aux buffets, sans restriction.

Mais de quoi parle-t-elle ? Quel cercle ? Et puis c'est quoi cette intronisation ? Je n'ai rien demandé moi, à personne. J'ai juste tchatté avec une femme sur un site débile. Et nous avons juste prévu de prendre un thé ensemble, pas de partouzer avec la moitié de la ville. Et comment connaît-elle mon nom d'ailleurs cette Louise ? Qui est-elle ? Elle me cause et me tutoie comme si l'on se connaissait de longue date.

— Mais de quoi vous parlez ? Je ne comprends rien. Mais qui êtes-vous à la fin, dis-je agacé ? Cela commence à bien faire, j'aimerais bien que l'on m'explique maintenant. Je ne vais nulle part moi.

— Je te parle du club échangiste dans lequel tu viens d'entrer bien sûr, idiot, dit-elle d'une voix douce. Sois le bienvenu dit-elle à nouveau en déposant un baiser tendre sur ma joue. On se reverra, fais-moi confiance, allez file, retourne dans la maison maintenant, tu dois te présenter aux autres membres. Tout le monde doit attendre ton arrivée.

Un club échangiste, mais c'est quoi cette histoire ? Là pour sûr, je rêve.

Les tchats avec Anne m'ont ouvert l'imagination. Je rêve, quand le réveil va sonner, je vais me réveiller et je vais sourire de cette histoire. Mais je n'oserai pas en parler à Anne. Elle me prendrait pour un détraqué.

Je vacille. Je m'appuie sur la voiture. Je pense que je suis aussi rouge que sa carrosserie.

Le réveil ne sonne pas. Je suis toujours dans ce rêve, mais pourquoi ce foutu réveil ne sonne-t-il pas ? Il doit être l'heure de se

lever pourtant. Ce qui me dérange un peu c'est que j'ai quand même l'impression d'être déjà debout depuis un moment en fait. À défaut de réveil, c'est Anne qui m'apporte la réponse.

— Je n'y suis pour rien, je sais que tu dois te demander ce que tu fais là. Excuse-moi pour tout cela, je n'y suis pour rien je te le jure. Je n'avais pas le choix. Mais crois-moi, s'il te plaît, va dans cette maison et essaye d'être naturel, il ne se passera rien aujourd'hui, juste un lunch. Je te verrai un peu plus tard. Tu me connais un peu, fais-moi confiance s'il te plaît, vas-y.

— Mais c'est quoi cette mascarade ? Tu étais nue devant moi ! C'est quoi ce club d'abord ? Je n'ai rien demandé moi. Je ne veux pas être dans ton truc échangiste. Tu m'as piégé.

— Non Pierre, ne dis pas ça, je te jure, ce n'était pas mon idée. Je t'en prie, je ne peux rien t'expliquer maintenant, il faut que tu ailles dans la maison, vraiment ! Fais-moi confiance, s'il te plaît, je t'expliquerai tout bientôt. Mais pas aujourd'hui, je ne peux vraiment pas. Pierre, c'est moi, Anne, je suis toujours telle que tu me connais, celle que tu vois en caméra. Mais je ne peux rien te dire pour l'instant. Je te demande juste de croire en moi et d'entrer dans cette maison. Pour nous deux, s'il te plaît.

La douceur dans sa voix me rassure. Sa dernière demande ressemblait un peu à une plainte. Comme une enfant qui fait les yeux doux à sa mère pour obtenir le pardon ou quelque chose dont l'accès lui est refusé.

Mais je le sais définitivement : je ne suis pas dans un rêve. Tout cela m'est vraiment arrivé, et cela semble vouloir continuer. Sa voix était à la fois douce et triste. Je n'aime pas ce ton. Cela me laisse vraiment à penser que ce n'est pas totalement fini. Cet après-midi plein de folklore va encore continuer. J'ai bien peur que cela soit encore à mes dépens.

Louise me fait signe d'avancer. Elle est insistante maintenant.

- VI -

Résigné, mais malgré tout un peu curieux, je reprends donc la ruelle en sens inverse en direction de la maison.

Je croise à nouveau les trois vieilles sur leur banc. Elles sont encore là à me dévisager à nouveau, mais cette fois-ci je comprends que le spectacle que je leur offre le pantalon au bras tel un serveur avec son torchon a de quoi surprendre. Je les entends essayer de chuchoter lorsque je passe devant elles.

J'arrive enfin dans le vestibule de la maison, suivi de près par le jury féminin qui vient de changer le cours de mon existence. Lorsque je pénètre dans le salon de réception, je suis surpris par le monde présent. Il y a quelques minutes, une heure peut-être, à mon arrivée au rendez-vous que m'avait fixé Anne, la maison était vide ! J'ai vraiment l'impression d'avoir été piégé. Dès que je vais en avoir l'occasion, je vais demander à Anne qu'elle m'explique tout ce cirque et lui dire que ce n'est plus la peine de chercher à me contacter sur le tchat. Je n'aime pas que l'on me prenne pour un imbécile, et encore moins pour un pigeon. C'est ce que j'ai la sensation d'être ici, un pigeon. Reste à savoir comment je vais être plumé.

Quarante, cinquante personnes peut-être, discutent, grignotent et sirotent désormais dans la maison et dans les jardins. Deux buffets sont dressés, il y a largement de quoi tenir toute la soirée. Mon entrée ne détourne aucun convive de ses activités de pic assiette ou de leurs conversations.

Je suis à la fois rassuré de ne pas être le centre des conversations de cette assemblée et en même temps un peu frustré d'être apparemment transparent malgré mon accoutrement. Fatalement

ils doivent être habitués : chaque nouveau « membre » doit avoir droit au même traitement de faveur que le mien, alors pour tous ces gens, tout cela paraît parfaitement normal. Il y en a au moins pour qui ça l'est, c'est bien !

Puisque je suis là et que je n'ai toujours pas deviné ce que la suite me réserve, je vais en profiter. Je m'approche de l'un des buffets. J'attrape un verre et quelques douceurs sucrées avant de chercher un recoin où me réfugier quelques instants. J'ai quand même besoin de regrouper mes pensées et de récupérer un peu des émotions du parking. J'ai cru que mon cœur allait s'arracher de ma poitrine tout à l'heure. Sur ma courte route vers le calme, j'ai le droit à un ou deux saluts corrects, mais je ne sens aucun entrain dans ces gestes, juste de la politesse.

Je tente un contact avec un groupe réuni auprès de la porte du jardin. On ne me rejette pas, mais je n'ai le droit à aucun mot. La sensation d'être le « con » du fameux dîner m'envahit soudain. J'ai vraiment adoré cette pièce de théâtre, mais d'un seul coup, allez savoir pourquoi, je la trouve un peu moins attrayante. Savoir que tous ces gens sages et typés « bonne société » ne sont en fait que des libertins qui ne sont là que pour trouver un ou une partenaire sexuelle d'un jour fait naître en moi un sentiment étrange.

Étrange.

Voilà, cette réunion a une atmosphère étrange. Cette impression est renforcée par le décor du salon. Une grande pièce illuminée par une immense double porte vitrée. Au sol un plancher croisé, à l'anglaise, patiné par le temps, renvoie les rayons du soleil vers une tapisserie style renaissance représentant une scène surréaliste de chasse au cerf en voiture tout terrain. Cette fresque anachronique s'étale sur tout un mur et donne à la pièce un ton à la fois champêtre et moderne.

Dans un bout de la pièce, des tentures rouge sang isolent un espace qui ressemble à un boudoir. L'espace est à la fois ouvert

sur le salon et présente un recoin très privatif, à l'abri des regards indiscrets. Dans l'encadrement des tentures, un canapé pourpre est occupé par les trois vieilles qui étaient tout à l'heure sur le banc dans la ruelle.

Que font-elles là ? Elles sont en robe de soirée, tellement différentes de tout à l'heure que je ne les avais pas reconnues au premier coup d'œil.

— Je te présente Madame la Mère de mon mari, m'annonce Anne que je n'avais pas vue arriver, en me désignant la vieille dame du milieu. Je t'ai déjà parlé d'elle. Mère, permettez-moi de vous présenter Pierre, le jeune homme dont je vous ai parlé.

J'aurais dû m'en douter, grande toilette, broche brillante, regard de garde du corps, la description type de la maîtresse de maison, de la matrone devrais-je plutôt dire.

Je reconnais à peine la personne que j'ai vue sur le canapé en arrivant tout à l'heure. Je commence à comprendre maintenant pourquoi elle s'est éclipsée à mon arrivée, elle préparait l'exécution de ce plan diabolique dont je suis la victime. Anne m'avait dit que cette femme lui avait conseillé de m'inviter. Tout était planifié et moi, comme un mouton, j'ai suivi le mouvement vers lequel m'entraînait Anne et j'ai plongé là-dedans à pieds joints.

— Nous sommes les hôtes de Mère ajouta Anne, qui nous fait l'honneur de recevoir nos réunions au sein de son manoir.

Je notais que pendant toute cette présentation Anne avait posé sa main sur mon dos et qu'elle prenait malicieusement son temps pour prononcer ses phrases, comme si c'était pour elle la seule solution de faire durer ce contact entre nous. Elle me regardait de temps à autre l'air à moitié suppliant. Je ne savais plus

quoi penser à son rencontre. Était-elle complice ou comme moi subissait-elle cette réunion rocambolesque ?

J'ai pensé que je pouvais lui faire encore un peu confiance. Alors, afin de faire bonne figure, je décide de jouer le grand jeu au risque de paraître un peu plus ridicule.

— Mes hommages Madame. Quel honneur d'être de vos hôtes en ce jour, c'est un extrême plaisir pour moi de vous rencontrer enfin, lui plaçais-je pendant que je me penchais pour effectuer le baise-main sur cette main gantée qu'elle me tendait. Anne m'a dit beaucoup de bien de vous.

Je pris bien soin de plier le genou, ne pas baiser la main, mais juste à quelques millimètres au-dessus dans l'air tout en restant le dos droit comme un "i" et le bras tendu et remonté en tenant ainsi dignement mon pantalon.

— Jeune homme, entame-t-elle alors pendant que je me redresse, n'avez-vous donc aucun amour propre pour vous présenter de la sorte à tous nos convives ? Ne laissez pas mon idiot de fils vous dicter sa loi, ni aujourd'hui, ni demain, ou sinon, préparez-vous à vivre des moments douloureux pour votre âme et votre corps dans cette maison.

— Je prends bonne note de vos recommandations Madame et vous remercie de votre mise en garde, soyez convaincue que j'en ferais bon usage. Par ailleurs, j'espère avoir été digne de votre invitation, ajoutais-je l'air légèrement narquois en me relevant.

Je n'eus à ce moment-là qu'un sourire poli et pincé et un signe de la main me faisant comprendre que je pouvais disposer. J'ai cependant décelé dans le regard comme une légère étincelle de

malice. Un peu comme si ses yeux approuvaient mon attitude, mais que ses mots ne pouvaient s'autoriser à l'exprimer.

Je me retourne pour quitter l'alcôve créée par les tentures et découvrir qu'Anne a profité de cette courte discussion pour disparaître à nouveau. Je la cherche brièvement du regard et ne croise que celui de Louise qui me sourit avec insistance.

Vraiment cette assemblée est irritante. Personne ne me cause, personne ne me regarde. Le seul échange verbal auquel j'ai eu droit depuis que je suis là a été pour me signifier que mon rang n'était pas le même que ceux des gens présents et que je n'avais rien à faire ici, quelle que soit la manière dont j'y étais arrivé. On était au moins d'accord sur une chose cet individu et moi.

Et puis maintenant cette femme qui me dévisage à chaque fois que nos regards se croisent. Qu'espère-t-elle découvrir de plus que ce qu'elle n'ait déjà vu tout à l'heure sur le parking. Jolie entrée en matière, j'ai été présenté à cette femme à moitié nue dans une rue. Et encore, quand je dis à moitié nu, ce n'était pas, à mes yeux, la bonne moitié qui était couverte !

Évidemment, cela dépend du point de vue. Pour les femmes de ce club, je pense qu'elles ont apprécié la partie découverte de mon corps. De toute façon, je sais à présent qu'elles étaient venues pour ça alors elles ont vu ce qu'elles cherchaient. Savoir si elles ont apprécié ne m'importe guère, j'espère même le contraire. Moi je sais que cela n'a pas été du tout le cas. Si un jour j'écris une histoire aussi biscornue que cela, je gage qu'aucun éditeur ne mettra un euro pour en assurer l'impression.

— Monsieur, ce n'est pas parce que, par je ne sais quel truchement, vous avez été intronisé aujourd'hui que votre appartenance au club vous ouvre les portes de notre classe sociale.

Je ne l'ai pas vu venir celui-là, il m'a attrapé d'un seul coup au buffet, du côté des gourmandises chocolatées. Je n'ai rien vu

venir. Ça fait deux fois la même réflexion, cela devient blessant à la longue. On aurait dit un gamin pris en flagrant délit de bêtise, je me suis même surpris à faire une légère grimace qui devait me donner vraiment un air penaud.

C'est donc ça. La classe sociale. Tous ces gens sont comme on dit « de la haute ». Et moi pauvre petit cadre moyen je suis le faire valoir social de ces prétentieux dégénérés.

Quand j'imagine que chaque homme de cette pièce a certainement couché avec chaque femme présente ici aujourd'hui, cela me révulse. Et ça donne des leçons de morale et de savoir-vivre en plus. Mais qu'est-ce que je fais encore là au milieu de ce salon ?

De l'autre bout de jardin, j'aperçois le mari d'Anne qui me fait signe de la main. C'est vrai, je l'avais oublié celui-là. Il a le chic pour toujours intervenir aux moments clefs lui. Je me dirige dans le jardin en ayant pris soin de recharger mon verre pour affronter cette nouvelle confrontation. Je sens que cela va encore être ma fête, il doit préparer quelque chose, son air sympathique à mon égard sonne faux. Mais ce coup-là mon coco, tu ne me prendras pas au dépourvu, je suis prêt à t'affronter.

J'avale en toute hâte une mini pâtisserie et m'essuie la bouche pour essayer de me donner bonne figure malgré cette apparence de serveur nudiste. Je sens une boule d'angoisse m'envahir le ventre, mais je n'en laisse rien paraître. Je ne dois pas lui donner le plaisir de montrer ma peur.

— Alors mon brave, redites-moi votre nom déjà, demande-t-il de manière théâtrale pour bien me montrer sa supériorité face à ces amis. Ah non, reprit-il le doigt en l'air tel le professeur qui cherche les coupables avant la punition. Je l'ai, dit-il triomphalement en haussant encore plus la voix.

Ce dernier éclat de voix me valut d'ailleurs de voir quasiment tout ce qui comptait d'yeux aux alentours se river sur moi tels les moustiques sur la source lumineuse nocturne. Les plus éloignés s'approchaient à présent. Ils sentaient qu'il allait se passer quelque chose. Ils venaient pour ne pas rater ma mise à mort, je suppose.

— Le Rustre, oui c'est cela, reprit-il dans un grand rire forcé.

Il était maintenant dans un état d'excitation telle que tout son corps sautillait rien qu'à l'idée de sa mauvaise blague. Tous ses muscles étaient secoués par de petits tressaillements anarchiques. Le plus étrange c'est que ses mouvements étaient synchronisés avec les sons qui sortaient de sa bouche. Il ressemblait à un pantin désarticulé. Un peu comme si les fils de la marionnette venaient de s'emmêler : les mouvements deviennent alors incohérents et comme habités par des spasmes incontrôlables. Voilà, il ressemblait exactement à cela à présent. Il me parut tout à coup beaucoup moins redoutable. Ses excès de jeu venaient de le perdre. J'ai compris à ce moment-là que je pouvais m'en sortir. Le jeu allait changer de mains.

— Mes amis, je vous présente Monsieur Le Rustre, renchérit-il.

— Heu... tentais-je alors en faisant mine de faire un pas, le doigt moi aussi pointé comme à l'école.

— Monsieur Le Rustre donc, me coupa-t-il, est notre nouveau disciple messieurs dames, notre nouvelle recrue. Et pourquoi cela ? Eh bien tout simplement parce que notre nouvel ami ambitionne sans complexe baiser ma femme Anne.

Hilarité dans le public. La chute avait été bien amenée et le public déjà conquis attendait cette mise à mort depuis bien trop

longtemps pour cacher sa joie. Ça gloussait, ça riait. Ça se tortillait dans tous les sens en applaudissant le bon mot du maître de maison. On se serait vraiment cru au théâtre. En fait non. Pas au théâtre. À la réflexion, on se serait plutôt cru à la cour du roi. Oui, c'est cela. Le roi et sa cour de lèches bottes prêts à tout pour obtenir les faveurs de leur bon sire. Il ne manquait plus que les jabots et les grandes perruques poudrées et le tableau aurait été parfait.

— Allez-y Monsieur Le Rustre, expliquez-nous cela, les sites de tchat sur lesquels vous courtisez les bourgeoises en mal de sensation, cela nous intéresse. En avez-vous baisé beaucoup ? N'est-ce pas mes amis que cela nous intéresse, lança-t-il à l'assistance ?

— Mais certainement cher hôte, je vais vous narrer tout cela dans les moindres détails. Mais avant, puisque vous me permettez de prendre la parole, accordez-moi quelques instants pour auparavant vous exprimer toute ma reconnaissance.

La cour avait cessé de glousser et tendait l'oreille pour ne rien rater de ma tirade qu'ils espéraient tous pathétique et ridicule. Pour moi l'occasion était trop belle et complètement inespérée. Ce coup-ci, il venait de faire une erreur fatale qui allait lui coûter la victoire : celle de sous-estimer son adversaire. Toutes les grandes batailles perdues l'avaient été pour cette même raison : se croire supérieur et invincible. Un ennemi n'est vaincu que lorsqu'il est mort ou lorsqu'il a reconnu sa défaite et a abdiqué. Et moi, je n'étais ni mort ni vaincu.

C'est à ce moment précis que j'ai senti qu'il fallait que j'effectue ma sortie. Alors doucement, je me suis approché de lui, digne, le torse bombé, le bras haut portant fièrement mon pantalon. Je me suis arrêté à quelques centimètres de lui, les deux pieds bien ancrés dans le sol.

Je me suis alors penché doucement vers son oreille et ai fait semblant de lui susurrer :

— Monsieur, soyez assuré que votre hospitalité n'a d'égale que votre finesse d'esprit. Quant à la mienne, elle n'a que faire de vos railleries de bourgeoisie décadente et consanguine. Sachez que du bas de vos statues, nous le petit peuple, nous constatons l'effritement irrémédiable de votre piédestal et que nous serons aux premières loges lorsque vous tomberez. Eu égard à l'amitié que vous semblez me porter, je vous promets d'être là le jour où la vôtre choiera dans la poussière de votre allée. Sur ce, je vous présente mes salutations en cette minute où je vous quitte sans regret et sans haine, ce sentiment étant encore trop faible à l'égard des gens de votre espèce. Je vous prierais d'être mon porte-parole auprès de votre charmante épouse afin de lui transmettre mes amitiés sincères et sensuelles. Je sais que vous saurez être à la hauteur de ma requête.

Ces dernières paroles lui firent monter le feu aux joues. Cette rougeur envahit instantanément la totalité de son visage qui semblait maintenant prêt à éclater. N'y tenant plus, il laissa éclater sa rage.

— Sortez de ma demeure, éclate-t-il en furie, ne pouvant plus retenir sa colère. Jamais vous ne poserez la main sur ma femme. Sachez qu'ici personne n'a jamais touché ma femme. Comment osez-vous venir chez moi en pensant me prendre ma femme sous mon nez et aux yeux de tous mes amis ? Mais sombre pantin, je ne vous ai intronisé que pour vous humilier, vous faire souffrir de la savoir là, à deux pas de vous sans jamais pouvoir la toucher pauvre con.

Au fur et à mesure des paroles sa voix gagnait en intensité jusqu'à en faire trembler les carreaux des portes vitrées du salon.

Mais déjà, indifférent à ses jérémiades, j'avais fait demi-tour et prenais le chemin du salon afin de pouvoir quitter la maison.

Je marchais d'un pas lent, droit et arborant fièrement mon pantalon comme un trophée, sourd à ces dernières paroles.

J'ai traversé le salon sous le regard médusé des convives qui n'avaient entendu que la fin des paroles du mari d'Anne et qui se demandaient ce qui pouvait l'avoir mis dans un tel état. Ce dernier continuait d'ailleurs à vociférer des mots que pourtant je n'entendais presque plus. Étonnamment, il n'avait pas cherché à me retenir.

Je prends à présent la direction du vestibule. Au moment où je passe devant les tentures, je jette un regard fier en direction de « Madameu la Mèereu ». Je la vois se lever et se diriger vers moi. Un peu étonné par cette manœuvre, je ralentis un instant. J'ai tout de suite pensé que je venais de commettre une erreur qui risquait de me coûter cher. Soudainement je sens sa main qui m'attrape par le caleçon et qui me tire vers la gauche.

— Venez avec moi ordonne-t-elle d'une voix très sèche et pas très amicale.

J'obéis et me voici tracté par le sous-vêtement au travers du salon en direction d'un grand couloir. Je vois les visages amusés des convives qui jubilent. Je pense que cette fois-ci, c'est moi qui ai sous-estimé mon adversaire.

Nous voilà seuls à présent. Cette marche rapide continue jusqu'à la troisième porte de droite. Elle l'ouvre, me pousse sans ménagement à l'intérieur, et referme la porte.

— Installez-vous sur ce divan, je vous prie.

Elle vient s'asseoir à mes côtés. Son visage est détendu maintenant, il est ouvert, souriant presque.

Elle pose sa main gauche sur ma cuisse droite et commence à me la caresser doucement.

Je suis tellement étonné que je ne bouge pas, complètement déboussolé par cette attitude soudaine. Elle continue de me caresser la cuisse sans un mot. Je n'ose parler pour rompre le silence. La main se fait de plus en plus douce et de plus en plus entreprenante. Elle passe maintenant régulièrement sur mon caleçon et remonte de temps à autre jusqu'au haut de ma cuisse. Je me rends compte qu'elle a fermé les yeux, je n'ose pas bouger. Ce massage dure quelques minutes. Quelques minutes où mon embarras monte à chaque seconde, à chaque pulsation de cœur, à chaque résonance de ces pulsations dans mon sexe.

Et au moment où la situation va commencer à devenir franchement embarrassante, au moment où je sens l'érection monter, elle rouvre les yeux, cesse toute caresse et remet sa main sur son genou à côté de l'autre.

— C'est fini dit-elle, mon fils ne vous importunera plus à présent. Remettez votre pantalon s'il vous plaît et revenez-vous asseoir à côté de moi, il faut que l'on parle vous et moi.

Quelques instants après, je suis à nouveau assis à côté de cette vieille femme qui quelques secondes avant était en train quasiment de me masturber. Que va-t-elle encore inventer ce coup-ci pour m'humilier un peu plus ?

— Il faut que je vous explique dit-elle. Voilà, mon fils n'est pas un mauvais bougre, mais c'est un crétin. À la mort de mon mari, il y a de cela maintenant près de dix ans...

J'avoue que j'ai perdu le fil de l'histoire assez rapidement : soirée, fatigue, accident, coma. Puis ont suivi la paralysie, les traitements, la rééducation, l'impuissance, toutes ces années de souffrances, la guérison...

Bref toute cette histoire pour en arriver au club échangiste géré par monsieur son fils et dont les réunions avaient lieu de manière régulière dans la maison de la mère. Elle m'expliqua que malgré l'insistance de son fils, elle s'était toujours refusée à ce que des actes sexuels soient commis sous son toit.

La maison ne devait servir qu'aux membres à se rencontrer pour créer un climat de confiance entre eux, une fraternité avant de passer à d'autres échanges moins verbaux, mais plus charnels. Ceux-ci avaient lieu en règle générale le soir, à la suite des réunions dans un endroit différent à chaque fois et dévoilé aux participants dans ces après-midis brunch. Cela allait d'ailleurs encore être le cas aujourd'hui.

Une seule fois c'était arrivé lors d'un de ses voyages en cure. Son fils en avait profité pour refaire complètement le salon de réception, afin de le transformer dans la configuration qu'on lui connaît aujourd'hui. Il pensait tout remettre comme avant, juste après la soirée.

La Mère, de retour plus tôt que prévu avait découvert la chose et plus particulièrement l'utilité du petit boudoir rouge et pourpre. Afin de faire comprendre à son fils la grandeur de son courroux, elle avait décidé de garder la salle de réception dans cette configuration, mais aussi qu'à partir de ce jour elle serait la seule habilitée à user du boudoir et y serait postée à chaque réunion.

Ces explications sur l'histoire de sa famille et de sa maison durèrent plus de deux heures. J'étais un peu fatigué de toutes ces paroles. Je n'avais rien demandé moi.

Puis elle vint à parler d'Anne.

— Vous savez, il ne mérite pas Anne, c'est une fille bien, une épouse dévouée. Il est resté impuissant suite à l'accident, ces participations aux soirées se cantonnent à regarder les autres et à quelques caresses sur de jeunes filles consentantes. Anne ne participe pas à cela, jamais. Il l'a mise sous une cloche en fait. Cette femme fane auprès de lui, personne n'a le droit ne serait-ce que porter un jugement sur elle. Seuls quelques-uns ont tout juste le droit de la regarder. Et encore, personne ne l'a jamais vu de la manière dont vous avez eu la primeur sur le parking. Je vous jure que je ne m'attendais pas à cela. J'aurais usé de tout mon poids pour m'y opposer sinon. Vous êtes sa bouffée d'oxygène. Quand il a découvert qu'elle vous avait invité au thé en ma compagnie, il a monté cette réunion en urgence. Sa secrétaire Louise, je crois que vous la connaissez, c'est occupé du reste. Anne était désespérée, elle ne pouvait pas vous prévenir il avait pris ses précautions. J'aime cette petite, ne lui en voulez pas elle est déjà assez triste comme cela de ce que vous avez subi aujourd'hui.

— Mais elle ? Pourquoi... Pourquoi reste-t-elle ? balbutiais-je.

— Elle, malgré tout cela elle l'aime. Vous savez jeune homme, mon fils n'a pas toujours été comme cela. Ces déviances sont récentes, Anne a eu de belles années avec lui, même sans réelles relations sexuelles. Mais aujourd'hui sa jalousie lui ferme les yeux et l'esprit pour pouvoir voir qu'elle se vide de sa vie. En voulant la protéger à outrance, il précipite son départ, c'est inévitable et il le sait. Il sent que ce jour approche, et vous êtes un adversaire redoutable jeune homme... Comment déjà ?

— Pierre madame, Pierre.

— Pierre, reprit-elle, pour les caresses tout à l'heure, je voudrais vous présenter mes excuses. Vous voir là comme ça m'a rappelé les années de souffrance de mon fils, les années d'une jeunesse passée à l'hôpital où je soulageais ses peines en le caressant quand il n'y tenait plus. Me pardonneriez-vous un jour ?

— Ce n'est rien madame, j'ai déjà oublié tout ce qui s'est passé dans ce bureau.

— Vous êtes un homme bien jeune Pierre, votre esprit est vif et votre cœur ouvert. Venez avec moi, nous allons retourner à la réception. Faites-moi confiance, donnez-moi votre bras. Vous savez, les vieilles dames comme moi n'ont plus les jambes bien valides, dit-elle d'un air espiègle.

Et c'est au bras de Madame la Mère que j'ai refait mon apparition dans le salon. Les convives étaient un peu moins nombreux à cette heure, certains d'entre eux étaient déjà partis pour la destination finale de cette soirée.

Notre entrée a cependant été très remarquée et un lourd silence s'est brièvement installé avant de disparaître subitement dès que ma cavalière eut jeté un regard insistant à l'assemblée. Le pouvoir de cette femme était demeuré bien plus grand encore que celui de son fils.

Prévenu par un de ses amis étonné de me voir revenu habillé et sous la protection de sa mère, le mari d'Anne fit une entrée fracassante dans la pièce. Il commença à lever le bras et s'apprêta à vociférer je ne sais encore quelle insulte quand sa mère lui jeta un regard assassin.

Cette action eut pour effet de le stopper instantanément dans son geste.

Après un court moment immobile resté à jauger le regard de sa mère pour estimer ses chances de contre-attaque, il décida d'abandonner le combat et retourna dans le jardin aussi promptement qu'il en était venu. L'affrontement pour la prise de pouvoir n'aura pas eu lieu cette fois encore, le jeune mâle n'a pas osé affronter sa mère, chef du clan.

Malgré cet allié soudain, je sens qu'il est temps pour moi de me retirer. Il faut profiter de cet avantage pour partir dignement, la tête haute et le pantalon remonté... Héhé...

J'aperçois Louise qui discute au niveau du buffet. Malgré les révélations de la belle-mère d'Anne, je ne lui en veux pas. C'est quasiment la seule qui a été aimable avec moi. Je m'avance donc pour la saluer avant de partir.

Louise me prend dans ses bras tendrement et vient déposer un baiser clinquant sur ma joue. Pendant son étreinte, elle me susurre à l'oreille :

— Sans rancune ? Tu sais, j'ai compris ton histoire, mais je n'avais pas d'autre choix que de faire ce qu'il me dit. Je tiens à garder mon boulot moi. Mais... Si ça ne colle pas avec Anne.... Il y aura toujours une petite place pour toi dans mon lit. Penses-y...

Juste au moment de ce dernier mot, elle ressert ses bras autour de mes épaules. Je sens à présent sa poitrine s'appuyer contre mon torse. Elle se met doucement sur la pointe des pieds et dépose un bisou doux et suave derrière mon oreille. J'ai des frissons.

Fière de l'effet produit, elle me lâche et retourne aussi sec vers le groupe qu'elle venait de quitter sans m'adresser un regard. Je reste planté là, seul au milieu de la pièce comme un con. Décidément, cette idée a du mal à me quitter depuis que je suis dans cette maison.

Après quelques secondes mises à profit pour tenter de reprendre mes esprits, je jette bref coup d'œil circulaire dans la pièce qui ne me permet pas d'apercevoir Anne.

Je décide alors de me diriger vers le vestibule.

Au moment où je passe à proximité du boudoir, je vois Anne qui me regarde à demi cachée par une des tentures. Je me fige et la regarde avec insistance.

Elle me tend le bras. J'esquisse un pas en sa direction et déjà elle m'attrape la main. Elle m'emmène à l'intérieur, derrière le grand rideau rouge, à l'écart des yeux indiscrets. Sa belle-mère n'est étrangement plus postée à son poste de garde sur le canapé !

Elle me regarde avec tendresse et chaleur, nous sommes seuls, dissimulés dans ce recoin. Son visage s'illumine. Je reconnais les traits de la Anne avec qui je papote sur le web.

— Pardon, dit-elle. Pardon, je ne voulais pas que cela se passe. Pas comme ça.

— Je sais dis-je doucement. Je me doute.

À cet instant, la vision de ses courbes me revient. Je la revois juchée sur sa souche, la robe dans les bras, sa peau dorée semblait si douce...

Je me surprends à fermer les yeux quelques instants. Au moment où je les ouvre à nouveau, Anne est juste là, son visage à quelques millimètres du mien. Elle continue à s'avancer. Je n'ai pas envie de reculer. Bientôt ses lèvres touchent les miennes. Elle dépose un baiser tendre, mais bref sur mes lèvres et se recule déjà.

Je reste là, oscillant entre joie, émotion et surprise.

Le temps de sortir de ma torpeur, Anne est déjà sortie du boudoir. Elle se retourne, me jette un dernier coup d'œil et disparaît dans le couloir, celui-là même où j'ai été entraîné il y a plusieurs minutes.

Je me retrouve à nouveau seul au milieu de ce salon sans une seule personne qui me prête attention. Même le mari d'Anne est étrangement absent. Peut-être a-t-il déserté la maison pour se rendre à sa soirée coquine.

Je quitte la maison.

- VII -

Me revoilà dans la ruelle. Enfin maître de mon destin. Cet après-midi a été une parenthèse. Je n'ai pas été moi-même pendant plusieurs heures. J'ai l'impression de n'avoir été là que physiquement, mais pas mentalement. Je fouille dans la poche de mon pantalon et en sors les clefs de la voiture. Ouf, elles ne sont pas tombées de ma poche pendant que je tenais mon pantalon sur le bras. Il n'aurait plus manqué que cela : que je sois obligé d'y retourner pour les chercher !

Instinctivement je tourne la tête vers le fond de la ruelle, vers la souche...

J'ai l'impression que cette scène n'est jamais arrivée. Et pourtant...

Je ne peux pas avoir rêvé tout cela. Les détails sont trop précis dans ma tête pour être le fruit de mon imagination. La douleur des mains du mari d'Anne dans ma chair, le froid du vent d'hiver dans mon bas ventre, la douceur des lèvres d'Anne.

Cette histoire surréaliste m'est arrivée à moi. Je n'oserai jamais en parler à Pierre. Je sais qu'il va me questionner lundi, il savait que j'allais la voir. Mais que vais-je bien pouvoir lui raconter ? Comment lui expliquer un tel rendez-vous ? Qui pourrait gober une histoire comme celle-là ? Pierre, lui, le pourra. Il me connaît, il sait que je suis incapable d'inventer des trucs pareils.

Un sentiment de honte m'envahit lorsque mon regard croise la voiture rouge toujours garée sur le parking. Malgré la pénombre je la reconnais. Je peux encore voir distinctement sa couleur. Et

puis je crois que je ne suis pas prêt de l'oublier cette voiture. Je baisse la tête, introduis la clef dans la serrure de la porte et ouvre ma voiture. Je m'assieds. Je prends une grande respiration. L'air frais me brûle légèrement les poumons. La longue expiration qui en suit apposa sur le pare-brise une couche de buée fine et régulière. Je pose les deux mains sur le volant et appuis mon front sur l'airbag disposé au centre de celui-ci.

Mon premier moment de répit depuis le début de cet après-midi rocambolesque. Je ne trouve pas d'autre mot pour décrire ce que je viens de vivre. Bien sûr, il y en a des dizaines qui conviendraient pour cela : étonnant, déroutant, gênant, humiliant. Rocambolesque.

Je tourne la clef de contact. Le moteur démarre, je relève la tête. Au moment où j'enlève le frein à main, je vois une ombre à la portière. La porte s'ouvre et je regarde médusé Anne monter dans la voiture un petit sac de voyage à la main. Elle s'assied et referme la porte. Incrédule, je la regarde médusé comme si je venais de voir le diable monter dans mon véhicule. Je suis tétanisé. Je ne sais pas ce que je dois faire.

— Mais démarre idiot, me dit-elle doucement avec un air malicieux. Tu attends quoi ? Qu'il neige ? Même si on est en hiver, ce n'est pas prévu par la météo aujourd'hui, tu sais !

Je m'en rappelle ça.

On est très exactement le 19 février, l'horloge digitale du tableau de bord affichait dix-neuf heures et deux minutes. Cette date est gravée dans ma mémoire : 19/02 à 19 h 02. Il y a des signes comme ça.

C'est ce jour-là qu'elle est partie avec moi. Le jour de notre première rencontre physique, le jour de ce rendez-vous à la fois magique et immonde.

Surpris je m'exécute une fois de plus. Je suis vite sorti du centre et ai rapidement regagné mes petites routes habituelles. Même depuis la ville je passe toujours par les routes calmes de la périphérie. Je sais que cela me rallonge un peu, mais je n'aime pas emprunter les boulevards et encore moins la rocade. Ce n'est qu'une fois sur la route départementale que je réalise qu'elle est vraiment là assise sur le siège passager. À côté de moi !

Cela fait maintenant quelques minutes que l'on roule et nous n'avons échangé aucun mot. Je la regarde toutes les dix secondes comme pour me convaincre qu'elle est bien là. J'insiste tellement avec ce petit manège que c'est elle qui rompt le silence en premier.

— Tu sais, c'est flatteur tes regards, mais là heu... Je préférerais que tu regardes la route.

— Hein, heu... Ah oui, balbutiais-je dans un français à peine compréhensible. Heu... Oui pardon... C'est ça oui.

Elle éclata de rire en voyant l'air penaud que mon visage avait arboré pendant cette tentative désespérée de réponse. Son rire était beaucoup plus puissant qu'au travers des haut-parleurs de mon ordinateur. Cela m'a un peu surpris.

— Tu es trop mimi, ajouta-t-elle en me déposant un bisou sur la joue d'une manière espiègle.

— Oui, mais là tu ne m'aides pas, tu sais. Comment veux-tu que je me concentre sur la route avec un traitement comme celui-là ? Si on a un accident, ce sera de ta faute.

— Je sais, mais c'est comme ça. Alors tant pis pour toi, regarde la route et puis c'est tout. Et puis si on a un accident, je porterais plainte, tu crois quoi !

Un chemin de desserte de champ apparaît dans la ligne droite de notre côté de la route. Il m'offre une porte de sortie trop belle pour la rater.

Je mets le clignotant et tourne brusquement. Anne surprise par la manœuvre laisse échapper un petit cri discret de surprise et se met aussitôt à éclater de rire.

— Tu es un grand fou toi, dit-elle en riant de plus belle. Tu n'essayes pas de me faire le coup de la panne quand même ?

— Non, ma voiture va très bien, merci pour elle. Mais quand on se moque de moi, on doit en payer les conséquences, c'est tout.

Je serre le frein à main et coupe le contact.

Anne s'est arrêtée de rire. Elle attrape mon visage entre ses mains. Elle s'approche à nouveau de moi et vient m'offrir cette fois un baiser long et sensuel. Rien à voir avec le petit bisou furtif volé dans le boudoir.

Nous sommes restés là stationnés dans ce petit bout de chemin un bon moment. La nuit avait fini de tomber depuis bien longtemps déjà. Il faisait nuit noire maintenant. De la buée envahissait à nouveau les vitres de la voiture, le froid commençait à nous pénétrer.

— J'allais chez moi là au départ, tentais-je un brin timidement.

— Je sais répondit-elle. Ne change rien.

— Ton... Ton mari, osais-je gêné ?

— Ce n'est pas un problème il est jaloux, mais mauvais détective et très vite résigné. Et puis ce soir il est trop occupé à tripoter ces jouvencelles pour se soucier de mon absence. Tu ne risques rien, on ne risque rien. J'ai mon ordinateur portable dans le sac, il n'y a rien d'autre sur toi ailleurs. Et puis ma belle-mère le fera rester sage. En plus, je rentre toujours et il le sait. Toujours, oui.

Cette dernière phrase ne me dit rien qui vaille.

Qu'a-t-elle donc bien voulu dire ? On verra plus tard. Pour l'instant, profitons du temps présent. Et le présent c'est Anne dans mes bras et en route pour chez moi.

Elle est sortie de la voiture. Elle a défait notre étreinte juste après ses mots et est sortie. Je pense qu'elle a réalisé ce qu'elle venait de faire. Ces paroles lui ont sans doute ouvert les yeux et l'auront ramené à la raison. Elle va reculer, j'en suis sûr. Cet épilogue était trop beau. Cette journée désastreuse ne pouvait pas finir aussi bien que cela. Je sors la rejoindre. Elle est là, dressée devant moi, immobile. Dans la lueur des phares, je vois qu'une larme coule doucement le long de sa joue. Elle essaye de l'ôter discrètement d'un revers de la main, feignant de pousser la mèche de ses yeux.

— Tout va bien ? Tu veux que je te ramène chez toi ?

— Non, non, ça va bien dit-elle en essuyant à nouveau sa joue. C'est le froid c'est tout. Ça m'a saisi quand je suis sortie de la voiture, je ne m'y attendais pas. Emmène-moi au chaud chez toi. Si tu veux toujours évidemment.

— Bien sûr, allez viens avant d'attraper une pneumonie idiote.

Le froid nous gagne vraiment à présent. Mais je sais que ce n'est pas cela qui a fait poindre une larme au coin de ses yeux. J'ai fait mine de croire ses explications pour ne pas l'embarrasser. Mais je ne suis pas dupe. Elle a eu un moment de doute et peut-être aussi quelques remords, je l'ai bien vu. Nous remontons dans la voiture. Je quitte le petit chemin et je reprends la route de la maison.

Le reste du voyage me parut interminable même s'il n'a en fait réellement duré que quelques minutes. Sa main n'a pas quitté ma cuisse pendant tout le trajet. Elle me caressait doucement,

sans un mot, le regard fixé sur la route. Pendant un moment j'ai cru revivre le douloureux passage dans le bureau avec sa belle-mère. Je n'ai eu qu'à tourner la tête pour me rendre compte que la réalité était cette fois-ci toute autre.

Une fois arrivée au parking je lui demande de sortir de la voiture afin de pouvoir la rentrer plus facilement dans le box. Je la vois dans le rétroviseur central. Elle est penchée dans l'encadrement de la porte. Elle se contorsionne pour essayer de me voir. Elle ressemble à une petite fille qui essaye de regarder au travers de la porte de ses parents sans en avoir l'air. Je rigole tout seul de la vision qu'elle m'offre.

Nos regards se croisent et je la vois disparaître derrière le mur. Prise en flagrant délit.

J'éclate de rire.

Lorsque je sors de la voiture, je la vois face à moi, les jambes écartées, les bras croisés essayant de prendre une pose de quelqu'un en colère. Je crois qu'elle m'a vu rire.

— Je t'ai entendu te moquer de moi, dit-elle l'air faussement fâchée.

— Si tu avais vu ta tête, on aurait dit une fillette qui venait de se faire attraper par ses parents en pleine action de bêtise.

— Viens là et tu vas voir ce qui se passe vraiment quand je fais une bêtise.

Encore un point. Je n'arriverai jamais à la prendre de court. J'aime cette vivacité et cette force de caractère. Maintenant je la retrouve vraiment : je reconnais les attitudes que l'on avait lorsque nous étions en tchat.

Je ferme la porte du box, tourne la clef et lui montre le chemin de l'ascenseur. Instinctivement je lui tends la main comme si

nous formions un réel couple. Je me rends compte de l'absurdité de mon geste.

Avant que je n'ai le temps de remettre ma main le long de mon corps, elle place sa main dans la mienne et se met à balancer le bras telle une enfant faisant une farandole. J'adore la fraîcheur de cette femme.

L'ascenseur me semble plus rapide qu'à l'habitude. À peine le temps d'un baiser et nous sommes déjà arrivés sur le palier. Il n'y a que dans les chansons que dans les ascenseurs les secondes durent des heures, comme en apesanteur, n'est-ce pas monsieur Calogero !

Au moment d'ouvrir la porte de l'appartement, un sentiment de honte me parcourt tout le corps. Ma demeure est ridicule à côté de la sienne. Comment va-t-elle réagir ?

En plus, la lessive sèche encore dans la salle de bain. Quel romantisme pour un premier rendez-vous. Je n'ai même pas de quoi faire un repas digne de ce nom pour deux. Je n'avais pas vraiment prévu d'avoir quelqu'un à la maison ce soir, et encore moins une conquête féminine.

Je pousse la porte et nous voilà déjà tous deux dans le salon. Je fais semblant d'être très à l'aise, mais il me semble que je dois être aussi rouge qu'une tomate bien mure.

Anne s'est arrêtée, mais elle ne montre aucun signe d'étonnement, de déception ou de dégoût. C'est déjà ça.

Elle se dirige à présent vers la table à dessin. Elle jette un œil sur les croquis laissés là l'autre jour, en saisit un et me regarde en tenant le dessin devant elle. On dirait qu'elle compare les traits.

— Ah non, ce n'est pas toi dit-elle joyeusement.

— Ce sont des ébauches pour une campagne de pub sur laquelle on travaille en ce moment à l'agence. Mais c'est dommage.

— Pourquoi, m’interrogea-t-elle étonnée ? Vous n’avez pas eu le contrat ?

— Non ce n’est pas ça. Ben c’est surtout parce qu’il va falloir que je te tue maintenant. Ce que tu viens de voir est top-secret, la campagne n’est pas encore parue. Tu es devenue un témoin gênant pour notre client. Alors je n’ai pas d’autre alternative que de te faire disparaître ou alors de te séquestrer jusqu’à la parution des affiches !

Elle me regarde, sans aucune émotion. En tout cas c’est ce qu’elle essaye de feindre. Mais ses yeux se sont étirés. On perçoit son sourire au travers de ce regard. Le vert de ses yeux est encore plus éclatant sous la lumière diffuse du salon.

Elle jette négligemment, mais précautionneusement le dessin sur la table à dessin et file s’asseoir sur mon canapé. Elle prend un coussin posé là, le pose sur ses jambes et l’enlace comme si elle tenait un doudou.

— Tu me proposes à boire ? J’ai quand même le droit à une dernière volonté avant que tu en finisses avec moi, non ?

— Bien sûr, c’est ton droit, le dernier verre du condamné. Bonne idée, moi aussi j’ai soif. Alors...

Je file vers le réfrigérateur. Rien de liquide à l’intérieur. Ça commence bien. J’ouvre un placard : un malheureux fond de bouteille d’un apéritif quelconque. La misère !

— Bon alors... Reprenais-je avec beaucoup d’aplomb. Nous avons... De l’eau ... De l’eau ... Ou bien, un peu d’eau. De très grands crus, je vous le conseille.

— Quel choix, je vois que monsieur vit dans l’opulence et ne rechigne à aucune dépense pour impressionner ses convives. Eh bien je vais me laisser tenter par de l’eau alors.

— J'ai peut-être une bouteille de vin si tu veux, annonçais-je triomphalement après une courte réflexion. Un sancerre blanc.
— Avec plaisir.
— Ok, mais je vais le servir avec les mains plutôt et dans des verres, je préfère.

Cette dernière phrase me valut de recevoir en pleine face le coussin qui quelques secondes avant trônait sur ses genoux. Je réussis à le saisir au vol avant qu'il ne s'écrase sur ma tête. Je le mets délicatement sous mon nez et fais semblant de le respirer profondément. Anne contemple la scène avec une moue désespérée et se met à rigoler.

— Alors ce vin, ça vient où il va falloir que j'aïlle vendanger moi-même.
— Dis donc, t'es gonflée toi, tu m'attaques sauvagement pendant que j'officie et en plus tu te permets des remarques désobligeantes.

Je pose deux verres à pied sur la table du salon et verse le vin. Anne lève son verre et me propose de trinquer.

— À quoi trinquons-nous, demandais-je ?
— À cette rencontre, à notre rendez-vous, à cette soirée.
— Heu oui, mais là, m'empressais-je de répondre, pour le rendez-vous et l'après-midi, personnellement j'avoue que cela a été un peu moyen. Pas sûr que j'ai envie de trinquer pour ça !

Pas de réponse. En lieu et place, elle trempe un doigt dans son verre et vient m'appliquer un peu de vin derrière l'oreille. Quelle drôle d'idée, encore un de ses rites initiatiques idiots ?

Avant que je n'aie eu le temps de réagir, elle s'approche de moi et vient lécher délicatement la goutte qu'elle venait de déposer sur ma peau.

Je crois que c'est à ce moment-là que je suis définitivement tombé amoureux.

J'ai même failli m'étouffer avec la gorgée de vin que j'avais dans la bouche tellement j'étais bien.

Je tousse.

Anne se recule, éclate à nouveau de rire et me dit :

— Et bien dis donc, je te fais de l'effet, cela fait plaisir à voir !

Que répondre. Rien. Mon cas est assez désespéré comme cela pour en rajouter.

Je repose mon verre sur la table, pose mes mains délicatement sur ces joues et dépose un baiser tendre sur ses lèvres humidifiées par le vin.

Son baiser à goût de sancerre.

— Il va falloir manger, j'ai faim, pas toi ?

Elle me fait un signe de tête pour acquiescer.

— Par contre, je n'avais pas prévu de dîner pour deux, il va falloir improviser.

— Inadmissible. Appelez-moi le responsable tout de suite, je veux un coupable.

Je fais à nouveau une inspection rapide du réfrigérateur et des placards.

— Je peux te proposer des pâtes sauce tomate avec un peu de basilic si cela te va.

— Très bien répondit-elle. Je vois que monsieur sait improviser, j'aime ça.

— Je trouve que j'ai assez improvisé pour aujourd'hui ! Je vais arrêter les surprises.

— Je comprends, je suis désolé tu sais, dit-elle gênée. Cela m'a fortement déplu de t'imposer ça, mais tu sais les choses ne sont pas toujours faciles.

— Oh tu sais, m'empressais-je de répondre, tout ne m'a pas déplu, surtout la fin en fait.

— Je me doute reprit-elle, je me doute.

Le ton de cette réponse marquait son assurance.

Je me suis mis à rougir à nouveau, en comprenant la suggestion presque sexuelle que je venais de faire sans m'en rendre réellement compte.

Je tentais de passer à autre chose sans en avoir l'air. Je plongeais le nez dans la casserole d'eau que je venais de préparer afin de cuire les pâtes.

Anne sentit mon malaise.

Elle se leva et vint me rejoindre dans le coin cuisine. Alors que j'étais en train de jeter les pâtes dans l'eau, je sentis ses bras m'entourer. Elle est là, derrière moi, elle m'enlace et pose sa tête sur mon épaule.

— Je ne voulais pas dire ça, chuchota-t-elle. Je sais que ce moment n'a pas dû être simple pour toi, surtout ce qui a suivi. Je suis vraiment sincèrement désolée pour tout ça. Je te jure que je n'ai pas pu te prévenir. Cela aurait été pire sinon. Nous n'aurions peut-être jamais pu nous rencontrer. Mais ne t'inquiète pas, on n'en reparlera plus. Plus jamais.

Elle conclut son propos par un bisou tendre dans le cou. Ses mains étaient jointes sur mon ventre. Je sentais sa poitrine appuyée le long de mon dos. Ses cheveux me chatouillaient légèrement le bas de la joue. J'étais bien.

— Non ça va. C'est sûr que j'aurais préféré éviter que l'on se retrouve l'un et l'autre nu dans la rue, mais c'est fait. Ce n'est pas grave. Par contre c'est quoi ce club ? Pourquoi on m'a embarqué là-dedans ?

— C'est une idée brillante de mon mari, pour se faire mousser devant ses congénères. Il n'a rien de particulier contre toi. Cette réunion était programmée, il a juste décalé la date lorsqu'il a su que je t'avais invité. Mais pas ce soir, s'il te plaît, je te raconterai tout ça plus tard. Promis.

— D'accord, dis-je pour conclure le sujet.

Les pâtes allaient bientôt être prêtes. Nous avons dressé brièvement les assiettes sur la table du salon. Cela donnait un air un peu pique-nique à ce repas improvisé. Cela allait bien dans le ton de la soirée.

J'ouvre un pot de sauce tomate préparée et coupe dedans quelques morceaux de feuilles de basilic sorties du congélateur.

— Voilà, pasta tomato basilic pour la señora.

— En plus monsieur fait des effets de langue, j'adore ça.

Et pan. Encore une. Je vais apprendre le langage des signes moi, cela va peut-être m'éviter de me faire rembarrier toutes les trois phrases.

Contente de son effet, elle s'empare fièrement de son assiette et commence à manger avant même que je sois assis.

— Hé bien si tu n'aimes pas ça, je te ferais autre chose à la place !

— J'avais vraiment faim dit-elle.

— Je vois ça. Désolé c'est simple, certainement pas les mets auxquels tu es habituée.

— Tu me prends pour une bourgeoise ?

— Tu n'en es pas une ? Tu habites une maison qui ressemble à un manoir et dont le vestibule est à lui seul plus grand que mon appartement. Tu as de belles toilettes, tu as des amis de la haute société qui transpirent l'opulence. Et puis d'ailleurs, certains ne se sont pas gênés pour me faire comprendre que je n'étais pas de leur monde...

— Oui je sais. Je suis désolée pour ces remarques idiotes que tu as dû subir. Mais tout cela ne fait pas de moi une bourgeoise. Tu sais ce n'est que matériel tout cela. Et puis je ne possède rien de tout ce que tu as vu, tout appartient à la famille de mon mari. La maison est même à sa mère.

— J'ai cru comprendre oui. Mais je m'en moque. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi tu es là avec moi.

— Hé bien dis-toi que cela fait fantasmer les bourgeoises de s'acoquiner avec le petit peuple.

Bon ce coup-là je crois que je vais aller me coucher direct moi. Je n'arriverai jamais à m'en sortir ce soir avec cette fille. Elle est trop forte pour moi.

— Mais non, gros bêta reprit-elle. J'aime bien être en ta compagnie. Et maintenant que c'est pour de vrai, je te confirme que je trouve cela très agréable. J'étais très frustrée cet après-midi de ne pas pouvoir te parler. Alors j'ai saisi l'occasion de passer plus de temps avec toi.

— Alors, une soirée et après tu disparais dans ton manoir doré ?

— Tu es méchant là. Je n'ai pas dit ça. Je dis juste que je ne te promets rien, j'en suis incapable. Je veux être avec toi là et maintenant.

— Excuse-moi. Je ne voulais pas te blesser. Je n'ai pas envie d'une soirée, j'aimerais en avoir plus.

— Pourquoi pas... Pourquoi pas. Commençons par une soirée... Et le futur décidera pour nous.

Elle replonge aussitôt la tête dans son assiette et fini tout aussi rapidement sa part qu'elle l'avait commencé.

— Il en reste demanda-t-elle la bouche encore à moitié pleine ?

Se rendant compte du côté quelque peu mauvais garçon de son attitude, elle met sa main devant sa bouche et baisse la tête. Sa mimique me fait sourire.

— Hé bien toi quand tu es à table, tu ne fais pas semblant.

— Et pas qu'à table, si tu savais dit-elle, si tu savais ...

Allons donc. Je dois prendre ça comment. Juste comme un bon mot ou comme une invitation à peine masquée ?

Je la ressers. Elle mange la seconde assiette comme si c'était la première.

Il me reste quelques cônes glacés de cet été dans le congélateur. Cela fera un dessert acceptable.

— On se met un film proposa-t-elle en consultant l'étagère où je rangeais mes DVD ?

— Allez, vendu.

Avant que j'aie le temps de poursuivre, elle me tend un boîtier. Je lui donne un cône et prends le boîtier en retour.

Men in black.

Classique, ce film a un peu vieilli, mais l'humour est toujours aussi percutant.

— Chouette des crèmes glacées. On se croirait vraiment au cinéma. Ton écran est grand, dit-elle en regardant le plasma. J'adore ton appartement. Nous on a une télévision riquiqui. Mon mari n'aime pas ça, alors pour lui, en acheter une autre est une dépense inutile.

— D'ailleurs, puisque tu parles de cinéma, il ne faudrait pas oublier le pourboire de l'ouvreur dis-je espièglement.

Pas de réponse ! À peine ai-je eu le droit à un regard dépité. Encore raté, ce n'est pas cette fois-là que je vais remonter mon score face à elle.

Je mets le DVD et viens m'asseoir à ses côtés. J'attrape la télécommande et appuie sur « play ». Je baisse la lumière du salon pour ne laisser qu'un léger halo lumineux.

À peine suis-je assis qu'elle vient se blottir contre mon épaule. J'ai juste commencé à ôter le papier de ma glace que déjà Anne a fini d'engloutir la sienne. Cette femme est un estomac avec des bras et des jambes autour !

Le générique s'efface et le film commence.

Anne est maintenant installée confortablement, sa tête posée sur mes cuisses, ses jambes sont repliées sur le canapé. Elle est installée telle une petite fille. Ce n'est pas pour me déplaire de la sentir fragile comme cela.

Je vous avoue que je n'ai pas vu grand-chose du film cette fois-là. Elle, elle était captivée par l'image et a profité de toutes les séquences du film. Moi, j'ai passé plus de temps à la regarder qu'autre chose. J'avais du mal à croire qu'elle était là, sur mon canapé, sur mes jambes.

Pour être sûr que tout cela n'était pas un rêve, je passais régulièrement ma main dans ses cheveux longs. Ils étaient doux, très doux. À chaque effleurement, je sentais des vibrations qui me parcouraient le corps. De temps à autre elle émettait des petits soupirs de contentement. Souvent je sentais sa tête se pencher vers ma main, sa joue cherchant le contact de mes doigts.

Nous sommes restés comme cela tout le film.

Quand la musique de fin a retenti, elle est restée là, sans bouger, juste à se lover contre moi comme le fait un chat en quête de caresses.

Le DVD était fini. La télévision n'affichait plus qu'un écran noir désormais. Il n'y avait plus de bruit. Il était tard. Seule la légère lumière de la lampe du salon projetait un filet de lumière tamisée dans l'appartement.

Je crois bien que je me suis endormi.

Lorsque je me suis réveillé, Anne dormait profondément sur moi. L'horloge affichait 2 h 45 du matin. Dehors quelques lumières de la ville subsistaient au loin. La rocade continuait de s'étirer doucement.

Nous étions comme deux idiots plantés là sur le canapé, dormant dans des positions improbables. Cela sent les courbatures pour demain matin !

À force de contorsions, je réussis à me dégager lentement sans la réveiller et à me lever.

J'ai pris Anne dans mes bras pour aller l'allonger sur le lit afin qu'elle puisse dormir correctement. Ce geste me procura une joie immense. Elle était là, dans mes bras, endormie, comme offerte à mes fantasmes les plus fous.

Je la dépose sur le lit. Je tire la couette sur elle et retourne au salon pour éteindre la télévision et débarrasser la table du salon. Je verrais le reste demain.

Je fais un tour rapide dans la salle de bain pour prendre un verre d'eau et me déshabiller. J'ôte mon pantalon et ma chemise. Je retire ce sous-vêtement qui m'a fait défaut et tant causé d'embarras cet après-midi et le jette d'un geste rageur dans la corbeille à linge.

J'enfile un caleçon propre pour la nuit et regagne la chambre pour aller me coucher. Je suis exténué.

Au moment où je pénètre dans la chambre, elle soupire. Je m'arrête. Trop tard, elle se réveille. Elle me regarde, jette un regard circulaire rapide autour d'elle et referme les yeux. A-t-elle vraiment réalisé qu'elle est dans mon lit ?

Je me glisse sous la couette. C'est au moment de poser la tête sur l'oreiller qu'elle se redresse et enlève d'un geste lent sa robe. Elle est assise dans le lit, la couette est tombée sur ses hanches, dévoilant ainsi sa poitrine si joliment dessinée et cette culotte que j'ai vu tomber au pied de la souche il y a quelques heures.

J'éteins la lumière pour qu'elle ne se réveille pas complètement. Je sens qu'elle se rallonge et qu'elle tire la couette sur ses épaules. Au moment où je me tourne pour dormir, je sens sa poitrine fraîche s'écraser sur mon dos. Ses mains m'enserrent le torse.

C'est maintenant tout son corps qui est tapi contre moi. Je peux sentir la dentelle de ses dessous contre le creux de mes reins. Elle se met tout doucement à caresser mon torse et mon ventre. Ses mains se font de plus en plus pressantes. J'entends son souffle s'accélérer, son corps frémir.

Ses mains s'effacent et je comprends au mouvement de son corps qu'elle est en train de se dénuder complètement. Rapidement elle se recolle contre moi.

Ses lèvres parcourent mes épaules.

Je me retourne et se sont maintenant mes lèvres que les siennes cherchent. Une de ses mains me caresse la hanche pendant que l'autre se pose délicatement sur ma joue.

Nous sommes restés comme cela longtemps, juste à nous caresser tendrement en nous embrassant.

Ma fatigue a complètement disparu.

Je sens la chaleur monter en moi au fur et à mesure du temps.

Ses caresses se font de plus en plus appuyées, de plus en plus sensuelles, de plus en plus osées. Au moment où je sens une bouffée de plaisir plus forte que les autres, ses mains se dirigent vers mon caleçon. J'anticipe son désir et retire rapidement ce bout de tissu qui me sépare d'elle.

Nos corps se sont vite rejoints. Notre étreinte dura une partie de cette nuit déjà bien avancée.

Je ne sais pas combien de temps nous avons fait l'amour. Trop peu certainement et cependant bien assez pour que notre plaisir mutuel soit satisfait.

Je ne sais pas combien de fois nos corps se sont unis. Plus d'une fois, c'est une certitude.

Je ne sais pas lequel des deux a capitulé le premier. Peut-être elle, épuisée par nos ébats, peut-être moi, emporté par ses caresses.

Tout ce que je sais, c'est que le reste de la nuit j'ai dormi d'un sommeil profond dans les bras d'une femme terriblement sensuelle et douce.

Tout ce que je sais, c'est que cette femme que je pensais inaccessible m'a souri juste avant de s'endormir dans les miens.

Ce matin il pleut.

Nous nous sommes levés très tard. Nous n'étions pas pressés.

Je me suis levé le premier. Elle, lorsque j'ai quitté le lit, elle dormait encore. J'ai pris quelques instants pour la contempler en silence. Elle était à nouveau sous la couette. Je ne voyais que son visage et une toute petite partie de son épaule. Ce n'était rien, mais cette vision m'a réchauffé le cœur comme rarement. Elle, que je m'efforçais de ne pas désirer, était allongée dans

mon lit. Elle, la femme que je convoitais en secret avait été mon amante cette nuit. Je n'avais pas voulu cela, même s'il est vrai que je l'avais fantasmé. Mais elle était là, nue sous ma couette. Elle m'avait offert son corps, je lui avais donné le mien. Rien ne serait plus comme avant. J'avais fait l'amour avec une femme mariée et je n'en éprouvais aucune honte. J'étais libéré !

Je suis allé directement dans la salle de bain pour prendre une douche. J'avais besoin de ça pour sortir de la brume dans laquelle j'étais. À peine l'eau chaude commençait à me couler sur les épaules que je sentis la porte s'ouvrir dans mon dos. C'était elle, nue, qui pénétrait dans la douche. Elle referme la porte derrière elle et commence à me frotter le dos doucement. Je ne suis pas bien sûr que je vais pouvoir seulement me laver maintenant. Je me laisse nettoyer comme je le faisais quand j'étais petit. Elle prend la pomme de douche et entreprend de me rincer. À la fin de sa manœuvre et après un massage très doux, elle me met dehors de la douche sans ménagement en riant.

— Ouste, sortez de là monsieur, laissez les dames se laver maintenant. Et n'en profitez pas pour vous rincer l'œil, je veille !

Je me retrouve dégoulinant sur le carrelage de la salle de bain, l'air idiot, tout nu et ruisselant devant cette femme. J'attrape une serviette et me résigne à me sécher sans espérer de traitement supplémentaire de sa part. Cette douche était quand même ma foi bien agréable même si la fin me laisse une légère frustration. De retour dans la chambre et enfin calmé, je passe mes vêtements. Sur le sol j'aperçois sa robe et sa culotte en dentelle. Je crois que j'ai encore eu une légère bouffée de chaleur qui m'a parcouru le corps. Un peu résigné, je quitte la chambre et m'affaire à préparer un petit-déjeuner copieux. Au regard de l'heure qu'il est, cela fera pour le matin et le midi en une seule fois.

Je descends rapidement chercher quelques croissants à la boulangerie la plus proche.

À mon retour Anne est en train de fouiller dans mes placards et tiroirs de la cuisine à la recherche de bols et de couverts.

Elle est vêtue du jean et du chemisier blanc qu'elle avait hier lorsque je suis arrivé chez elle. Elle avait de quoi se changer. Elle avait donc prévu de ne pas dormir chez elle hier soir !

Elle m'adresse en sourire franc et grandiose en apercevant le sachet de viennoiseries.

Je finis de dresser la table et fais couler les cafés.

Dehors le jour est sombre, la pluie n'a pas cessé de tomber.

Je voulais lui proposer d'aller passer l'après-midi au parc, mais le temps semblait vouloir compromettre mes plans.

Les heures passent sans que je n'y prête attention.

Le moment de la séparation approche. Conscient du côté incongru de la situation je décide de prendre les devants et d'aborder le sujet du retour à son domicile. Je n'ai pourtant nulle envie qu'elle s'en aille, mais il faut être raisonnable, agir en adultes que nous sommes.

— Tu veux que l'on fasse comment pour ce soir, demandais-je un peu timidement ?

— Je t'avoue que rentrer à la maison comme cela ne m'enchante pas trop. Je verrai demain. Tu n'as qu'à me déposer à un hôtel. Demain je prendrais un taxi, ne t'inquiète pas.

— Veux-tu rester là ce soir, répondis-je rapidement, saisissant l'occasion ?

J'ai de suite pris conscience que ma proposition était un peu déplacée. Je m'en suis voulu d'avoir dit ça aussi rapidement, cela fait l'homme qui est aux abois. J'avais l'air d'un prédateur qui profitait d'une faille de sa proie pour lui foncer dessus. Mais elle

ne le prit pas du tout comme cela. Son visage s'était éclairci comme si elle n'attendait que ça. Timidement elle hocha la tête de haut en bas pour me faire comprendre qu'elle acceptait mon invitation.

— Alors c'est vendu, dis-je triomphalement. Je te déposerai demain au train en partant travailler si tu veux.

— Oui oui, c'est bien, on verra ça demain matin. Je vais peut-être quand même téléphoner à ma belle-mère pour lui dire que tout va bien.

Cette dernière phrase eut pour effet de me déstabiliser quelque peu. Comment va-t-elle gérer cette situation ? Je me sens un peu fautif et gêné même si je n'en suis pas à l'origine. Elle a accepté, je ne l'ai pas forcée. Mais je reste quand même quelque peu complice de cet état de fait.

- VIII -

Je me suis éclipsé quelques minutes. J'ai fait semblant d'avoir quelque chose à faire dans la chambre. Je sais que c'est un peu idiot, d'ici j'entends tout. Mais c'était pour moi une manière de lui faciliter les choses. Je pense qu'elle n'a pas été dupe, mais elle avait eu la décence de me le faire croire. Elle s'était finalement décidée à appeler chez elle. Comme elle l'espérait, c'est sa belle-mère qui avait répondu.

Cela fait plus de cinq minutes qu'elle est en communication maintenant. Cela me paraît interminable, je jette un coup d'œil au radio-réveil qui me confirme que cela ne fait bien que quelques minutes qu'elle téléphone.

Je me suis assis sur le lit en attendant qu'elle ait fini. J'ai un peu l'air d'un enfant puni, mais je m'en moque. Elle, elle marche dans le salon, faisant d'incessants allez-retours. Régulièrement je l'aperçois dans l'ouverture de la porte. Son visage est détendu, la discussion semble ouverte et cordiale. De temps à autre je la surprends même à rire. Cela me rassure quelque peu, cela n'a pas l'air d'être trop difficile en fait. En tout cas, moins que ce à quoi je m'attendais. Cela me rassure, j'ai un peu moins honte de mon invitation pour cette nuit.

Après quelques minutes supplémentaires, elle raccroche, remet son téléphone dans son sac et vient me rejoindre dans la chambre. En voyant mon air un peu tendu, elle s'assied à côté de moi. Elle me sourit et me dépose un bisou clinquant sur la joue.

— Alors, demandais-je comme si cette communication téléphonique avait un quelconque intérêt pour moi.

— Tout va bien ne t'inquiète pas. Ma belle-mère est de mon côté. Elle sait que j'aime son fils, mais que cet amour n'est plus physique. Elle préfère me savoir avec quelqu'un pour de bon plutôt que de vagabonder d'homme en homme.

— Pour de bon ? Et ton mari ?

— Il a déjà oublié que je ne suis pas à la maison, il n'est rentré que ce matin de sa soirée « *entre amis* ». Ce n'est pas moi qui l'intéresse, plus maintenant. Son seul attrait pour moi est le trophée que je représente dans sa galerie. Il aime exposer ce qu'il possède aux yeux de son entourage et je ne suis qu'un article parmi les autres. Il tire beaucoup de fierté à ce qu'aucun de ses amis de soirées ne puisse poser la main sur moi.

— J'avais effectivement cru comprendre, répondis-je. Il m'a bien expliqué le concept hier, je crois que je l'ai bien assimilé.

— Tu es bête, dit-elle en riant. Je suis désolé pour hier, vraiment. Il est en effet assez prétentieux et aime arborer ce qu'il possède, moi y compris. Je m'y suis habitué avec le temps, même si cela ne me plaît pas plus qu'au premier jour.

Voilà au moins une description qui est sans aucun sous-entendu. Mais une idée me taraude depuis hier soir. Elle a dit clairement : « je reviens toujours » et là elle vient de me dire « pour de bon ». Ces mots plus son explication sur son mari ainsi que les liens qu'elle semble avoir tissés avec sa belle-mère me laissent perplexe. D'un côté cela me laisse à penser que cette histoire est morte avant d'avoir réellement commencée et d'un autre j'ai l'impression qu'elle s'intéresse vraiment à moi.

Cette dualité, cela me gêne.

Je me lance :

— Et moi je suis quoi dans cette histoire, demandais je un peu inquiet ? Une soirée pour une femme en manque de sexe ou en manque de distraction ?

— Et bien qu'en penses-tu ?

— À vrai dire, je ne sais pas trop, ne te méprends pas, j'ai adoré cette nuit, mais...

— Viens là gros bêta, dit-elle avant que je n'aie le temps de finir.

En me coupant la parole, elle m'a sauvé en fait. Je ne savais pas trop comment m'en sortir, j'étais mal parti avec ces explications.

Elle me prend dans ses bras et me serre tout contre elle. Je sens son cœur battre. Elle prend ma main et la pose sur sa poitrine juste à la hauteur de son cœur.

— Tu sens ? Tu l'entends ? Alors à ton avis, tu es quoi pour moi ?

— Je dois sentir quoi en fait, répondis-je avec un peu d'aplomb ?

Bien sûr, je connaissais la sanction. Comme prévu, j'ai pris une claque sur le torse et elle m'a repoussé avec une tête faussement dégoûtée. Quelle comédienne !

Je suis un peu rassuré. Le contact de ma main sur sa poitrine m'a procuré un sentiment de bien-être immédiatement. J'aurais mieux fait de me taire, j'aurais pu en profiter plus longtemps. J'ai même eu l'impression que son cœur s'était accéléré au contact de ma main.

— Mais on va aller où comme cela ? Tu es mariée.

— Je sais, dit-elle, je sais. Pour l'instant, ne te soucie pas de ça. Profitons des heures passées ensemble. Demain sera un autre

jour. Je suis contente de t'avoir rencontré sur internet. Et très heureuse aussi que tu m'aies proposé de rester ce soir.

— J'avais remarqué, répondis-je. Cela me ravit aussi, tu sais.

Cette dernière réponse me valut un baiser fougueux. Je la prends dans mes bras et la décolle doucement du sol. Elle replie les jambes et remonte ses talons au niveau de ses fesses. Elle s'accroche à mon cou aussi fort qu'elle peut. Elle va m'étrangler si elle continue comme cela. J'adore ce moment, mais je vais y mettre quand même fin, car je peine un peu physiquement. Je vais trouver une échappatoire honorable, le repas, cela marche toujours. Je sais, c'est assez mesquin comme sortie, mais c'est la seule qui m'est passée par la tête à ce moment-là.

— J'ai un peu faim, pas toi ?

— Oui aussi un peu dit-elle en me regardant droit dans les yeux. Mais je veux bien manger un morceau avant reprit-elle malicieusement.

— Non, mais ! Tu n'arrêtes jamais toi. Ce soir il va falloir improviser encore plus qu'hier pour le repas, avançais-je d'un air semi-inquiet en faisant semblant de ne pas avoir compris son allusion sexuelle.

— Tu as bien quelques conserves ou des produits surgelés en bon célibataire qui se respecte ?

— Tu m'agresses là, je ne rêve pas ? Je crois qu'il doit me rester deux petites pizzas au congélateur.

— Hé bien destination l'Italie, dit-elle en s'écrasant dans le canapé.

Je n'ai pas osé de toute la soirée remettre le sujet de la séparation sur le tapis. On verra demain. Cette femme me plaît. J'aimerais bien passer quelques jours avec elle, même si je dois bien l'avouer, avoir une femme chez moi m'angoisse quelque peu.

Alors en plus une femme mariée : si l'on m'avait dit ça il n'y encore ne serait-ce que quelques jours, j'aurais bien rigolé.

On ne se connaît à peine. Comment en suis-je à penser lui laisser l'accès libre à mon appartement ? Cela pourrait tout aussi bien être un stratagème pour me détrousser ou que sais-je encore.

Je me reconnais bien là, le roi des conspirations planétaires. À l'agence, je suis le maître de la théorie des complots. Avec Pierre on en fait même un jeu entre nous. C'est à celui qui démasquera le complot le plus improbable. La dernière fois, j'étais persuadé que le patron était en train de préparer une alliance avec notre plus gros concurrent. Je m'étais bien mis le doigt dans l'œil cette fois-là. Le patron, il avait juste mangé au restaurant avec les élus de la chambre de commerce en compagnie des responsables des autres agences de publicité de la région. Un repas d'affaire de la corporation, rien de plus. J'étais encore bien passé pour un con moi cette fois-là. Mais je suis habitué maintenant, je n'en fais plus de cas.

Bien sûr ni l'un ni l'autre n'avions anticipé la « mort de Laurent le cannibale ». Sur ce coup-là, pour les rois de la conspiration on n'avait pas été très bon, on n'avait rien vu venir. On a même été quasiment les derniers au courant cette fois-là. Je crois qu'en fait on est mauvais pour découvrir les complots !

Quoi qu'il en soit, cette idée que les sentiments d'Anne ne soient qu'un leurre me terrorise.

J'ai besoin de chasser cette idée de ma pensée. Je ne peux m'empêcher de vouloir lever ce doute.

— Tu fugues comme ça souvent, demandais-je entre deux bouchées de pizza avec un ton moqueur pour masquer mon anxiété ?

— Non. Souvent j'ai rêvé de le faire, mais je ne suis pas une femme volage malgré ce que tu sembles penser. Je sais qu'après

cette nuit les apparences sont contre moi, mais je te jure que je n'ai jamais fait cela avant-hier.

— Moi, bien sûr que non, je ne pense pas ça voyons, essayais je de me défendre maladroitement.

— Oui, mais tu as posé la question, cela veut dire que tu y as a pensé. Ne te vexes pas, je te comprends. Après le joli numéro de mon mari, tu es en droit de te poser des questions. Non je t'assure. Ce que je ressens pour toi est vrai. Je ne joue à aucun jeu, ce n'est pas mon truc, c'est celui de mon mari. Je suis partie plusieurs fois oui, mais jamais pour un homme et encore moins avec un homme.

La fin de sa réponse fut accompagnée d'une caresse sur la main. Me voilà vraiment rassuré. Elle semblait réellement sincère en me tenant ces propos. En revanche, je pense que cette histoire, si elle dure, ne va pas être simple à gérer. J'ai compris qu'elle m'avait rejoint dans la voiture parce qu'elle en avait vraiment envie à ce moment-là. Mais j'étais aussi conscient qu'elle n'avait rien calculé et qu'elle vivait au jour le jour.

— Demain matin dépose-moi au pied de ton bureau, je me débrouillerai, dit-elle.

— Comme tu voudras, ça ne me pose pas de problème. Mais que vas-tu faire avec ton mari ?

— Rien, comme d'habitude. Je suis un meuble dans sa vie, la seule personne dont je me soucie vraiment, c'est de sa mère. Mais de ce côté-là, tout va bien, elle comprend mon geste et je pense même qu'elle espérait qu'un jour cela arrive. Je ne pourrais pas t'expliquer pourquoi, mais c'est vraiment ce que je pense. Elle sera juste heureuse que je rentre et que je passe du temps avec elle. Le reste, elle s'en moque. C'est ma vie. Ce n'est pas parce que je vis avec elle qu'elle régit mon existence. Elle ne fait jamais aucune remarque sur mon couple, elle ne juge pas.

Il faut dire qu'elle le connaît bien son fils, alors ça m'aide un peu.

Je savais qu'elle disait vrai. Sa belle-mère m'avait causé la veille. Les propos qu'elle m'avait tenus lors de notre entretien privé dans le bureau étaient exactement ceux-là.

J'étais pleinement apaisé à présent.

J'ai fini mon assiette avec calme et sérénité. Je ne suis pas plus avancé sur l'issue de cette relation, mais je suis au moins certain d'une chose : Anne n'avait aucune idée derrière la tête en montant dans ma voiture hier soir. Pas d'entourloupe préméditée, juste une envie d'avoir du plaisir avec moi.

La soirée débuta comme celle d'hier avait fini, devant la télévision.

Je regardais le journal télévisé pendant qu'Anne feuilletait une bande dessinée qu'elle avait prise sur mon étagère. Elle avait pris son temps pour choisir. Elle avait passé en revue toute ma collection avant de jeter son dévolu sur un Boule et Bill. Elle m'avait dit que cela lui rappelait sa jeunesse.

Nos épaules étaient côte à côte, nos hanches comme jointes. De temps à autre elle lâchait son livre et posait une main sur ma cuisse et la caressait doucement. Puis elle la retirait pour tourner une page de son livre. Cela dura comme cela tout le temps de sa lecture.

On aurait dit un vieux couple. Quelle folie pour deux amants qui venaient juste de se rencontrer !

Cette pensée me fit rire doucement. Anne s'en aperçut.

— Qu'y a-t-il de si drôle aux informations, me demanda Anne en relevant le nez de son livre.

— Rien du tout, je pensais juste à nous assis là comme un vieux couple émoussé par le temps, on ne croirait pas que l'on s'est

rencontré hier quand on nous voit là comme deux vieux devant la télé. On croirait plutôt un couple de vieux attendant patiemment l'heure d'aller dormir.

— Deux vieux ! Parle pour toi. C'est vrai qu'à côté de moi tu es vachement vieux en fait.

— Oh la susceptible. C'était juste une pensée qui m'a traversé l'esprit, sans plus. Avoue quand même que l'on est bien sage.

— Ah, mais ça, je peux y remédier. Je peux changer cette image de carte postale si tu veux. Le souci c'est que le cliché va vite être classé comme indécent si j'arrête la lecture.

Je n'eus pas le temps de répondre que déjà elle retirait son chemisier dévoilant ainsi un splendide soutien-gorge en dentelle blanche.

— Et là ? Cela fait moins vieux couple dit-elle avec malice ?

— Je crois, répondis-je en prenant sa tête entre mes mains.

J'eus juste le temps de déposer un petit baiser sur ces lèvres que déjà elle se trouvait assise à califourchon sur moi.

— Et là monsieur ? Ça fait plus amants ?

— Ça commence à y ressembler un peu plus en effet, répondis-je entre deux baisers. Mais bon je ne vois pas encore trop le côté classé X, c'est à peine un film érotique de série B.

— Je vois que l'on n'impressionne pas monsieur aussi facilement que ça, j'en prends bonne note. Série B ? Et ça, c'est digne d'une série B ?

Ses mains dégrafèrent son soutien-gorge qu'elle me posa sur le crâne après l'avoir fait tourner au-dessus de sa tête.

Elle riait avec entrain. Elle entoura ses bras autour de ma tête et vint écraser sa poitrine sur mon visage.

— Et là ? On ne dit plus rien, monsieur Le_Rustre !

— Encore faudrait-il pouvoir répondre-je en me reculant temporairement.

— Jamais content celui-là, je crois que je vais rentrer à la maison moi. Je suis très déçue par votre attitude, monsieur.

Sur ces dires, elle se lève subitement et se met à faire semblant de courir vers la porte d'entrée.

Elle stoppe nette, une main sur le verrou. Ce n'est pas possible, elle n'est quand même pas capable de sortir sur le palier comme ça. Je vais me faire une de ces réputations si elle fait ça.

Elle commence à tourner lentement le verrou. Le premier cran est défait. Elle reste droite, stoïque, la poitrine pointée vers la porte. Dépit je prends ma tête entre les mains et me baisse jusqu'à poser le tout sur mes genoux en soupirant.

Elle arrête son mouvement et déclare fièrement :

— Et puis non tiens. Trop facile ça. Tu ne vas pas te débarrasser de moi aussi facilement. Tu as tout de même kidnappé une honnête femme mariée toi, il va falloir que tu assumes ton acte odieux maintenant. Et crois-moi, dans mon monde de la haute comme tu dis, un tel acte, ça coûte très cher.

Et elle fait subitement demi-tour et entre telle une fausse furie dans la chambre.

Que va-t-elle encore inventer ? Kidnappée : elle ne manque pas d'air, c'est elle qui s'est engouffrée dans ma voiture et qui m'a demandé de l'emmener chez moi. Cette femme a un aplomb. Je n'en reviens toujours pas.

Je reste sur le canapé en tendant le cou pour guetter son retour, à la fois impatient et un peu anxieux de connaître quelle va être sa prochaine bêtise. Je dois avouer que j'aime bien cela.

Rien, pas de bruit, pas d'apparition. Je l'entends bouger, mais je ne vois rien.

Après quelques instants, je vois voler son jean au travers de la porte de la chambre. Il s'écrase silencieusement sur le carrelage du salon. Je reste médusé.

Cette femme est folle.

Mais elle est tellement imprévisible, d'une insolence tellement fraîche, que je suis moi-même fou de sa manière d'être.

Le temps de me faire cette réflexion que déjà je vois un boxer en dentelle blanche prendre le même chemin que le jean.

Whaoooooo.

Cela ne veut dire qu'une seule chose : maintenant elle est nue. Nue, et dans ma chambre.

J'essaye de me contrôler et de ne pas foncer la rejoindre sur le champ. Non, ce serait trop facile, je ne vais pas capituler aussi vite. Je fais mine de dormir en émettant un ronflement sonore pour être sûr qu'elle l'entende.

— Oh quel dommage fit-elle en faisant semblant d'être déçue. Une si belle marchandise qui ne va servir à rien, c'est gâcher quand même ! Ça va tout dépérir et personne n'en aura profité. Ouinnnnnnnnnn.

Pendant sa longue tirade, j'avais ôté ma chemise et je m'étais posté dans l'encadrement de la porte pour l'observer. Elle était à genoux sur le lit, tournée vers le mur en train d'attraper les oreillers. Je suis sûr qu'elle veut s'en servir d'armes !

Avant qu'elle n'ait le temps de réagir, j'entre en trombe dans la chambre en criant comme un loup.

Je la plaque sur le lit tel un rugbyman et mis ainsi à bas les préparations de son attaque.

Elle gesticulait sur le lit, le nez dans les oreillers en faisant semblant de geindre comme une victime.

Je plaque mes jambes sur les siennes, lui bloque les poignets avec les mains. Elle cesse tout mouvement, hormis quelques soubresauts dus au rire qu'elle essayait de cacher. Je l'entendais glousser dans les oreillers.

Je pose alors mes lèvres entre ses deux omoplates et commence à déposer innombrables petits bisous deçà et là.

Je sens sa résistance s'amoinrir, ses muscles se détendre. Je desserre mon éteinte. Elle est immobile. Je me recule et commence à baiser doucement le creux de son dos, les mains posées de part et d'autre de ses hanches.

Au moment où mes baisers atteignent le bas de ses reins, elle se retourne avec une vitesse qui me prend de court. Elle se jette sur moi et me fait chavirer en arrière en me poussant à deux mains. J'essaie de me rattraper, mais déjà il est trop tard et je glisse lamentablement sur le plancher de la chambre. Mes épaules s'écrasent au sol dans un bruit sourd. Heureusement que mon appartement est bien isolé sinon les voisins se demanderaient ce qu'il se passe. Il n'y a jamais de bruit chez moi en temps normal. Avant que je n'aie le temps de me relever, elle se jette sur moi. Elle est assise sur mon ventre, ses jambes repliées de chaque côté de mon torse. Elle pose ses mains au niveau de mes épaules et écrase littéralement ses lèvres sur les miennes.

Elle est là, nue étendue sur moi maintenant, m'embrassant avec chaleur.

Je roule sur le côté, me relève et lui tends la main.

Elle se relève et saute à genoux sur le bord du lit.

Alors que je m'approche, elle m'attrape et commence à défaire ma ceinture. Je me laisse faire. Bientôt ses mains passent sous mon jean et défont un à un tous les boutons de ce dernier.

Elle fait glisser lentement mon pantalon et enlève les jambes une à une.

Je reste là, au bord du lit, droit devant elle.

Déjà ses mains font glisser mon shorty découvrant mon sexe pressé de poursuivre ses jeux plus très innocents.

Alors que je bouge pour chercher à m'allonger à côté d'elle, elle m'immobilise à l'aide de ses deux bras.

Une de ses mains se pose maintenant sur ma fesse gauche pendant que l'autre se positionne sur ma hanche droite. La dernière vision que j'ai d'elle est celle de ses cheveux me frôlant l'estomac...

La nuit fut aussi courte que la précédente.

Le réveil du lundi matin a été un vrai supplice. J'aurais écrasé le radio-réveil avec plaisir pour ne pas qu'il sonne, mais il était trop tard. Le bougre avait fait son office. Anne n'a pas été réveillée. Je me lève et prends le chemin de la salle de bain pour me préparer.

Après la douche et le rasage, je commence à sortir du brouillard matinal qui m'entoure encore. Je me fais couler un café. Le bruit de la machine fait bouger Anne dans le lit. Je m'avance pour jeter un coup d'œil dans l'ouverture de la porte. Elle s'est retournée, mais elle dort encore. Je tire délicatement la porte de la chambre pour lui laisser encore quelques minutes de sommeil.

Il est l'heure maintenant, il faut vraiment que j'y aille. Après quelques secondes de réflexion, j'arrive à la conclusion que cette fille ne représente aucun danger pour mes biens.

Je décide donc de la laisser dormir. De toute façon, elle ne voulait rentrer chez elle que dans la matinée, une heure ou deux plus tard ne changera rien à l'affaire.

Je dépose un double des clés sur le comptoir qui sépare la cuisine du salon ainsi qu'un petit mot explicatif pour déposer les clés dans la boîte aux lettres.

Je ferme la porte de l'appartement et prends le chemin du parking.

- IX -

Je me réveille. Machinalement je tends mon bras de son côté du lit : rien, ma main ne trouve qu'un oreiller. Je suis seule dans le lit.

Il doit être déjà levé. Je jette un coup d'œil rapide autour de moi, personne. Il n'y a pas de bruit non plus. Bizarre. Je regarde l'heure sur son radio-réveil et constate avec un peu d'effroi qu'il est déjà 10 h 09. Mon Dieu, il va être en retard à cause de moi.

— Pierre ?

Aucune réponse. J'attrape mon boxer qui traîne sur le plancher, l'enfile rapidement et sors de la chambre. L'appartement semble vide. Il est parti !

Je vois un trousseau de clefs sur le comptoir noir laqué de la cuisine. Il n'était pas là hier soir.

Je m'approche.

Il y a un mot sur un petit bout de papier à côté des clefs :

« Coucou. Tu dormais si bien que je n'ai pas eu le courage de te réveiller. Tu trouveras tout ce qu'il faut pour ton déjeuner. Quand tu auras décidé de partir, ferme la porte à l'aide des clefs et mets-les dans la boîte aux lettres, cela ne craint rien. Merci pour ce somptueux week-end. J'espère qu'il n'est que le premier d'une longue série. Je te fais un énorme bisou que tu placeras là où il te plaira.

Pierre ♥🐱»

Bêtement je prends le bout de papier et le serre contre ma poitrine. Cet homme est trop romantique. Il est mignon, gentil et plutôt bon amant en plus. Les deux nuits que nous avons passées ensemble ont été somptueuses.

Qu'est-ce que je fais là moi, je suis mariée. Mais cela fait tellement de temps que j'attends un moment comme celui-là. Pourquoi y renoncer maintenant. De toute façon avec Henri, Henri c'est mon mari, cela fait bien longtemps qu'on ne se touche plus. Il se contente de mater toutes ces filles dans les soirées et de me cloîtrer au manoir. Heureusement que sa mère est charmante malgré cet air sévère qu'elle aime se donner, cela m'aide à tenir.

Pierre lui c'est tout le contraire. On se connaît depuis environ deux à trois mois, mais je l'ai rencontré physiquement il n'y a que deux jours. Dans des conditions assez spéciales, je dois dire. Cela a dû être un choc pour lui, il ne s'attendait pas du tout à cela. Un jour peut-être j'oserai vous raconter.

Rencontré physiquement. C'est bien le terme. Très physique même ma rencontre. Cet homme est très doux. Les échanges tactiles avec lui sont très sensuels. Et nos ébats ont été très agréables. Oui, très agréables. Et multiples en plus. En deux jours je crois que j'ai plus fait l'amour que ces trois dernières années.

Alors bien sûr, je sais ce que vous allez dire, j'entends tous vos sermons dans ma tête : quelle honte, cette femme ne connaît cet homme que depuis deux jours et elle s'offre à lui, et dans son appartement en plus. Quelle dépravée, femme infidèle, une traînée quoi.

Eh bien non, je ne le prends pas comme ça, cela fait tellement longtemps que plus personne ne m'approchait de peur des représailles de mon mari que cette rencontre est une délivrance. Cela me fait du bien que quelqu'un s'intéresse à moi pour ce

que je suis et non par calcul envers mon mari. Il faut dire que l'on ne côtoie que des gens de son cercle. Tous ces gens ont peur de lui et sont prêts à toutes les bassesses pour s'attirer ses faveurs. C'est de cela dont j'ai honte parfois, pas d'être partie avec Pierre.

Alors là cette fois, quel bonheur de rencontrer quelqu'un pour qui mon mari n'est qu'un mari et pas un chef de tribu qu'il faut flatter pour exister dans son monde.

Pierre est une véritable bouffée d'oxygène dans mon existence. Déjà, tchatcher avec lui était un petit bonheur de chaque jour, mais être là dans ses bras est une sensation de renaissance.

Je ne sais pas où cela va me mener, mais cela ne m'effraie pas. Je me rends compte que je suis là, debout dans le salon en culotte et seins nus. Je suis seule, mais quand même, je ne suis pas chez moi. Je ne le fais même pas au manoir par respect envers ma belle-mère. J'ai l'impression d'être en vacances en fait. Je repose le mot sur le comptoir et vais dans la salle de bain pour y prendre une douche bien chaude.

Enfin habillée, je me fais couler un café. L'heure du déjeuner approche. Je ne sais même pas s'il rentre le midi. Et s'il me trouve encore là, que va-t-il dire ?

Je relis son petit mot. Non il n'y a pas de doute possible, il ne va pas être fâché si jamais il me trouve encore chez lui. À vrai dire, je n'ai pas trop envie de partir. Il va bien falloir que je rentre un jour. En plus je n'ai plus de change, je n'avais pas prévu de rester, je m'étonne moi-même.

J'ai bien envie d'attendre son retour quand même.

13 h 00, personne.

Je pense qu'il ne rentrera que ce soir maintenant. Je n'ai aucun moyen de le joindre, je ne vais quand même pas fouiller dans ses affaires pour trouver le numéro de téléphone de sa boîte. J'ai

vraiment envie d'attendre son retour en fait. Cette idée me trotte dans la tête depuis que j'ai lu son petit mot. C'est tellement romantique ce qu'il m'a écrit que je n'ai pas envie de partir sans l'avoir revu. Juste lui faire un dernier bisou avant de partir. Je vais faire cela oui. Et puis s'il le faut, je partirai après, ce n'est pas grave.

Je vais aller faire des courses et lui préparer un bon petit dîner pour ce soir. Cela va être ma façon de le remercier de cet accueil. C'est quand même moi qui me suis faufilee dans sa voiture. Mais je ne regrette absolument pas mon geste. Je n'ai rien calculé, mais après les deux jours que j'ai vécus, si c'était à refaire, je reprendrais la même décision. Les ennuis, on verra ça au retour à la maison.

Ça y est. J'ai tout préparé. J'ai acheté des petits plats chez un traiteur en bas de la rue, dressé la table et même acheté des bougies.

J'ai même eu le temps de faire une machine. Il y a un sèche-linge dans son appartement. Cela m'a permis de laver mes vêtements, je me suis baladé nue sous un peignoir trouvé dans la salle de bain une partie de l'après-midi. La tête qu'il aurait faite s'il était rentré à ce moment-là !

Ce soir j'ai remis la robe jaune à fleurs. Dessous j'ai mis un ensemble coordonné rouge que j'avais emporté dans mon sac samedi. Si jamais il cherche à vagabonder sous ma robe, il va tomber par terre. Cet ensemble il est vraiment somptueux. J'adore le porter.

Je me sens un peu bête, j'ai peur. Comment va-t-il prendre ça ? Trop tard pour se poser des questions, j'entends du bruit dans le couloir. Il est 18 h 45, ce doit être lui.

J'éteins la lumière du salon et cours me réfugier dans la chambre.

Une clef s'engage dans la serrure, c'est bien lui, en tout cas j'espère. Sinon je suis en mauvaise posture. En plus, je viens de me rendre compte que j'ai oublié mon sac à main sur le canapé, quelle gourde je fais.

La lumière de l'entrée s'allume, j'essaye d'apercevoir quelque chose discrètement, cachée derrière le montant de la porte.

Ouf, c'est bien lui. Il referme la porte, il n'a encore rien vu.

Il se retourne. Zut je n'ai pas pu m'empêcher de rire, il m'a entendu, il a tourné la tête en direction de la chambre. Quelle idiote.

— Je t'ai vu, je sais que tu es planquée dans la chambre, les clefs n'étaient pas dans la boîte aux lettres, m'interpelle-t-il depuis l'entrée. Sors de ta cachette.

Zut je n'avais pas pensé à ça moi. Les clefs !

Il vient de découvrir la table. Il reste figé un instant puis se dirige vers moi à vive allure.

— Viens là toi, dit-il gaiement.

J'ai à peine le temps de sortir de ma cachette que déjà je me retrouve dans ses bras. Je dois bien vous l'avouer, ça me fait un effet fou. Toutes mes appréhensions ont disparu.

Il m'embrasse tendrement, longuement. Ce baiser finit de me rassurer complètement. Je vais pouvoir m'occuper de lui pour le repas, on verra après. Je ne sais même pas encore où je vais dormir. Je dois bien admettre que le faire dans ses bras ne me déplairait pas ce soir encore. Pourvu qu'il me demande !

— Je t'ai préparé un petit dîner, dis-je fièrement.

— J'ai cru comprendre oui.

— Bon je te le dis, j'ai un peu triché, j'ai acheté chez le traiteur, lui dis-je avec un air faussement coupable ;
— À celui du coin de la rue ?
— Heu... Oui je crois...
— Alors on va se régaler ajoute-t-il, il fait des bonnes choses.
— Installe-toi, je m'occupe de tout,
— D'accord, avec plaisir madame. Comme au restaurant c'est sympa reprit-il.

J'avais passé une partie de l'après-midi à explorer la cuisine afin de pouvoir mettre mon plan à exécution correctement. J'avais sorti par avance tout ce dont j'avais besoin.

Nous avons pris notre premier vrai repas ensemble ce soir-là. Bien sûr nous avons déjà mangé ensemble. Mais jusqu'à présent, ce n'étaient que des en-cas faits à la va-vite, des fonds de tiroir rapidement préparés. Juste de quoi se couper la faim. Ce soir c'était un vrai repas avec tout le cérémonial et la belle table. Il a adoré tout ce que j'avais acheté. J'étais aux anges même si je tentais de le masquer.

— Une vraie petite femme d'intérieur, dommage que tu sois mariée toi, j't'aurais bien épousé moi. Tant pis, je me contenterai d'une photo.

C'en est trop je ne peux plus me retenir. Je me lève, fais le tour de la table et l'embrasse amoureusement tout en m'assaillant sur ses genoux.

— Oui, mais là madame, me dit-il, on ne va jamais pouvoir finir de manger.

J'éclate de rire.

Nous avons quand même réussi à finir de dîner. Cependant, on sentait une sorte de chape de plomb descendre petit à petit, au fur et à mesure que la soirée avançait.

Arrivés au fromage, il m'a proposé timidement de dormir chez lui. Je me suis empressée d'accepter. Cela nous a permis de finir le repas avec légèreté.

L'après-repas l'a encore plus été. La soirée s'est finie comme les deux précédentes.

Non en fait, pas tout à fait. Ce soir nous avons d'abord fait l'amour sur le canapé. Emportés par notre fougue, nous ne sommes pas parvenus à rejoindre la chambre. Pierre a été prendre une douche après cela. Il avait besoin de se détendre m'a-t-il dit. Cela m'a bien fait rire, vu la situation que l'on venait de vivre.

J'ai joué l'ingénue et j'ai été le retrouver. Le moment que nous avons passé sous la douche a été le plus torride de mes dix dernières années.

Je ne sais plus combien de fois les frissons m'ont gagné dans le bas du ventre cette fois-là

La fougue de Pierre sous la douche m'a émue. Je me vois encore lui arracher sa serviette éponge dès sa sortie et l'attirer dans la chambre.

Le reste n'est pas explicable facilement sans basculer dans une histoire classée « pour adultes ».

Je me suis endormie avec une douceur dans la tête comme je n'avais pas eu depuis ces quelques dernières années.

Cet homme me bouleverse comme rarement je l'ai été. Même avec Henri cela n'a jamais été comme cela. Même au début, quand tout allait bien entre nous. Je ne sais que trop ce qui m'arrive et je n'aime pas ça. Enfin si, j'aime la sensation que cela procure, mais...

On verra plus tard. Pour l'instant je profite de ce bonheur fugace. Il sera bien temps de se poser des questions plus tard.

Pour l'instant, je le regarde dormir. Après notre dernier câlin, il était tard. Il fallait qu'il dorme pour aller travailler demain. Il s'est endormi juste après s'être mis sur le dos. Je me suis blottie tout contre lui et je le regarde dormir depuis tout à l'heure. Je le trouve trop craquant comme cela. En fait il l'est tout le temps. Cet homme a énormément de charme. Ses yeux expriment tellement de choses.

Je sais que je me suis endormie comme cela, aussi collée contre lui que possible.

Lorsque son réveil a sonné, j'ai fait semblant de dormir. Je suis fatiguée, mais je suis réveillée. J'ai attendu qu'il soit parti dans la salle de bain. Je me suis levée sans bruit, j'ai mis une culotte, volé un de ses tee-shirts qui était là et je me suis faufilée discrètement dans la cuisine.

J'entends l'eau de la douche. Je peux y aller, il n'entendra rien. Je sors du pain d'hier et lui prépare des tartines grillées. Je fais couler deux cafés et dispose-le tout sur le comptoir de la cuisine. Deux verres de jus de fruits et ma surprise est prête. Je prends place sur un des tabourets hauts et guette sa sortie. Lorsqu'il arrive, je vois son air ravi à la vue de ce petit-déjeuner tout prêt.

— Je vais t'embaucher toi, dit-il, un grand sourire posé sur son visage. Ça va être dur de te mettre à la porte. Où je vais trouver un majordome aussi sexy moi quand tu ne seras plus là ?

Je suis toute heureuse de l'effet produit. Exactement ce que j'espérais en fait. Au fond de moi, je jubile. Mais j'essaye de le cacher. Je ne veux pas paraître trop accrochée même si je dois bien le dire, je le suis un peu.

— Tu fais quoi aujourd’hui, ajoute-t-il ? Tu disparaissais à tout jamais ou bien j’achète pour deux ce soir ?

Alors là, je n’en attendais pas tant. Je suis tellement surprise que les mots me manquent.

— Tiens, si cela peut t’aider dans ta réflexion, dit-il avant de poser un baiser au creux de ma nuque après avoir levé délicatement mes cheveux et en prenant bien soin de me caresser doucement.

— Eh bien....

J’ai eu du mal à retenir quelques frissons et un petit cri qui me fit dérailler la voix.

— Je pense que je vais rentrer chercher des affaires à la maison et accepter ton invitation pour ce soir lui dis-je.

— Alors, tant que tu y es, prends-en pour toute la semaine, et le week-end prochain aussi, me dit-il, cela t’évitera d’y retourner.

Whaooo. Je suis ... Je ne trouve pas les mots. Si : scotchée. Oui c’est ça qu’ils disent les jeunes, scotchée. Sa proposition me tente bien. Je ne sais pas. Ne suis je pas en train de faire la plus grosse bêtise de ma vie ?

Et puis, après tout, je ne risque pas grand-chose. Henri va être en colère deux ou trois jours et puis il va trouver une partenaire sur qui se venger. Cela ne changera pas tellement d’habitude. De toute façon ma présence dans ce manoir n’a pas grand sens.

— D’accord. J’accepte ta proposition très indécente. Je vais prendre un taxi et comme cela je récupérerai ma voiture à la maison.

— Mais ton mari, s’inquiéta-t-il ?

— N'ai crainte, il sera à son travail, il ne le quitte que pour organiser ses soirées coquines auxquelles je n'ai même pas le droit de participer. Pourtant il y a des fois je pense que cela m'aurait fait du bien, conclus-je en me moquant de lui.

Aucune réaction ! Il finit son café et m'adresse un sourire plein de compassion. Cet homme est trop charmant. Oui je vais revenir, tu peux compter là-dessus monsieur Le_Rustre. Ma décision est prise, oui, je vais venir avec toi pour cette semaine et ce week-end que tu viens de m'offrir.

Il est presque 10 h 30 lorsque j'arrive au manoir. Je suis sûre qu'Henri ne sera pas là à cette heure-ci.

Sur la route j'ai prévenu ma belle-mère de mon arrivée. Elle s'y attendait.

À peine eus-je enfoncé la clef dans la serrure qu'elle m'accueille avec une grande accolade. Elle devait guetter mon arrivée.

Son étreinte me rassure. Je suis quand même la femme de son fils, elle aurait pu me mettre à la porte. Au lieu de cela, j'ai le droit à un café chaud avec des petits gâteaux frais.

— Alors jeune dépravée, dit-elle, raconte-moi ton escapade.

Ce ton amusé tranche avec la rudesse de son physique. Tout le monde craint cette femme. Mais pas moi. Depuis le premier jour, elle a été ma confidente et a fait preuve à mon égard d'une compassion telle que j'ai parfois l'impression qu'il s'agit de ma propre mère.

— Vous savez mère, j'ai un peu honte de me présenter auprès de vous après m'être absentée comme cela.

Je l'ai toujours appelé « mère », c'est Henri qui y tenait. Il y a bien longtemps déjà qu'elle m'a demandé de l'appeler par son

prénom. Mais je n'ai jamais pu, j'aime le respect que représente cette appellation. Et Dieu sait si je respecte cette femme. En tout cas certainement plus que son fils désormais. Cela n'a pas toujours été comme ça. Mais aujourd'hui je ne vois rien d'autre dans cet homme que ce compagnon qui partage la maison dans laquelle je réside.

Il n'y a pas de haine, pas de rancœur non plus. Mais cela fait bien longtemps qu'il n'y a plus d'amour physique, tout juste de l'amour comme celui que l'on voue à un fils ou à un frère. Je n'ai pas de honte pour cela.

Je n'ai pas de regrets non plus, nous avons vécu tellement de belles années. Ou plutôt si j'en ai un : ne pas avoir eu d'enfant de lui.

J'étais jeune lorsque l'on s'est rencontré, très jeune même.

C'est il y a déjà plus de quinze ans. Nous nous sommes rencontrés à une soirée de bienfaisance à laquelle mes parents m'avaient traînée de force. Il m'a tout de suite plu. Je n'avais que dix-huit ans à peine, mais dans ce milieu, le rang compte plus que l'âge. Nos parents ont vu dans la romance qui a suivi une occasion de « perpétuer la race ».

Mais j'ai aimé Henri. Oui, énormément même.

Et puis il y a eu la mort de son père, l'année de notre mariage. Un mois et douze jours après très exactement. La maladie l'emportait. C'est pour cela que nos noces ont été rapidement organisées.

Henri ne s'en est jamais vraiment remis.

Un jour qu'il rentrait de son bureau où il y avait repris les affaires de son père, il a eu un accident de voiture. Il avait tenu à prendre la vieille Jaguar de ce dernier pour qu'elle roule un peu. Il y a eu une défaillance dans le système de freinage nous ont dit les gendarmes. Henri a été grièvement blessé. Il est resté très

longtemps immobilisé à l'hôpital. Je ne me souviens plus très bien combien de jours il est resté dans le coma.

Cela fait plus de dix ans maintenant.

Toujours est-il qu'à son retour à la maison plusieurs mois après, il était différent. Pas avec moi, toujours aussi amoureux, mais tellement plus lointain avec le monde qui l'entourait.

Et le choc qu'il avait subi à la tête avait laissé des séquelles physiques. Un léger boitement accentué les jours de fatigue, des migraines tenaces, mais aussi une impuissance dont il a vite souffert émotionnellement.

Au début nous faisons toujours l'amour, d'une manière différente c'est tout. Et puis, au fil du temps, ses envies charnelles se sont estompées. Je ne peux pas le blâmer pour cela. Comment avoir envie de toucher une femme quand on sait que l'on ne pourra pas la combler.

Ce qui m'a gêné le plus au début, c'est cet attrait malsain pour le voyeurisme qu'il a développé. Plus son désir charnel s'ame nuisait, plus ses appétits de voyeurisme s'accroissaient. Il voulait que je fasse l'amour avec des amis à lui et nous regarder faire. Il disait que ce serait pour lui une manière de me faire l'amour. Je m'y suis toujours refusé.

Et puis il a créé ce maudit cercle avec son associé. Un véritable obsédé celui-là. La seule chose qu'il aime dans sa femme est le fait qu'elle ait un vagin. Ah si j'oubliais, il adore la partager aussi ! Pauvre femme.

L'histoire de leur club échangiste a commencé comme ça.

Avec les connaissances qu'avait Henri, la petite affaire a très vite prospéré. Plus de couples, plus de lieux, plus de filles à la recherche de sensations ou d'un mari aisé. La seule chose de saine dans cette histoire est que les seuls paiements qui ont lieu sont faits pour payer les frais logistiques des soirées comme la

nourriture et la boisson. Il n'a jamais été question d'argent pour des relations sexuelles.

C'est comme cela que le manoir est devenu le lieu de rencontre avant les soirées. Heureusement, il n'y a jamais eu de sexe dans cette maison, je crois que je ne m'y sentirais pas à ma place sinon.

La seule fois où cela a failli arriver est la fois où la mère d'Henri était partie en cure. Peut-être ce jour-là quelques-uns ont-ils eu du plaisir au manoir, je n'ai jamais vraiment su. Je crois que la découverte des travaux effectués dans le salon au retour de sa mère allait la tuer. Depuis cette date-là, elle me protège encore plus qu'avant.

Depuis cette date, Henri me met sous cloche et m'exhibe à ses amis comme un trophée.

Depuis cette date, aucun homme ne m'a touché. Sauf depuis hier. Sauf Pierre !

— N'ai pas honte Anne, tu sais ce que je pense de mon fils. Raconte-moi plutôt, insista-t-elle en me servant le café.

— Hé bien j'avoue que j'ai honte parce que je suis heureuse mère. Pas d'être partie, non. Mais heureuse d'avoir rencontré un homme bien et d'avoir ressenti du plaisir dans ses bras.

Elle posa la cafetière sur la table basse du salon et prit mes mains dans les siennes. Son regard était doux, je n'avais pas à craindre sa colère. La seule chose qui m'ait surprise c'est que ses mains étaient encore chaudes du contact avec la théière. Cela contrastait avec l'habitude. D'ordinaire, elle avait les mains froides, celles qu'ont toutes les vieilles femmes en fait.

— Il ne faut jamais avoir honte d'être heureuse ma fille. Le bonheur est capricieux, tu as assez vécu pour le savoir. Ces moments

sont fugaces et éphémères alors il faut les capturer à chaque fois qu'ils se présentent à nous, et ce, quel que soit leur forme.

J'ai commencé à lui raconter mon week-end à partir du moment où Pierre s'est arrêté dans ce petit chemin au bord de la route, à partir de ce moment où pour la réelle première fois j'ai goûté à ses lèvres.

Je ne lui ai pas raconté comment je suis partie ni pourquoi. Elle le sait. C'est elle qui m'a poussée. Lorsque je suis sortie du boudoir après avoir volé un petit baiser à Pierre, j'ai couru me réfugier dans ma chambre. J'étais triste. Non pas de peur de ne plus le voir, mais plutôt de la manière dont je l'avais vu, dont il m'avait vue.

Elle était là. Assise sur mon lit, mon petit sac de voyage à côté d'elle et mon ordinateur sur les genoux. Je la revois encore me tendre l'ordinateur puis le sac. J'étais ébahie. Je ne comprenais pas. Comment une mère pouvait jeter la femme de son fils dans les bras d'un autre homme.

Elle avait trouvé les mots ce jour-là. Elle m'avait dit en substance que Pierre semblait être un homme sérieux, qu'il était intelligent et plutôt beau garçon. Elle avait ajouté que je ne méritais pas cette vie d'abstinence et qu'elle s'occuperait de gérer son fils le soir. Que, occupé comme il l'était-il ne remarquerait pas mon absence, que tout cela était de sa faute à lui, que j'avais assez respecté ce mariage comme cela. Qu'il était temps que je pense un peu à moi maintenant, que quoiqu'il arrive cette maison serait toujours la mienne.

Alors j'ai pris le sac, j'ai pris l'ordinateur. Elle avait préparé mes affaires, de quoi quitter la maison pour plusieurs jours. Je n'en revenais pas. Elle avait fait ça pour moi.

Elle m'expliqua alors qu'elle avait préparé tout cela quand Henri avait décidé de saboter notre après-midi thé. Elle lui avait

laissé croire qu'elle trouvait mon attitude déplacée pour ne pas éveiller ses soupçons et avait préparé mes affaires, au cas où j'aurais eu besoin de prendre un peu de distance pour me remettre de l'après-midi. Et puis après son entretien avec Pierre, elle avait changé ses plans. Elle pensait que si je devais partir ce soir-là, il fallait que je le fasse avec lui. Elle m'avait dit que je méritais moi aussi une soirée entre adultes consentants. Mais ailleurs que dans leur club. Elle m'avait poussé dans le lit de Pierre.

— Je ne sais pas comment vous remercier de tout cela dis-je.

— Tu sais Anne, on ne remercie que les gens dont on n'a plus besoin, souviens-toi de cela. Je t'aime comme ma fille. Tu es la fille que nous n'avons jamais eue. Depuis le jour où je te connais, tu as toujours été là pour ma famille. Pour mon mari, pour Henri. Maintenant c'est à moi de prendre soin de toi pour le peu de temps qu'il me reste à vivre. Je ne peux plus rien faire de plus pour mon fils. Alors je vais consacrer le reste de mon existence à te protéger toi. Et te protéger c'est aussi te permettre de t'éloigner de mon fils et de ses fréquentations malsaines.

Cette femme avait le don de me mettre à l'aise. Elle savait être aussi douce avec moi qu'elle était autoritaire et tyrannique avec les autres. Je pense que c'est aussi pour cela que tout le monde me respectait, non pas par égard envers moi, mais plutôt par peur de ma belle-mère. J'avais avec elle un allié de taille face à ce monde de requin qui n'attendait qu'une faille de ma part pour déstabiliser Henri et prendre sa place en tant que chef de meute.

— Alors tu ne m'as pas encore dit, cela valait le coup au moins cette petite fugue ?

— Oh oui.

C'était sorti comme ça. Je n'avais pas pu le retenir. Le ton employé ne souffrait aucune explication, c'était très clair. Un peu gêné de tant de démonstration j'ai mis ma main devant ma bouche comme pour tenter de rattraper ces mots qui m'avaient échappé.

— Eh bien je vois que tu débordes d'enthousiasme, tu me racontes à la fin où il faut que je me fâche ?

— Il est doux, romantique très gentil et je dois l'avouer, assez bon amant ma foi. On discute beaucoup. Samedi soir il m'a fait à manger avec ce qu'il a trouvé dans ses placards, c'était très touchant. Ensuite on a regardé un film. J'avais ma tête sur ses jambes, il me caressait les cheveux. C'était très agréable. J'avais l'impression d'être redevenue une adolescente.

— Dis donc, ne me prends pas pour une idiote quand même. Vous n'avez pas passé le week-end à regarder la télévision. Si tu voyais ta tête jeune fille, on dirait une bienheureuse.

Je sais que j'ai rougi. J'ai senti la chaleur envahir tout mon corps et déborder dans mes joues.

Elle s'est approchée de moi et a déposé un bisou tendre sur ma joue. Puis elle m'a baisé les mains.

— File te changer. Mets une jolie robe, prends des vêtements et retournes-y. Je m'arrangerai d'Henri. Il ne m'embêtera pas, n'aie crainte, il a bien trop peur de moi pour oser me tenir tête, dit-elle d'un air ravi.

— Merci mère. Il m'a proposé de rester la semaine entière chez lui. Le week-end prochain même.

— Alors, dépêche-toi. Henri doit peut-être rentrer ce midi. Sauve-toi avant qu'il n'arrive. Mais promets-moi une chose, sois heureuse pendant cette semaine, ne te pose pas de questions. Et si cela dure, appelle-moi, donne-moi de tes nouvelles

et viens me rendre visite de temps à autre. C'est la seule chose que je te demande.

— Nous n'en sommes pas là Mère, nous n'en sommes pas là. Mais merci, dis-je la voix prise par l'émotion.

Elle me prit dans ses bras. Je sentais la chaleur de son corps passer en moi, comme si elle me transmettait son énergie.

Je suis allée dans la chambre. Je me suis changée. J'en ai profité pour mettre une jolie lingerie que je ne mettais plus depuis quelque temps, faute de personne pour l'apprécier. J'ai rempli un sac de voyage un peu plus grand que le premier et je suis repartie.

Au moment où j'arrive dans le vestibule, mère ouvre la porte d'entrée. Je la vois la refermer subitement. Elle lève le bras et me fait signe de m'arrêter. Elle met son index sur la bouche pour me signifier de rester silencieux.

— Henri ! me chuchote-t-elle. Ne crains rien, il va mettre la voiture au garage. Il suffit d'attendre qu'il soit passé. J'ai mis ta voiture dans la grand'rue depuis deux jours. Je me doutais bien que tu en aurais besoin un jour ou l'autre. Il n'a même pas remarqué qu'elle n'était plus dans le garage à côté de la sienne. Ça, c'est bien Henri, sa vue baisse ! Il ne verrait un éléphant dans un couloir que s'il avait une grosse paire de seins et des fesses rebondies, ajouta-t-elle en souriant.

Elle n'avait pas totalement tort. Il faut dire qu'en dehors de son travail et depuis quelque temps de l'arrière-train de son personnel féminin, il ne remarquait rien. J'ai un cabriolet. C'est un cadeau que je me suis fait, une envie que j'avais depuis toute gamine. Une jolie petite voiture noire décapotable. Pas le genre de voiture passe partout. Il n'a jamais su la reconnaître sur un parking, pour vous dire !

Quelques secondes plus tard, je suis dans la rue. La voiture d'Henri vient de tourner au fond du parking de la ruelle et s'est engagée sous le porche qui mène aux garages. Avant qu'il ne soit arrivé à la maison, je serais loin.

J'ai tourné au bout de la ruelle, je suis à l'abri de la vue d'Henri. J'aperçois ma voiture. Même si je ne risque plus rien, je me hâte de me fondre dans la circulation. Cette fois-ci je suis partie. Pour combien de temps ? Je n'en sais rien, je verrais bien ce que réservera l'avenir.

L'avenir pour l'instant c'est mettre du carburant dans la voiture si je veux arriver jusqu'à chez Pierre.

J'en profite pour m'arrêter au supermarché pour compléter ma valise. Dans la précipitation je n'ai pas pris de trousse de toilette. Ni dentifrice, ni maquillage, ni parfum. Rien de tout ce qui est vital pour une femme qui veut séduire. Quelle gourde je fais. Je crois juste que j'en ai perdu l'habitude en fait. Tout cela n'est pas bien grave, je vais aller dans la parfumerie de la galerie marchande et prendre tout ce dont j'ai besoin.

L'argent n'est pas un problème.

Autant que je m'en souviens, mes parents en ont toujours eu. Beaucoup même. Mon père était un industriel chanceux. Il avait repris la petite affaire familiale de mon grand-père et avait eu une idée de génie. À l'époque où tout le monde fabriquait uniquement pour sa région, il eut l'idée d'exporter ces produits vers le nouveau monde : l'Amérique. Il fabriquait une chose qu'ils n'avaient pas là-bas. Les gens du coin l'avaient pris pour un fou. Bien sûr, tout n'avait pas été simple, mais très vite les affaires avaient explosé. Pour assurer lui-même le transport jusqu'au port il avait acheté des camions. Puis de fil en aiguille, il s'est retrouvé à la tête d'une deuxième société : une société de transport routier qui comprenait plus de cinquante camions. D'autres

pays avaient suivi. Et petit à petit, l'usine de papa en était arrivée à fournir ces produits presque à la terre entière. Il avait même construit une usine en Allemagne et une en Espagne pour pouvoir répondre à la demande. Bien sûr, avec le temps d'autres avaient fait la même chose. L'export était devenu une chose anodine. Mais la société de papa avait survécu aux différentes crises et se portait assez bien.

Je n'ai depuis ma petite enfance jamais manqué de rien. Avec mon frère, nous avons toujours vécu dans le luxe et la facilité : nos parents revivaient à travers nous la jeunesse dorée qu'ils n'avaient pas eue, mais dont ils avaient toujours rêvé. Jeunes nous n'avions pas la notion de l'argent, tout nous était accessible. À l'époque je ne cherchais pas à comprendre, je profitais c'est tout. Aujourd'hui je connais le pouvoir de l'argent, les tracas de ceux qui en ont et le malheur de ceux qui n'en ont pas.

J'ai un peu menti à Pierre l'autre jour lorsque je lui ai dit que je ne possédais rien. Un demi-mensonge en fait, lui il parlait du manoir et de ce qu'il y avait vu. Pour tout cela, je lui ai dit la vérité, rien n'est à moi. Tout appartient à la famille d'Henri, moi je ne suis juste qu'une locataire dans ce lieu.

Maintenant que mes parents étaient morts, mon frère et moi n'avons plus à nous soucier de travailler. Je me rends compte que cela fait déjà si longtemps que j'en viens à oublier quand c'était. Mais je n'oublie pas leurs visages.

Ils sont morts dans un accident d'avion. Mon père avait loué un jet pour emmener ma mère faire un voyage à Venise. Maintenant que nous n'étions plus à la maison, mon frère et moi cela leur laissait plus de liberté pour se retrouver en couple.

Elle en rêvait depuis si longtemps. Ils ont été pris dans une tempête de neige en passant les Alpes. Nous n'avons jamais su pourquoi l'avion volait si bas. Moi je suis persuadée que mon père avait payé le pilote pour qu'il vole de manière à ce que ma mère

voie les montages. Mon frère dit que cela doit être une défaillance mécanique.

Ce voyage de rêve pour eux s'est transformé en cauchemar pour nous.

Mon frère avait repris les rênes des sociétés de papa. Moi je n'ai jamais travaillé. J'ai vécu aux dépens d'Henri quelques années, mais maintenant c'est fini. Mon frère a tellement bien géré les affaires familiales que le groupe a prospéré d'une manière dont nous n'aurions jamais rêvé. Je n'ai pas trop compris tout ce qu'il y a fait. Les affaires et le commerce, ce n'est pas trop mon truc en fait. Il m'a juste demandé mon autorisation pour prendre quelques décisions importantes. Je sais qu'il a modernisé l'usine française et qu'elle ne fabrique plus ce que papa faisait.

Toujours est-il que nous sommes aujourd'hui à la tête d'une fortune assez grande pour vivre sans nous soucier des lendemains.

Alors il a aussi passé le relais. Un directeur général gère maintenant nos affaires. Nous avons juste de temps à autre à montrer nos museaux au conseil d'administration lors des assemblées générales. Le reste du temps, on se contente de toucher l'argent qui nous revient en tant que propriétaires du groupe. Mon frère suit quand même cela de près pour nous deux.

Pierre ne sait rien de tout cela. Et c'est aussi ce que j'aime en lui. Il est sincère, honnête, il m'apprécie pour moi, pas pour les euros que je représente.

Il est midi passé.

Henri ne peut pas me retrouver, je ne suis même pas sûre qu'il essaye d'ailleurs. En plus, sa mère fera tout pour l'induire en erreur si tel était le cas. De toute façon elle ne sait même pas où Pierre habite. De plus lui m'a confié qu'il était sur liste rouge alors même avec son nom on ne peut pas trouver son adresse à

moins d'avoir des relations bien placées dans la police. Et ça, à ma connaissance, Henri n'en a pas.

Je vais prendre un repas à la cafétéria du supermarché. J'ai tout mon temps, Pierre ne sera de retour chez lui que vers 19 h 00 ce soir.

En face de la table où je suis installée, de l'autre côté du mail, il y a une jolie boutique de vêtements féminins. Je vais aller y flâner après manger. Peut-être pourrais-je trouver quelque chose à acheter. Cela fait longtemps que je n'ai pas fait les boutiques, c'est l'occasion. Il y a quelques années, j'aimais pourtant ça le shopping.

Je n'ai pas tellement faim en fait. Je suis tellement excitée à l'idée de retourner chez Pierre que je n'arrive pas à avaler quoi que ce soit.

Cela fait cinq minutes que je suis dans la boutique et déjà j'ai les bras chargés. Il faut que j'aille à la caisse et que je sorte sinon je vais vider les étagères. Tout ce que je vois me plaît. Mais il faut que je sois raisonnable. Pas pour la somme que cela représente, mais juste pour le principe.

Après plusieurs essayages et quelques minutes de réflexion, je me suis enfin décidée. J'ai craqué pour un cordonné de lingerie rouge foncé en dentelle, un chemisier prune avec un pantalon en tissu noir et une robe longue de couleur rouge sang avec un très joli décolleté. Deux tenues, c'est déjà bien assez pour une reprise de séance emplettes.

J'ai regagné la voiture avec beaucoup de plaisir. J'étais contente de mes achats et heureuse de faire cette route qui m'attendait.

Enfin j'arrive devant le parking de l'immeuble de Pierre.

Tout à l'heure, quand je suis passée à la hauteur du petit chemin sur lequel nous nous sommes arrêtés l'autre jour, j'ai eu un pincement au cœur. C'est idiot, je le sais, mais j'ai même hésité un instant à m'y arrêter quelques minutes.

C'est assez déstabilisant et à la fois excitant de voir comment cet homme a envahi mon univers en si peu de temps. Pour l'instant se serait plutôt moi qui envahit le sien devrais-je dire, son appartement tout au moins. Étrangement, moi qui suis si réservée habituellement, cela me plaît assez. Cet homme me déstabilise. Je sais ce que cela veut dire et cela me fait peur. J'essaye de passer outre et juste tenter de profiter des quelques jours qui s'annoncent.

Je pénètre dans le parking sous-terrain et me gare sur une des places que Pierre m'a indiquées. C'est son idée de ne pas laisser ma voiture dehors pour éviter toute filature éventuelle. Son côté paranoïaque et qui voit des conspirations partout me fait un peu rire. Mais pour la voiture, il n'a pas entièrement tort. Mon cabriolet est assez repérable. Je crois bien qu'un modèle de cette couleur je n'en ai jamais croisé d'autres ici.

Arrivée dans l'appartement, je m'installe sommairement et décide de me changer. Je vais mettre ce que je viens d'acheter. Je veux être la plus belle possible pour lui ce soir. J'ai envie qu'il craque complètement. Je dois honorer son invitation.

Je suis très en avance sur lui. Il m'avait laissé les clefs, cela m'a permis de revenir à l'heure que j'avais envie. J'étais très flattée qu'il me confie ces clefs. Il a confiance en moi et j'apprécie ça. Au supermarché j'en ai profité pour faire quelques courses, des jus de fruits, des produits frais et quelques conserves. Je suis là pour presque une semaine, je ne veux pas être un poids pour lui alors je m'occupe un peu de la logistique de notre petite écartade. Je n'ai rien pris pour ce soir, il n'a pas voulu lorsque je lui ai proposé. Après avoir rangé sommairement tout cela, je me sers un verre de jus de fruits et file le boire sur le canapé. Je suis bien là. J'ai l'impression de le sentir à côté de moi. Je n'anticipe que de quelques heures en fait. Ce moment va vite arriver maintenant.

Je revois la scène de l'autre soir lorsque je me suis dévêtue devant lui et que j'ai fini sur ses genoux. Rien que le souvenir de ce moment me donne la chair de poule. Il y a son odeur partout dans l'appartement, c'est très agréable.

Je crois que je vais aller prendre une douche, cela va me détendre.

Il est 18 h 00. Enfin la fin de journée.

Je croyais que ce moment n'allait jamais arriver.

Je vais pouvoir quitter le bureau. La journée a été profitable pour l'agence, mais m'a parue à moi interminable. J'ai eu l'impression de regarder ma montre toutes les cinq minutes. Cela devait être un peu le cas, car Pierre s'est moqué de moi à ce sujet dans l'après-midi. Il a bien compris qu'il se passait quelque chose d'inhabituel dans ma vie. Il sait que j'ai rencontré Anne. Il sait ce que je ressens pour elle. Mais il ne se doute pas de ce qui m'est arrivé.

La campagne pour le produit de beauté masculin avance bien. Nous sommes dans les temps. Il reste quelques croquis à terminer, mais dans l'ensemble nous avons bien travaillé. Il y a déjà une grande partie des supports qui sont validés et que l'on va pouvoir présenter au client.

En ce qui me concerne, j'ai cependant encore quelques inquiétudes sur le visuel pour les grandes affiches, mais à part cela, je suis assez content du rendu de mon travail. Pour celle-là, j'ai un doute. Je trouve qu'il manque quelque chose, qu'il y a comme un vide dans un des angles du visuel. Pierre lui, pense qu'elle bien comme elle est. Mais je dois y aller maintenant alors je verrai ça demain.

Anne doit être à l'appartement à l'heure qu'il est. Je lui ai dit que je m'occupais du repas pour ce soir, je dois aller faire quelques courses avant de rentrer. Je ne peux pas lui refaire le coup de l'improvisation en cuisine une fois de plus ! En plus elle

m'a appelé pour confirmer que je m'occupais bien du dîner. Elle se moquerait vraiment de moi si j'arrivais les mains vides.

Au bureau la journée a été certes studieuse, mais très moqueuse aussi. Je vous l'ai dit, Pierre me connaît bien. Il s'est rendu compte qu'il s'était passé quelque chose pendant le week-end. Comme vous le savez, il était au courant pour mon rendez-vous. Bien sûr je ne lui ai pas raconté l'épisode du parking. Je ne lui ai parlé que de certains passages de ma rencontre avec Anne ! Mais je lui en ai déjà dit bien assez pour qu'il se fasse une idée précise. Avec Élise, ils vont avoir quelque chose de croustillant à se mettre sous la dent ce soir.

Il a eu la décence de ne pas trop me poser de questions embarrassantes. Mais durant toute la journée, j'ai subi ses petits sourires en coin. Ceux qu'il arbore à chaque fois que l'on partage une information chaude sur la boîte.

Au bout d'un moment, j'avais craqué, je lui ai dit qu'Anne était chez moi et qu'elle m'attendait ce soir. Depuis cette révélation il ne m'a pas posé d'autres questions au sujet de mon week-end, mais en contrepartie, j'ai le droit régulièrement à son sourire narquois. Je m'en moque, je sais que venant de sa part c'est une marque de gentillesse et que cela traduit juste de la taquinerie, rien de plus.

Donc ce soir, je me suis dépêché de partir. J'espère qu'Anne n'aura pas changé d'avis et qu'elle sera bien là. Je n'ai pas de nouvelles. Je n'ai pas osé l'appeler même si cette idée m'a parcouru la tête plus d'une fois. Je pense que si elle avait changé d'avis elle m'aurait téléphoné. Je l'espère en tout cas.

Le traiteur a eu l'air surpris lorsque je lui ai demandé un plat du soir pour deux personnes. Il est tellement habitué à ne me servir qu'une part de chaque plat. Avec lui aussi j'ai eu le droit à un petit sourire en coin.

Cela devient agaçant à la longue tous ces sous-entendus compatissants. La vie dans un petit quartier cela a du bon, on connaît tous les commerçants et un certain nombre d'habitants. Mais dans des cas comme le mien aujourd'hui, cela a aussi son revers : dès que vous changez une petite chose dans vos habitudes, tout le monde s'en rend compte. Les ragots vont vite et vous devenez rapidement à votre insu le sujet de conversation des commères du quartier. Ce soir je m'en moque un peu de ce que vont bien pouvoir raconter les pipelettes d'en bas de chez moi. Ce soir je dîne et je dors avec Anne alors vous pouvez caqueter tant que vous voulez, je n'en ai cure !

Je pénètre enfin dans le parking. Sur une des places « visiteur », juste à celle que je lui avais signifiée, il y a un cabriolet noir. Cela ressemble à la description qu'elle m'a faite de sa voiture. Ce doit être elle, pourvu que ce soit elle. Je sens mon cœur qui s'emballe.

Je mets la voiture dans le box, décharge rapidement le coffre et m'engouffre dans l'ascenseur avec hâte.

Lorsque je pousse la porte d'entrée, je l'aperçois dans l'ouverture, face à moi. Elle est vêtue d'une robe rouge somptueuse. Le décolleté du haut de la robe laisse apparaître la dentelle d'un soutien-gorge rouge foncé, presque bordeaux. Je reste quelques instants captivé par cette dentelle. Je pense que cela s'est vu. Les courbes de ses seins sont parfaitement dessinées et donnent à sa silhouette une allure élancée que je n'avais pas remarquée jusqu'à présent.

Je la trouvais déjà belle, dans ma mémoire elle était ravissante même, mais là, face à moi, elle est simplement rayonnante, somptueuse.

Que fait-elle avec un homme comme moi ? Cette question je me la posais déjà lorsque l'on tchattait ensemble. Depuis qu'elle est venue avec moi dans la voiture, je me la pose encore plus.

Je pose mes sacs et tente de m'avancer vers elle. Elle fait le peu de chemin qui nous sépare et vient m'enlacer tendrement. Alors que je m'approche pour l'embrasser, elle esquive mon geste, vient placer un baiser dans mon cou et repars aussi sec avec les sacs des courses. Je reste planté là comme si j'étais électrisé, dans l'encadrement de la porte du palier encore ouverte. Je ne cherche même pas à comprendre. Je suis encore étonné par sa fraîcheur. Je finis de rentrer, je ferme le verrou de la porte.

Ça y est, je suis à la maison et elle est toujours là.

Je reste là, planté comme un âne adossé à la porte d'entrée à la regarder déballer les sacs. Elle fait des grimaces à chaque objet qu'elle sort de la poche en papier. Tantôt elle mime une moue dégoutée, tantôt un sourire faussement enjoué.

Tout cela n'est qu'une comédie pour m'aguicher : je la vois jeter des coups d'œil pas très discrets en ma direction afin de vérifier l'effet de ses mimiques.

Pour l'embêter, moi je fais comme si je ne voyais rien.

Maintenant, pour être sûre que je la remarque, en plus des grimaces elle émet des petits cris d'agacement ou de joie en finissant de sortir les quelques victuailles restant dans les sacs.

Cette femme est complètement folle. Une folie douce entourée de volupté et tellement charmante que l'on a aussi envie de devenir fou à son contact.

— Je vais prendre une douche, je reviens.

— Serait-ce une invitation déguisée me répondit-elle ?

— Même pas, je suis vraiment usé par cette journée de travail, cette douche va me redonner du tonus. Et puis je vais en profiter pour me changer. Mais tu es la bienvenue si le cœur t'en dit, je te ferai une petite place...

— Allez, zou, file me dit-elle, pendant ce temps-là je m'occupe d'essayer de préparer quelque chose avec les bêtises que tu as achetées.

— Tu es gonflée toi, tu ne manques pas de toupet, je t'accueille chez moi pour que tu ne sois pas à la rue et tu critiques. Espèce de peste, attends que je revienne de la douche tu vas voir. Et en plus il y a des plats tout prêts dans des barquettes pour ce soir.

Je tourne les talons et me dirige vers la salle de bain, fier de mon semblant d'arrogance. Elle n'a rien répondu. La seule chose que j'ai entendue avant de pousser la porte est son rire à la fois franc et discret.

— Il y a un marché près de chez toi ?

J'ai à peine entendu qu'elle me parlait, je suis déjà sous la douche et le bruit de l'eau couvre sa voix.

— Que dis-tu ? lançais-je en sortant brièvement la tête.

— Je te demandais s'il y avait un marché dans ton quartier perdu. Mais mon Dieu cet homme est nu devant moi cria-t-elle faussement choquée.

— Oh ça va hein, je t'ai pas demandé de pénétrer dans ma salle de bain comme une furie. Et oui il y a un marché, le mardi et le jeudi. Maintenant madame, sortez de ma salle de bain ou je crie au viol.

Elle a de la chance d'avoir une si jolie robe, car je crois que sinon je l'aurais entrée de force dans la douche cette fois-là. Je la vois repartir l'air déçue. J'ai à peine entendu un léger « *ah zut* » avant qu'elle ne disparaisse de mon champ de vision.

Quelques minutes plus tard, je pénètre à nouveau dans le salon, reposé et détendu par l'eau chaude que j'ai laissé couler lentement le long de mon dos.

— Alors, que disais-tu tout à l'heure en partant ? Tu avais l'air déçue. C'est parce que je n'ai pas voulu de toi dans ma douche ?

— Non, même pas. Monsieur confond ses rêves et le monde réel ? Mais mon petit bonhomme, vous êtes en plein fantasme là ! Les femmes ne se font pas avoir aussi facilement.

Et voilà, cela faisait longtemps que je ne m'étais pas fait rembarrier. Je ne cherche même pas à me défendre, je sais que cela lui ferait trop plaisir. Je la vois attendre quelques instants ma réaction et devant mon immobilisme verbal elle hausse les épaules de dépit.

J'ai gagné. Enfin, pour cette fois !

— Alors mademoiselle, à vaincre sans mérite, on triomphe sans gloire, n'est-ce pas ?

La grimace qui en suivit me confirma que pour une des premières fois j'avais réussi à la déstabiliser. Je n'étais pas peu fier de cette petite victoire et lui fis sentir en allant m'asseoir sur le canapé en prenant bien soin de marcher bien droit et avec grande dignité. J'ai bien pris soin de rouler des épaules afin d'être sûr qu'elle remarque mon manège.

— Vas-y, frime, profite-en. Je vais te dresser moi tu vas voir me lança-t-elle. Ça ne va pas durer tes fanfaronnades, je te le dis moi.

Cette femme a un aplomb hors du commun. Elle ne doute de rien. Comment fait-elle pour avoir toujours une réplique parfaitement calibrée ? En plus, elle arrive toujours dans un timing impeccable. Elle manie la parole avec une aisance que j'ai rarement vue. Elle a la même aisance verbale que celle qu'elle avait à l'écrit. Je pense qu'elle a reçu une grande éducation comme l'on-dit.

— En fait je suis juste déçue parce que je voulais te préparer une potée maison demain. Tu vas devoir attendre jeudi. J'irais chercher la viande nécessaire en même temps.

— Dis donc ? Y a-t-il quelque chose que tu ne saches pas faire toi ?

— Oui, mais j'attends un peu avant de te dévoiler tous mes défauts. Je ne vais quand même pas te livrer tous mes secrets en deux jours, je ne suis pas une femme facile moi ! Ne vous en déplaise jeune bipède.

Même la dérision elle la manie avec tact. Cette femme est à la fois un ange adorable et un terrible démon manipulateur. Bien sûr, tout ceci n'est qu'un jeu, mais petit à petit je découvre une à une toutes les facettes de sa personnalité.

Je la côtoie seulement depuis à peine quatre jours, mais j'ai l'impression de l'avoir rencontré il y a des années. Il y a évidemment une part de mystère énorme que je n'ai pas encore mise au jour, mais j'ai réellement le sentiment de la connaître depuis de nombreuses années.

J'ai l'impression que cette femme est une partie de moi. C'est cela oui, une partie de moi : cette femme est mon double. Plus les jours passent, plus je suis certain de finir ma vie à ses côtés. Je sais que cette affirmation est idiote et que je suis en pleine utopie, je ne la fréquente que depuis quatre jours ! Mais je ne

saurais pas vous expliquer pourquoi je ressens cela. Mais pour moi c'est une évidence.

Je pressens que je risque de déchanter. Elle est mariée. Mon réveil va être pénible. Très douloureux même. Je le sais, mais je n'arrive pas à m'ôter cette idée de la tête, cette fille est la femme de ma vie.

Je ne préfère pas y penser pour l'instant, laissez-moi croire qu'Anne est la femme que j'espérais, celle dont je rêvais sans oser l'attendre.

Nous avons dîné calmement ce soir. Pas d'allusion à double sens, pas d'intermèdes passés à s'embrasser. Nous avons été très sages. Je pense que le fait de savoir que nous allons passer plusieurs jours ensemble nous a aidés à l'être. Pendant le repas en tout cas. Je sais que la fin de la soirée en sera autrement. Enfin, normalement elle devrait l'être, plus agitée !

Je suis embêté de ne pouvoir prendre un jour de congé pour pouvoir rester à ses côtés la journée. Nous allons devoir patienter jusqu'à samedi pour cela. Avec la campagne de pub sur laquelle nous travaillons avec Pierre, il n'est pas envisageable que je m'absente. Je crois qu'elle l'a bien compris. C'est un peu dur de savoir qu'elle sera là, chez moi, pendant que je serai au travail. Cela m'énerve, mais je ne peux pas faire autrement.

Je me demande bien ce qu'elle va pouvoir faire pendant les journées. Cela n'a pas l'air de l'inquiéter. J'ai quand même dû lui faire promettre de ne pas faire de ménage dans l'appartement. Je ne l'ai pas invité à rester pour qu'elle me serve d'employé de maison.

Rester seule n'a pas l'air de la soucier. Il est vrai qu'elle m'a déjà expliqué que c'était son quotidien chez elle. Elle m'a dit qu'elle en profiterait pour fouiller dans mes affaires pour trouver

tous mes secrets, pour voir s'il n'y a pas de trace d'une autre femme.

Elle n'arrête jamais. Je crois que c'est cela aussi qui me plaît chez elle. Son côté espiègle est très séduisant. Bien sûr, elle est physiquement très belle, mais il y a plus que juste cela. Sa manière d'être dégage un charme énorme. Quand elle me regarde, les expressions de son visage en disent autant que ses mots doux. Je crois que c'est cela qui me fait vraiment craquer. Son regard vert profond surtout. Je n'arrive pas à m'habituer à la couleur de ses yeux. Quand nous sommes côte à côte, mon regard est irrémédiablement attiré par eux.

Elle a déjà fait son emploi du temps de jeudi : elle va arpenter les rues du quartier et aller au marché pour nous préparer un petit festin. Pour demain elle a décidé de profiter de mon absence pour se reposer un peu. Elle a raison de vouloir flâner un peu, j'aimerais bien pouvoir en faire autant. Et pouvoir le faire dans ses bras serait encore mieux ! Mais je dois cesser de rêver, pour moi demain c'est bureau.

Je vais essayer de trouver quelque chose de sympa à faire pour ce week-end. De toute façon, soit on reste là et on se balade la journée au risque de tomber sur des gens de son entourage, soit on quitte la ville et on s'évade deux jours en réel tête-à-tête amoureux. Pourquoi pas au bord de la mer. Je sais que nous sommes en hiver, mais on s'en moque du temps. C'est le cadre qui compte. C'est être ensemble, comme des amoureux, loin de notre vie normale et de nos tracasseries quotidiennes.

Pour l'instant je mets un peu d'ordre dans mon carton à dessin pendant qu'Anne finit de débarrasser la table. J'ai voulu le faire, je suis un gentleman moi. Je me suis fait houspiller. Elle m'a prétexté que j'avais déjà travaillé toute la journée.

Alors pour ne pas rester là à la regarder, j'ai trouvé une occupation. En fait je n'ai rien à mettre ou enlever du carton.

— Tu veux un café ?

— Oui. Mais tu sais que là on est chez moi, normalement c'est à moi de te chouchouter, c'est toi l'invitée.

— Oui, mais je m'en moque, renchérit-elle. Alors ? Café ou pas ?

Je capitule, je crois que je n'aurais pas le dessus ce soir. Je lui fais un petit signe de la tête en guise d'acceptation.

Nous buvons notre café doucement, affalés l'un et l'autre dans le canapé.

On se regarde régulièrement comme si l'un de nous allait subitement disparaître. Que pourrait-il nous arriver sur mon canapé ? Elle tient sa tasse entre ses deux mains, souffle à la surface du café de temps à autre avant de boire. Moi j'ai avalé le mien rapidement. Cela me permet maintenant de passer tout mon temps à la regarder siroter le sien.

Je n'ai pas très envie de regarder la télévision ce soir.

— Une petite balade dans le froid, ça te dit, moi ça ne me dit rien la télé ce soir.

— Qu'aimerais-tu faire si je n'étais pas là ?

— Sérieusement ?

— Eh bien oui, pourquoi, me demanda-t-elle ?

— Franchement ? Eh bien là, si j'étais seul, je ne crois pas que je sortirais. Non, j'irais me coucher plutôt, me cacher sous la couette. Je prendrais le bouquin que j'ai commencé la semaine dernière et je lirais.

Je n'ai même pas eu le temps de finir ma phrase que déjà elle est debout. Sa robe est magnifique, le rouge lui sied à la perfection, elle a très bien choisi. Elle m'a dit au cours du repas l'avoir acheté cet après-midi ainsi que deux ou trois autres « babioles »

comme elle a dit. Moi je pense que cette robe, elle doit valoir une fortune. Je me sens un peu plouc à côté d'elle avec mon pantalon de coton et mon polo.

Elle détache le lacet qui serre le décolleté de sa robe. Elle écarte avec délicatesse le tissu qui cache son buste, comme pour ne pas le froisser. Elle baisse la bretelle de sa robe, laisse glisser le tissu au bas de son épaule droite. Elle fait le même geste avec la gauche maintenant. La robe glisse lentement le long de ses hanches, y reste légèrement accroché un court instant et s'écrase de part et d'autre de ses chevilles sans un bruit. Elle est là, debout presque face à moi, uniquement vêtue d'un ensemble de sous-vêtements en dentelle rouge foncé somptueux.

Je ne sais pas ce qui me fascine le plus, les sous-vêtements bordeaux tellement sexy ou ce que j'aperçois dedans.

Anne me regarde avec insistance. Elle plonge ses yeux dans les miens.

Elle ne m'a pas répondu. Mais je crois, d'après ce geste, qu'elle n'a pas choisi la version balade nocturne. Elle rompt enfin le silence.

— Hé bien la retraite sous la couette cela me convient. Alors tu viens ? Ou tu préfères lire ici ?

— D'accord, j'arrive, mais je lis je te préviens.

— Mais bien sûr, tu croyais quoi ? Tu as vraiment l'esprit mal placé toi, me lance-t-elle. Je suis déçue, très déçue. Moi qui croyais avoir à faire à un gentleman, quelle désillusion.

Je préfère ne pas répondre une fois de plus, car sinon je sens que je vais encore me ridiculiser. Je n'ai pas envie de rompre le charme et la douceur qu'elle vient d'installer avec son début de strip-tease improvisé.

Elle ramasse sa robe et se dirige dans la salle de bain. Je me lève et m'y rend aussi. Je me déshabille pendant qu'elle se lave les dents. Elle se met à rire et manque de s'étouffer.

— Quoi ? Qu'est ce qu'il y a, j'ai l'air si ridicule que ça, demandais-je ?

— Non, c'est juste que je repensais à ta remarque de l'autre jour. Et là, pour sûr on a l'air d'un vieux couple. À peine vingt et une heure et déjà prêt pour se coucher.

— C'est vrai, il est tôt, mais l'heure ne fait pas tout.

J'essuie doucement le dentifrice qu'elle a sur le bord des lèvres et lui tends un verre d'eau.

— Tu sais, avec une tenue comme la tienne, et le joli corps qui est dedans, tu ne fais pas trop retraitée. Et moi, je vais avoir du mal à me concentrer longtemps pour lire.

— Je sais cher monsieur, je sais. Et j'avoue que c'était un peu le but. Mais je t'ai promis, je te laisserais lire... au moins deux minutes !

Je fais mine de n'avoir pas entendu la fin de sa réponse et quitte la salle de bain le premier.

Je me mets sous la couette et m'empresse d'ouvrir le livre qui était sur ma table de nuit avant qu'elle n'arrive pour tenter de donner le change. J'ai ouvert le livre au hasard. En fait je n'ai pas encore commencé à le lire, mais je ne veux pas lui montrer. Je ne peux m'empêcher de lever les yeux vers elle lorsqu'elle pénètre dans la chambre.

Elle me regarde fixement. Elle avance doucement. Ses mains disparaissent derrière son dos. Elle dégrafe lentement l'attache de son soutien-gorge et le laisse tomber sur le parquet en continuant d'avancer comme si de rien n'était. Je ne sais pas si je dois

regarder ce morceau de dentelle posé au sol ou ses seins dressés vers moi. J'avoue que la vision des deux est excitante. C'est la combinaison des deux qui l'est en fait. La belle dentelle par terre signifie un buste libéré. L'idée est déjà séduisante en elle-même, mais la vue de la réalité l'est encore plus.

Elle s'allonge à mes côtés et vient se coller contre moi tout comme une chatte. Elle ne dit rien, mais je la sens ronronner intérieurement. Je suis presque sûr qu'elle prépare quelque chose. Je reste concentré et attaque le premier pour ne pas être pris au dépourvu.

— Ben oui, mais là je n'ai pas eu mes deux minutes dis-je en faisant semblant de chouiner.

— Mais je ne t'empêche pas de lire, c'est toi qui me parles, je te signale. Moi je viens juste me coucher, c'est tout, rajoute-t-elle. Tu remarqueras que je n'avais rien dit avant toi.

Je ne réponds pas et fais semblant de me replonger dans mon livre. Je la sens tout contre moi, je sens jusqu'à son souffle doucement sur mon épaule. Je l'ai senti s'accélérer légèrement. Je sais que maintenant c'est imminent.

En effet, elle ne tarda pas à revenir à l'assaut.

— Tu lis drrrrôlement bien. Z'aime bien comme tu lis dit-elle d'une voix enfantine.

— Ah tu vois, là c'est toi !

— Non, même pas vrai heu, je me fais juste une réflexion à voix haute, je ne te cause pas !

— En plus tu te moques de moi, prends garde à tes fesses toi.

— Quoiiii ? Tu me menaces à présent ? Dis donc petit bonhomme, tu aimes vivre dangereusement. Je vois que tu n'as toujours pas compris à qui tu avais à faire. Grave erreur de jugement jeune courtisan.

D'un seul coup j'ai senti le lit bouger, je n'ai même pas eu le temps de répondre. Subitement, je vois la couette s'envoler et je me rends immédiatement compte que mon livre a disparu avec elle. Je le revois encore voler dans la chambre et s'écraser contre le mur. Je me suis presque retourné en essayant de le rattraper au vol.

D'un geste bref, elle m'attrape l'épaule et me replaque sur le dos. Je me retrouve très vite prisonnier, retenu par une furie à califourchon sur moi. Je crois que le temps de la lecture est fini, bien qu'en réalité il n'ait jamais réellement commencé.

Anne tente de me ceinturer avant que je puisse me relever. J'essaie faussement de me redresser pour lui laisser croire qu'elle a le dessus. J'ai envie de voir ce qu'elle est capable de faire.

Elle plaque son visage sur mon torse et commence à me couvrir de baisers. Ses lèvres sont douces et chaudes. Je ne me débats plus maintenant, je n'ai pas envie qu'elle arrête. Ses baisers se font plus longs, plus suaves aussi. De temps à autre, je sens sa langue passer sur ma peau, doucement, lentement, juste pour l'effleurer. Bizarrement, cela me donne des frissons de l'autre côté du corps, tout le long de la colonne vertébrale.

Elle est toujours assise sur moi. Elle s'est redressée à présent. À cause de ma position sur le dos, je ne vois plus son visage. Je ne vois que son nombril. Son nombril et le dessous de sa poitrine. Cela ne me déplaît pas, au contraire. Je ne cherche pas à bouger. Je passe mes mains sur ses hanches. Elle ne réagit pas, elle reste là, dressée. Encouragé par cette immobilité, je commence à les promener doucement le long de ses reins. Je sens les frissons de sa peau sous les caresses de mes mains.

Elle bouge lentement son bassin à présent. Alors mes mains se font plus pressantes, plus insistantes, plus précises. Elles s'éga-

rent sur cette dentelle quasi bordeaux. Sur cette lingerie somptueuse qui voile encore ce cœur pubien que mes mains cherchent à présent.

Elle se relève doucement en prenant appui sur ses genoux afin de me faciliter la tâche. Je passe mes mains sous la dentelle et je fais glisser lentement ce tissu délicat. Je dévoile enfin cette zone interdite tant désirée. Elle n'est plus défendue pour moi désormais. Anne se penche sur le côté et fini d'enlever son dessous.

Très vite je me retrouve nu moi aussi. Anne s'assied à nouveau sur moi. Nos corps n'ont plus d'obstacle à présent, nos peaux sont en contact. Le désir est monté rapidement. Je suis en elle, elle est autour de moi. C'est un grand plaisir de la regarder dans les yeux pendant que nous faisons l'amour. J'ai l'impression que son iris change de couleur lorsque le plaisir la submerge. Le plaisir a été mutuel et intense. Encore...

Elle dort à présent. Elle est allée quelques minutes dans la salle de bain et depuis son retour elle s'est endormie. Elle m'a regardé, elle m'a souri et petit à petit ses paupières se sont closes, le regard toujours fixé dans ma direction. Moi je n'y arrive pas. Je la regarde et mon cerveau ne peut se résigner à couper l'image. Mes yeux papillonnent de sommeil, mais je trouve encore et toujours quelques ressources pour les rouvrir. Juste pour voler encore quelques secondes de plaisir à la regarder ainsi.

Elle dort. Elle dort à côté de moi, dans mon lit. Elle à l'air heureuse. Moi aussi je le suis, mais tout ce bonheur soudain, ça m'empêche de dormir. Et puis malgré les jours qui passent, malgré les contacts physiques, j'ai toujours l'impression d'être dans un rêve.

Alors je la regarde, comme pour me persuader que tout cela est bien réel. Elle est belle cette femme, sensuelle, elle a beaucoup de charme. Mais quand elle dort, c'est encore plus flagrant et

tellement naturel, elle ne contrôle rien. Son nez bouge doucement à chaque inspiration. Les ailettes de ses narines se rapprochent doucement l'une de l'autre comme si elles allaient se coller. Ce mouvement fait remonter légèrement ses joues et creuse une fossette sur celle de gauche. Je trouve cette attitude non contrôlée tellement sexy que je ne peux pas dormir. Je la regarde. J'aimerais tellement pouvoir capter cet instant et le figer sur un dessin. Et du coup, je n'arrive pas à dormir. Il le faut pourtant maintenant.

Dormir...

Le réveil sonne. Je ne sais pas depuis combien de temps je suis dans les bras de Morphée, mais la difficulté à ouvrir les yeux me laisse à penser que cette fois encore ce n'était pas assez long. Encore une nuit grandement amputée par les jeux amoureux que nous avons faits avec Anne. Je ne regrette absolument pas, mais je dois bien avouer que ce matin, je paye un peu les plaisirs de cette nuit.

Cette fille trouble mes journées et anéantit mes nuits de sommeil. Je ne pensais pas qu'un jour une femme puisse me faire un tel effet.

Bien sûr j'ai déjà été amoureux. Fortement amoureux même. Rien à voir avec l'histoire que je vous ai déjà racontée. Là c'était un vrai coup de foudre. De la race des dévastateurs, vous savez, ceux qui vous font oublier tous vos copains et qui font passer à vos yeux tous leurs conseils pour des balivernes sans fondement. Eh bien j'avais vécu ça avec cette fille-là. Cela s'était mal passé. À l'époque je pensais avoir trouvé la bonne personne. Et le temps en a décidé autrement. Très vite notre relation s'est érodée, très vite les silences se sont multipliés, se sont allongés. La foudre et la fougue s'en étaient allées. Et puis un jour j'ai découvert que cette fille fréquentait un autre homme. Un de ses

collègues de travail. La triangulaire habituelle, le « régulier », la fille et l'amant du travail. J'étais parti.

C'est comme cela que j'ai trouvé l'appartement dans lequel je suis aujourd'hui. Il me fallait un toit après cette séparation. Je l'ai acheté. J'avais eu la possibilité financière, il m'avait plu, j'avais craqué. Je ne regrette pas aujourd'hui même si quelques travaux sont nécessaires. Je suis non dépendant de mes relations féminines. Je suis chez moi !

J'aimais bien cette idée d'indépendance, d'autonomie que me donnait cet atout d'être propriétaire de mon logement.

Mais avec Anne j'ai l'impression que c'est différent. Que c'est autre chose que de l'amour. Que c'est plus fort encore que les sentiments que ce mot peut décrire.

Je sais encore une fois ce que vous allez dire. Ce n'est pas la peine de vous fatiguer, je vais le faire à votre place : oui, dans cette histoire c'est moi l'amant et là, ça fait une grosse différence déjà.

Bien sûr que je le sais qu'elle est mariée. Eh bien sûr que j'ai compris que cette histoire était déjà bancal avant de vraiment commencer. Et surtout, bien sûr que je ne dois rien en attendre de tout ça. Je sais ce que vous vous dites : "il a intérêt d'en profiter, ça ne durera pas autant que les impôts sa petite escapade amoureuse".

Je le sais tout cela, et bien plus encore.

Mais c'est comme ça, j'y crois-moi à cette histoire et puis c'est tout. Je ne pourrais pas vous dire pourquoi. Je n'ai même pas envie d'essayer de vous convaincre. Le vous le dis, comme je vous dis tout depuis le début, c'est tout.

Douche, rasage, brossage des canines. Je suis encore dans le brouillard. Eh bien cela promet pour la journée ! Étonnamment,

la tasse de café arrive à me réveiller définitivement. J'avale deux tartines beurrées sans aucune conviction, plus par automatisme. Anne dort encore. Elle a de la chance, j'aimerais bien être à sa place. Non, disons à ses côtés plutôt. Héhé.

Je ferme doucement la porte d'entrée pour ne pas la réveiller. Le verrou a toujours fait un bruit infernal. Il va vraiment falloir que je m'occupe de cela un jour. En même temps, si quelqu'un tente de le trifouiller pour rentrer chez moi je serais vite alerté. Je n'ai pas besoin d'alarme avec un verrou comme ça.

J'ai l'impression que l'ascenseur met un temps infernal ce matin et que l'attente n'en finit pas.

Je sors enfin du parking et file en direction du bureau. Le jour n'est pas encore tout à fait levé. Le soleil pointe difficilement son nez au-dessus des immeubles, comme s'il avait des difficultés à revenir de l'autre hémisphère. Du coup, le jour n'en finit pas de se lever. Il ne fait plus vraiment nuit, mais il ne fait encore réellement jour non plus. J'ai moi aussi la sensation que mon cerveau est dans cet état ce matin ! Pas encore entièrement réveillé, une partie de moi dort encore auprès d'Anne.

- XI -

Nous approchons la fin de la semaine. Je vais pouvoir enfin réellement passer du temps avec Anne. C'est vraiment frustrant d'être au bureau alors que je sais qu'elle est à la maison à m'attendre. Pour une première visite suite à un début de relation, ce n'est pas le top. Mais je me fais une raison, je profite le plus que je peux de nos moments ensemble le soir. J'ai tellement peur que tout cela s'arrête aussi subitement que cela a commencé que mes nuits sont courtes. Bien entendu, nous profitons physiquement l'un de l'autre, mais il n'y a pas que cela : je passe aussi beaucoup de temps à la regarder.

Finalement, j'ai trouvé un hôtel en Bretagne, au bord de la mer. Enfin quand je dis « j'ai trouvé », je devrais plutôt dire « Anne m'a proposé ».

Cela va être sympathique de s'évader tous les deux. En cette période de l'année, les réservations sont assez faciles. Nous allons pouvoir nous balader et nous oxygéner. Nous pourrions faire de jolies promenades romantiques le long de la mer. On ne va pas être embêté par les touristes.

J'attends ce moment avec impatience. Je sais qu'Anne aussi même si elle ne le dit pas. Nous avons choisi tous les deux la destination même s'il est vrai qu'elle a un peu plus pesé dans la décision finale que moi. Cela ne me gêne pas, elle avait l'air d'avoir tellement envie de découvrir la Bretagne. C'est étonnant tout de même. Je crois savoir qu'avec ses parents elle avait visité

plus de pays que moi j'ai traversé de villes en France et elle ne connaît pas la Bretagne. Je ne cherche pas à comprendre.

Nous avons regardé ça sur internet juste après manger hier soir. C'est pendant le repas que je lui ai parlé de mon idée. Cela l'avait enchantée. Nous en avons parlé durant tout le temps passé à table, échangeant nos idées entre deux bouchées.

Elle avait été au marché aujourd'hui comme elle l'avait prévu. Elle avait acheté tout pour faire son petit plat : une potée. Elle m'a dit qu'elle avait aussi arpenté une partie du quartier pendant que j'étais au travail.

Moi, avec son petit plat, je me suis régalé. Cela vaut largement mon traiteur. Cette fille a vraiment de multiples talents. Elle a dû passer l'après-midi en cuisine, ce n'est pas possible autrement. La viande est comme confite et les légumes fondent dans la bouche. Très agréable. Et puis c'est tellement plus sympa de ne pas manger tout seul. Je pense que même si elle m'avait fait des pâtes à l'eau j'aurais trouvé ça bon !

Avec la quantité qu'elle a fait, on a largement de quoi faire un autre repas. On aurait pu inviter les copains il y aurait largement eu de quoi les nourrir. Mais bon, pour les copains il est peut-être un peu trop tôt quand même. Alors du coup, ben de la potée, il en reste.

Pendant que je débarrassais la table, elle avait foncé sur l'ordinateur pour chercher un lieu pour notre escapade amoureuse. Lorsque j'eus fini, elle avait déjà fait un premier choix de quatre destinations. Nous avons longuement hésité, chaque lieu nous paraissait sympathique à visiter. Tous les hôtels semblaient ravissants et très adaptés à une virée en amoureux. Nous avons finalement choisi la Bretagne, enfin surtout elle comme je vous l'ai dit tout à l'heure. Il paraît que les paysages sont splendides.

Nous avons déniché un petit hôtel en bord de mer en demi-pension qui semble typique du coin.

J'ai quand même un peu honte, elle semble habituée à des lieux avec beaucoup plus de faste. Mais elle n'a rien laissé paraître, elle semble heureuse. Ce n'est pas le luxe de l'hôtel qui lui importe cette fois-ci. De toute façon, je n'aurais pas pu lui offrir plus que cela.

Je pense qu'elle a plus d'argent qu'elle ne me l'a dit. J'ai compris que le manoir était à la famille de son mari, mais tout en elle montre qu'elle a l'habitude de vivre dans un monde facile. Mais elle ne laisse rien paraître, elle fait comme si le peu que je lui offre était pour elle un cadeau inestimable. J'ai bien remarqué que sa robe était neuve. Dans la salle de bain, le maquillage et le parfum sont à peine entamés. Je suis sûr qu'elle a acheté tout ça juste pour venir ici. En dehors de ses voyages d'enfance dans des contrées lointaines, elle ne m'a pas beaucoup parlé de ses parents. Je sais juste qu'ils sont décédés. J'ai compris que cette blessure ouverte avec leur disparition est encore douloureuse. Mais je n'en sais pas plus.

J'ai hâte.

Nous ne sommes que jeudi matin, il va encore falloir patienter toute la journée ainsi que celle de demain. Je vais probablement finir tard vendredi alors nous n'avons réservé que pour la nuit de samedi. Nous ne partirons que samedi matin de bonne heure, il ne serait pas prudent de rouler tard demain soir après ma journée de travail. En plus, nous arriverions trop tard pour l'hôtel. Il faut avancer pour notre campagne, je ne peux pas prendre de retard, ce ne serait pas correct vis-à-vis de Pierre qui m'aide énormément.

À l'agence tout va bien, nous sommes dans les temps. Lors de la présentation, le client a été enchanté de notre approche. Nous

n'avons pas eu grand-chose à modifier, c'est une bonne nouvelle.

Le style que nous avons donné aux visuels a été très apprécié. Il est vrai qu'avec le jour supplémentaire avant le rendez-vous nous avons pu affiner la réalisation de la maquette. Pierre a été parfait dans sa présentation. Le résultat est là : le client nous a donné son aval pour poursuivre dans cet axe.

Ce rendez-vous, moi je l'avais un peu appréhendé. J'étais content de mes dessins et je pensais que l'idée de Pierre était bonne et novatrice en plus. Mais je ne sais pas pourquoi, j'avais un peu peur que du coup le client trouve ça un peu trop différent de ce qui se fait en ce moment. Je craignais que l'on soit un peu trop avant-gardiste pour cette marque d'ordinaire plutôt sage dans sa communication. C'est ça en fait qui avait plu au responsable, cette différence de ton. Il voulait se démarquer vraiment de ses concurrents, du coup avec notre proposition on était complètement dans son esprit. Il avait l'air satisfait de ce que nous lui propositions. À chaque planche présentée par Pierre je voyais l'œil du chargé de communication de la société pétiller. Il regardait régulièrement son patron qui hochait la tête en souriant.

C'est un bon point pour Pierre et moi et une bonne nouvelle pour l'agence. Cette marque n'est dans notre portefeuille de clients que depuis peu donc il est toujours important de donner bonne impression lors des premières campagnes pour fidéliser le client. Les annonceurs sont volages, une campagne publicitaire ratée et ils changent d'agence sans scrupules. Même si la déroute est liée à leurs choix stratégiques, c'est toujours l'agence qui a réalisé la campagne qui paye les pots cassés. C'est la loi du marché dans le secteur de la publicité. Le client a droit de vie ou de mort sur vous : une campagne ratée et c'est une mauvaise réputation pour plusieurs mois. Et dans notre micro monde des

publicitaires, les nouvelles vont vites, surtout celles qui peuvent vous donner l'ascendant sur vos concurrents.

Grâce à l'accord du client lors de l'entretien de l'autre jour, les visuels pour les affiches sont presque à leur état final. Il y a juste quelques ajustements mineurs à effectuer pour obtenir les bons à tirage et nous pourrons les envoyer chez l'imprimeur.

Cela nous a fait gagner du temps pour la réalisation du spot TV. Les dessins avancent bien. Je pense que j'ai déjà dessiné plus de la moitié des croquis nécessaires pour les presque vingt secondes du spot.

Vingt-cinq images seconde pour un dessin animé normal, vingt secondes de spot environ : pas moins de cinq cents dessins à réaliser ! Heureusement on triche un peu pour réduire ce nombre. Le décor est réalisé sur une seule planche, de manière panoramique. Peut-être devrais-je au pire en faire deux ou trois, en fonction de l'histoire que voudra conter Pierre. Seuls les mouvements du personnage et du chien sont à décupler. On les finalise sur des calques, on superpose et le tour est joué. Cela fait beaucoup moins à dessiner.

Pour donner un aspect graphique plus intense au spot, nous avons décidé de passer à dix-huit images secondes seulement.

Cela donne un aspect plus jeune et plus agressif au message, un côté saccadé qui met du rythme. Un peu comme les stroboscopes qu'il y avait dans les boites de nuit il y a quelques années. Enfin je dis quelques années, mais si cela se trouve, cela existe encore. En même temps, depuis le temps que je n'y ai pas mis un pied moi dans une discothèque, je suis mal placé pour faire un commentaire sur la technique et son évolution.

Du coup, avec l'idée des dix-huit images secondes, je gagne prêt de cent cinquante dessins. Je n'ai à en faire que trois cent soixante à quelques-uns près. Je sais cela représente déjà un gros travail. Oui, j'ai bien avancé, j'en ai fait environ la moitié en

fait. Tout va bien, je suis largement dans les temps. Pas de soucis à se faire pour cette semaine. Si l'on tient ce rythme-là la semaine prochaine, on sera prêt dans les temps. On aura même le temps de reprendre certaines planches.

Je vais pouvoir rentrer tôt ce soir, enfin je veux dire à l'heure normale. Je ne vais pas être obligé de faire des heures supplémentaires. Profiter encore de cette nouvelle soirée avec Anne. Nous n'avons rien prévu de particulier. Nous aviserons le moment venu.

Pierre m'aide bien au quotidien, même s'il ne dessine pas. Il avait bien essayé une fois pour avancer dans une campagne. J'avais bien rigolé. Lui les ordinateurs c'est son truc, mais le dessin...

Comment vous décrire cela sans être désobligeant à son égard. Et bien juste que j'ai souvent vu mieux en passant devant les écoles primaires quand ils exposent leurs dessins sur les carreaux des classes. En même temps c'est un certain style. On ne sait pas, peut-être qu'un jour des clients pourraient être intéressés par ce type de dessins. Non, ça m'étonnerait fort en fait. Je me moque.

Depuis ce jour de franche rigolade, Pierre il est interdit de séjour sur mon logiciel de dessin. Mais il me donne son avis sur chaque dessin, les traits qu'il faut donner au personnage ainsi que pour l'évolution des mouvements, des expressions. Je gagne beaucoup de temps comme cela, je fais les modifications en direct avec le logiciel. Avec cette méthode de travail, on valide les dessins au fur et à mesure et l'on passe au suivant. Cela nous permet d'en faire une grosse dizaine par jour, parfois jusqu'à vingt quand ça veut bien aller. Le client a accepté le côté juste dégrossi du graphisme que nous avons proposé. Cela nous permet de produire rapidement. S'il avait fallu être aussi précis que dans

un film d'animation ou simuler une image de synthèse, je n'aurais pu faire qu'une ou deux planches par jour. Là, on joue sur le contraste entre les deux personnages juste esquissés et le produit parfaitement dessiné dans les moindres détails. Vous rajoutez quelques touches de couleur bien placées et le tour est joué. Ainsi, malgré le côté visuel de l'ensemble du tableau, l'œil est inmanquablement attiré sur le produit que la marque souhaite mettre en avant.

Il est déjà l'heure, je vais pouvoir rentrer.

Pierre s'est moqué de moi ce midi, car je n'ai presque rien mangé. Il m'a charrié en me disant que l'amour et l'eau fraîche n'avaient jamais nourri aucun homme. Je lui ai dit qu'il y avait effectivement sûrement un peu d'amour là-dedans, mais qu'il y avait surtout de la potée de la veille.

Nous avons bien rigolé avec cette réplique et cela nous est revenu plusieurs fois dans l'après-midi. Les autres nous ont regardé l'air ahuri en se demandant ce qui pouvait bien nous faire rire alors que nous avions le nez sur l'écran de l'ordinateur. Il est vrai que de l'extérieur cela pouvait sembler bizarre.

Je fais la sauvegarde sur le serveur et ça sera bon. Il ne s'agit pas de perdre tout le travail d'aujourd'hui. Heureusement, l'informaticien a créé un petit programme qui fait ça automatiquement. Moi je n'ai qu'à cliquer sur un icône qu'il m'a placé bien en évidence et la machine fait le reste. Quand le message « sauvegarde terminée » s'affiche, je n'ai plus qu'à éteindre l'ordinateur.

Ça y est, la phrase magique est à l'écran. Cette fois-ci, je vais enfin pouvoir partir.

Le trajet me semble interminable ce soir. Je regarde ma montre. Je n'ai pas mis plus de temps que d'habitude pour arriver au

pied de l'immeuble. Mon impatience à rentrer brouille mon jugement.

Lorsque je pénètre dans l'appartement, Anne est à la cuisine. Elle est encore en train de préparer un petit plat. J'ai senti l'odeur dès que j'ai ouvert la porte. Déjà sur le palier quelques effluves embaumaient l'air. Mais je ne pensais pas que cela pouvait venir de chez moi. Je croyais que c'était la voisine de droite qui avait préparé un plat pour son mari. C'est un couple de retraités adorables. J'espère pouvoir un jour vivre à leur âge l'amour qu'ils partagent encore après toutes ces années de vie commune. De temps à autre, elle cuisine un peu plus que leur besoin et frappe à la porte pour m'offrir une part. J'ai la chance d'avoir des voisins gentils comme eux.

Pour Anne, le fait qu'elle soit aux fourneaux, j'aime ça et à la fois cela me gêne. Je ne veux pas qu'elle se sente obligée de faire ça. Mais elle a l'air d'y prendre tant de plaisir. Elle aime cuisiner, cela se voit et même si j'ai un peu honte, j'avoue que ce n'est pas pour me déplaire ses petits repas mitonnés. Je pense que c'est un moyen pour elle de s'occuper et de vouloir me montrer de l'intérêt. C'est assez touchant en fait. J'aime cette idée qu'elle le fasse pour me faire plaisir. Et puis en plus, mes papilles apprécient aussi, alors pourquoi se plaindre !

Je lui dépose un baiser furtif sur la joue. Elle se détourne pour me sourire et replonge aussitôt dans sa cuisine.

— Vas prendre une douche maintenant si tu as besoin, dit-elle. C'est bientôt prêt. Et ça, ce n'est pas bon réchauffé.

— À vos ordres chef répondis-je en cherchant à jeter un coup d'œil sur les casseroles.

— Non non, allez ouste, à la douche, file, c'est une surprise me réprimande-t-elle faussement.

— Hé dis donc, ça va bien hein ! Je te signale que c'est ma cuisine quand même au cas où tu l'aurais oublié. C'est un comble tout de même.

— Ouste, je ne veux rien savoir, c'est ma recette d'abord. File à la douche et dépêche-toi. Parce que si tu n'es pas là quand c'est prêt, je sers, je commence sans toi.

— Saleté, lui lançais-je ironiquement en regagnant la salle de bain.

— Je t'ai entendu cria-t-elle à travers l'appartement. Méfie-toi, je peux te priver de dessert.

— Ah ! Parce qu'en plus, il y a un dessert ?

— Tu verras bien. De toute façon ce n'est que pour les hommes sages et qui savent se tenir en présence des jolies femmes. Alors toi, je ne suis pas sûre que cela te concerne.

Je capitule. De toute façon je voulais y aller à la douche. Et là c'est elle qui me donne une excuse pour ne pas rester avec elle, alors j'en profite lâchement. Je vais tout de même essayer de ne pas y passer trop de temps.

Je me sens mieux. Cette douche m'a encore relaxé et fait disparaître les tensions musculaires de la journée. Ma position assise penchée le nez sur l'écran n'est pas la plus ergonomique qui soit. Le patron a fait le nécessaire pour que nous ayons ce qu'il faut pour travailler correctement, mais nous prenons tous de mauvaises habitudes, de mauvaises positions. Alors le soir, j'ai les épaules assez lourdes.

Lorsque je reviens dans le salon, Anne est en train de finir de dresser la table. Ouf, sauvé pour le dessert.

— Une vraie petite femme d'intérieur. Comme tu as l'air d'avoir du temps libre, je vais vraiment t'embaucher toi. Tu prends cher de l'heure ? Tu fais des forfaits à la semaine ou au mois ?

Je n'obtiens aucune réponse, juste une moue vaguement boudeuse comme elle a l'habitude de me faire à chaque fois qu'elle n'a pas de réponse. J'adore cette expression, cela fait ressortir sa fossette. Je la trouve tellement séduisante lorsqu'elle a ce petit creux qui se dessine sur sa joue. Comme cela, je trouve qu'elle est au paroxysme de son charme. Alors souvent je m'amuse à la pousser un peu dans ses retranchements, juste pour qu'elle me face cette petite grimace qui la rend si sexy à mes yeux.

Un téléphone sonne. C'est le portable d'Anne. Elle pose la carafe d'eau sur la table et fouille dans son sac à main posé à côté du canapé.

Très vite après avoir décroché, son visage se ferme, obscurci. Je capte ici et là quelques brides de la conversation : malade, seule, rentrer...

Elle raccroche.

À son regard j'ai compris. Il s'est passé quelque chose au manoir. Je sais qu'elle va partir.

— Ma belle-mère est malade, Henri n'est pas là, il est en séminaire pour plusieurs jours.

— J'avais compris, ce n'est pas grave, au contraire, tu dois y aller. On remet ça à une autre fois c'est tout. Ce n'est pas trop grave j'espère, demandais je ?

— Non, je n'ai pas tout compris, mais il ne semble pas. Elle est seule c'est pour cela qu'il faut que j'y aille. Oui, mais la réservation, demanda-t-elle d'une petite voix coupable ?

— Ne t'inquiète pas. Tiens-moi au courant et s'il le faut demain matin je téléphonerai pour décommander. On remet ça à une autre fois si tu es toujours d'accord. Ce n'est pas grave.

Elle fait rapidement son sac et attrape les clefs de sa voiture.

Le baiser qu'elle me donne avant de partir est tendre et triste à la fois. Je sens que ce coup de téléphone l'a perturbé. Cependant, je sais qu'elle va revenir, ce baiser qui dure me le dit à sa place.

— Va, je te téléphonerai, lui dis-je alors qu'elle est déjà sur le palier.

— D'accord, va manger cela va refroidir, le dessert est dans le réfrigérateur. Régale-toi me dit-elle en rentrant dans l'ascenseur.

- XII -

Mère est dans sa chambre. Le docteur a parlé d'un mauvais rhume qui s'était posé sur les poumons et qui commençait à virer en pneumonie. Il m'a dit que c'était bien que je sois rentrée pour m'occuper d'elle. Il la connaît depuis le temps qu'il est le médecin de famille de cette demeure. Il sait qu'elle est têtue et que dès qu'elle se sentira mieux elle recommencera ses activités comme si de rien n'était. Sans prendre le temps de récupérer vraiment. Il la sait même capable d'arrêter les traitements avant la fin.

Je suis rassurée, il n'y a rien d'alarmant. Il va cependant falloir qu'elle garde le lit quelques jours. À son âge il vaut mieux être prudent. De toute façon, son état de fatigue ne lui permet guère d'être debout. Le médecin lui avait laissé une ordonnance, je suis allée à la pharmacie dès mon arrivée.

Maintenant qu'elle est sous traitement, cela va aller mieux. Cela ne devrait être que l'affaire de quelques jours. Enfin j'espère.

Henri n'est toujours pas rentré. Elle m'a dit qu'elle avait réussi à le joindre dans l'après-midi. Il reviendra dès qu'il le pourra, il lui a promis. J'en suis sûre. Il est conflit parfois avec elle, mais je sais qu'il fera toujours tout ce qui est en son pouvoir pour être auprès d'elle.

Pour sa mère il ferait vraiment l'impossible.

Une fois déjà il avait quitté un conseil d'administration en plein milieu d'un vote crucial pour la société. Cette fois-là, elle avait juste perdu la bague de fiançailles que son défunt mari lui avait

offerte dans leur jeunesse. Je me rappelle encore du désordre qu'il avait mis dans toute la maison pour la retrouver. Il n'avait arrêté que lorsqu'il avait réussi à mettre la main dessus. Et je ne vous parle même pas du chamboulement que cela avait mis au siège de la société. Ce jour-là, certains de ses collaborateurs avaient vraiment très mal pris la chose.

Mais Henri, il s'en moquait, sa mère était toujours la priorité, quels que soient les événements, même si secrètement il rêvait de prendre le pouvoir sur elle. En fait le manoir c'est le seul endroit où il ne l'avait pas, le pouvoir, et ça, cela avait le don de l'énerver.

Plusieurs fois il avait bien essayé de prendre le dessus, mais elle était encore forte. Encore un peu trop pour lui. Chacun de ses regards le glaçait au plus profond de lui. Son éducation stricte lui avait toujours interdit de lever la voix sur elle. Mais à présent elle vieillissait, il le savait. Le jour de son avènement approchait. Chaque jour un peu plus. Ce n'était plus qu'une question de mois à présent. Guère plus. Il suffisait juste de savoir attendre. Leur attitude me rappelait celle des grands lions dans la savane. La quête du pouvoir de la meute est permanent, le jeune mâle attendant son heure patiemment. Il faut être celui qui règne. Alors il guette l'affaiblissement inévitable du chef, son rival. Il attend le jour où il aura assez de force pour l'écarter à tout jamais et prendre la direction du groupe. Et à ce moment-là, il deviendra lui-même une cible pour les autres jeunes de la meute. Il le sait, mais cela ne l'empêche pas de chercher quand même le pouvoir. C'est dans ces gênes. C'est l'ordre des choses.

Dans ce manoir, il en était de même.

Moi je restais en dehors de cela, je me refusais à prendre position. Bien sûr si un jour Henri venait à être trop insistant, je crois que je me rallierais à sa mère. Cette femme est dure, mais elle est juste. J'aime encore Henri, je l'ai vraiment aimé oui, mais sa quête du pouvoir me dérange. Je n'aime pas la manière dont il

cherche à le conquérir. Je n'aime pas la manière qu'il a de l'exercer.

Je pense que le manoir sera moins calme le jour où Henri sera devenu le chef de meute spirituel de ces lieux. Lorsque ce jour arrivera, je sais que c'est inévitable, je serai moins à mon aise ici. C'est pour cela qu'innocemment, sans en avoir l'air, je me débrouille pour retarder l'échéance en aidant souvent sa mère pour qu'elle retrouve vite ses forces lorsque, comme aujourd'hui, elle est affaiblie. Lui il prend ça pour de la solidarité féminine et pour de l'affection envers ma belle-mère.

Mais pour moi, c'est bien plus que cela. J'aime cette femme comme ma mère. Si le besoin s'en fait sentir, je pèserai de tout mon poids pour lui venir en aide face à ce coq. Je ne resterai pas impuissante à la regarder tomber sous son influence. Il n' imagine même pas la puissance que je peux avoir lorsque l'on touche à un être cher à mes yeux. Mais nous n'en sommes pas là. Je peux encore me permettre de rester neutre et ne pas prendre part à leur combat.

En tout cas, cette fois-ci sa mère, elle est vraiment malade. Ce n'est pas juste une histoire de bague égarée...

Alors s'il n'est pas encore de retour au manoir c'est que le temps pour revenir est incompressible. Mère ne se souvenait plus très bien où était ce séminaire, à l'étranger peut-être. Vu le temps qu'il lui faut pour revenir, sûrement oui. S'il n'est pas de retour demain soir, j'appellerai sa société pour leur demander des renseignements sur ce séminaire.

Je vais rester à la maison le temps de son retour, après je verrais. J'agirai en fonction de mon humeur à ce moment-là et surtout en fonction de ses réactions. Même si notre vie n'a plus grand-chose de « commune », je suis quand même partie de la maison assez longtemps pour qu'il m'en tienne rigueur. Je ne peux pas

le blâmer, c'est mon mari, il a le droit d'être en colère contre moi.

Il sait que je suis partie avec un autre homme et je crois qu'il a compris que cette fois-ci, mon départ c'était sérieux. Que ce n'était pas juste une recherche d'oxygène pour se ressourcer. En plus j'étais partie avec celui qu'il a cherché à humilier devant toute sa cour. Il a dû ressentir beaucoup de honte après mon départ. De la honte et très certainement de la haine, c'est sûr ! À sa place je crois que j'en aurais.

J'ai une chance inouïe que ma belle-mère soit si gentille avec moi. Je trompe son fils avec un autre homme et elle me cajole comme si de rien n'était. Cela ne se passera pas pareil avec Henri lors de son retour, je peux en être certaine.

Elle n'a rien voulu manger depuis mon retour. Juste quelques bols de potage et des tasses de thé bouillant. Elle n'avait même pas voulu des petits gâteaux dont elle raffole et que j'avais préparés spécialement pour elle.

En réalité, cela faisait déjà plusieurs jours déjà qu'elle ne se sentait pas bien. Elle avait commencé à se sentir faible presque depuis mon départ lorsque j'étais revenu chercher des vêtements. Elle m'a dit avoir pris froid lors d'une promenade dans le jardin. Elle n'avait rien dit à ce moment-là, prévenu personne parce qu'elle ne voulait pas déranger.

C'est typique de cette femme : montrer sa faiblesse à autrui est inconcevable. Demander de l'aide est en soi une preuve de faiblesse. Pourtant habituellement avec moi elle n'hésite pas. Du coup j'ai un peu honte de n'avoir rien vu avant de partir l'autre jour.

Moi j'étais chez Pierre et Henri était à son séminaire. En plus la femme de ménage était en congé cette semaine. Du coup, elle est restée seule, pensant à un mauvais rhume qui passerait bien tout seul. Au bout de deux jours, elle s'était résignée à appeler

le médecin. C'était lui que j'avais eu au téléphone chez Pierre. Il avait réussi à la convaincre de m'appeler. Je suis contente qu'il l'ait fait. Je m'en serais voulu s'il lui était arrivé quelque chose en mon absence.

Elle n'a pas d'appétit, mais en revanche moi j'ai faim. Je vais dans la cuisine. Il ne reste plus grand-chose, je vais devoir aller faire quelques courses. Je n'ai pas pris le temps de sortir depuis que je suis revenue de la pharmacie, Mère était trop fatiguée pour que la laisse toute seule ne serait-ce qu'une heure. J'ai réussi à tenir jusque-là avec les quelques réserves qu'avait fait la femme de ménage, mais ce coup-là il va falloir que je me résigne à sortir.

Je rentre doucement dans sa chambre pour vérifier si elle dort. Elle est assise, elle lit.

— Vous êtes réveillée, je peux entrer ?

— Oui, vas-y entre, viens, je t'en prie.

— Vous vous sentez mieux ?

— Oui ma chérie, merci, j'ai bien dormi, je sens mes forces revenir peu à peu.

— Vous avez meilleure mine qu'hier. Vous reprenez des couleurs de jour en jour, c'est bien. En plus il me semble que votre toux diminue.

— Oui tu as raison. Tu es gentille de prendre soin de moi comme tu le fais depuis ton retour. Comme toujours d'ailleurs devrais-je dire pour être honnête envers toi. Que ferais-je sans toi ?

— Mère, vous savez bien que vous pouvez compter sur moi, je vous l'ai toujours dit. Je sais que j'ai dû vous décevoir ces derniers temps, mais je serai toujours là pour vous.

— Je sais Anne, je sais. Mais rassure-toi, tu ne m'as nullement déçue. Rappelle-toi que j'ai aussi ma part de responsabilité dans

cette histoire. C'est moi qui suis désolée d'avoir gâché ton week-end avec ton ami.

— Ce n'est rien mère, ne vous souciez pas de cela. Votre santé m'importe plus qu'un week-end.

— Tu es vraiment adorable ma fille, adorable, ajouta-t-elle en baissant la voix.

— Des nouvelles d'Henri ?

— Non, aucune et toi ?

— Moi non plus, mais je pense qu'il fait tout son possible pour rentrer au plus vite.

— Je n'en doute pas Anne... Je n'en doute pas. Même s'il est inquiet, l'occasion est trop bonne pour lui. Tu penses bien, me voir affaiblie va le combler, depuis le temps qu'il attend de pouvoir prendre le dessus.

— Ne dites pas ça mère, Henri vous aime vous savez, même s'il ne sait pas trop vous le montrer.

— Oui, oui. Je sais cela ma fille. Mais ne sous-estime jamais Henri, il est passé maître dans l'art de s'engouffrer dans les failles de ses adversaires et tu sais que dans cette maison, c'est ce que je suis à ses yeux désormais.

Je n'ai pas cherché à répondre. Je sais qu'elle a raison. Elle sait elle aussi que son fils prend chaque jour un peu plus d'assurance et que son règne approche. Je crois qu'elle n'est cependant pas encore prête à se rendre. Elle ne capitulera que lorsqu'elle ne pourra vraiment plus lui faire face. Ce jour-là sera un jour sombre pour ce manoir, vous pouvez me croire. Mais ce n'est pas pour cette fois-ci. Non. Si Henri rentre avec cet espoir, il va rapidement déchanter. Mais je sais qu'il est souvent réellement inquiet de la santé de sa mère. Il a déjà très mal vécu le décès de son père alors l'idée de perdre la seule famille qu'il lui reste le terrorise. Certes, il veut dominer, mais de là à espérer sa mère morte, il y a un énorme pas qu'il ne franchira jamais.

— Puisque vous vous sentez bien, je vais en profiter pour sortir faire quelques courses, la cuisine ressemble à un désert, dis-je en plaisantant. Souhaitez-vous que je prenne quelque chose en particulier ? Le docteur m'a dit qu'il fallait vous nourrir, ajoutais-je en riant. Il a bien insisté là-dessus. Je vais me faire disputer moi si vous ne mangez pas.

— Je sais, cet homme se prend pour mon père depuis que je le connais. Non je n'ai pas d'envies particulières. Achète ce qui te fait plaisir. Rapporte-moi juste des oranges et quelques kiwis si tu en trouves. Le médecin veut que je mange des fruits pour les vitamines, comme si je ne le savais pas ça ! Prends mon portefeuille sur la commode pour les courses. Il y a de quoi payer dedans.

— Ne vous inquiétez pas de cela mère, je m'en occupe.

— Tu es là par ma faute Anne, c'est à moi de payer pour cela pas l'inverse.

— Oui oui, c'est cela, on verra, dis-je déjà engagée dans le couloir. Je ne serais pas longue à tout de suite, ajoutais-je en criant depuis le vestibule.

Je suis allée au petit supermarché du coin. Il n'y a pas forcément beaucoup de choix, mais je vais quand même trouver de quoi tenir correctement quelques jours. Ne pas oublier les oranges et kiwis. J'ai trouvé des petits plats tout préparés, pris des légumes et des fruits frais. De la viande aussi et un peu de poisson, il y a du fer et de l'iode là-dedans, ce sera bon pour mère. Quelques surgelés supplémentaires et je suis parée pour tenir un siège.

Je crois que j'ai tout, nous allons pouvoir vivre en autarcie jusqu'à la fin de semaine. J'ai rempli le caddy de conserves et de laitages pour moi. Je me suis aussi pris un roman et un magazine de mots fléchés. Cela va m'aider à passer le temps. Je n'aime pas trop regarder la télévision ici. Ce n'est pas comme

chez Pierre. Chez lui c'est agréable. Je pense que ce n'est pas juste parce que l'écran est grand, mais certainement aussi parce que le canapé est bien garni. Cette pensée me fit sourire juste au moment où je commence à vider mon caddy sur le tapis roulant de la caisse. L'hôtesse de caisse me rendit ce sourire, pensant qu'il lui était adressé. Il n'y avait pas grand monde à cette heure de la journée, je n'ai pas eu à faire la queue. Voilà une corvée de faite.

Depuis mon retour ici Pierre me téléphone tous les jours. Il est vraiment adorable. Il m'avait aidé à partir. J'avais un peu honte de l'abandonner comme ça. Il avait l'air d'attendre tellement ce week-end tous les deux. Je dois bien avouer que moi aussi. J'attends ce coup de fil avec impatience désormais. Je sais à quelle heure il appelle : il le fait dès qu'il est dehors du bureau.

Depuis le jour de mon retour au manoir, je ressens comme un vide, un manque. Cet homme m'a vraiment troublé. En partant l'autre jour avec lui je ne pensais pas que cela se passerait comme ça. J'avais surtout en tête ce jour-là de lui montrer ma vraie facette et pas la mise en scène à laquelle il avait assisté sur le parking. Mais en montant dans sa voiture, je n'avais pas pensé aux conséquences. Je n'avais pas pensé à la suite. Pas pensé que j'allais finir dans son lit dès le premier soir.

Je suis toute retournée lorsque je pense à lui, comme chamboulée. Un peu comme ça oui, toute renversée. Je ne sais plus où est le haut du bas, tout mon esprit fait des cabrioles. C'est un sentiment à la fois bouleversant, un peu effrayant même, mais terriblement agréable.

Cette fois-ci, je le sais, dès que cela sera possible, j'y retournerai. Pas forcément définitivement, non, il est trop tôt pour envisager une telle hypothèse. Mais j'ai envie d'être à ses côtés, dans ses bras. J'ai envie qu'il soit dans les miens, qu'il soit dans mon corps. Pierre m'a rouvert le cœur. Je pensais avoir fait ma vie,

que la fougue amoureuse n'était plus pour moi. J'avais une existence heureuse, même si les choses avaient changé au manoir. Il n'y avait plus d'amour physique, mais une vie tout de même agréable. Mais là, il m'avait éclairé. J'y voyais plus clair à présent. Ma vie n'était plus une vie d'amour. C'était une vie facile, pleine de complaisances et de sacrifices en fait. Je m'en rendais compte à présent.

Je gare le cabriolet sur le bord du trottoir en face de la porte d'entrée et bascule le siège passager pour accéder aux courses posées sur le siège arrière. Ces voitures ne sont pas réellement faites pour la vie au quotidien. Mais j'y tiens à cette voiture, malgré ces quelques petits inconvénients, je l'aime bien.

Au moment où je me retourne, Henri me tend la main pour attraper les sacs de provisions. Je ne l'ai pas entendu arriver. Je suppose qu'il devait guetter mon retour. Je suis vraiment surprise de le voir là, nous n'avions aucune nouvelle, pas de date ou d'heure précise de son retour à la maison. Mais c'est bien qu'il soit enfin arrivé. Je suis soulagée.

Ma joie fut de courte durée.

— Tu as daigné rentrer finalement, me fit-il d'un ton amer.

— Comme tu le vois. Tu n'étais pas là alors je suis venue m'occuper de Mère, lui répondis-je sèchement. Je te signale que cela fait déjà plusieurs jours que je suis là moi ! Il a fallu que j'aie fait des courses, il n'y avait plus rien à manger.

— Ne fais pas la maline, je ne parlais pas de cela et tu le sais très bien.

— Oui, bien sûr que je sais de quoi tu parles. Mais je te signale que tu n'étais pas là non plus. Encore en « séminaire » avec une de tes poules, je suppose ?

— En Allemagne pour la société je te signale et ne ramène pas ça à moi, on parle de toi là.

— Tiens prends ça, au moins tu ne seras pas venu pour rien, ajoutais je, énervée par la tournure de la discussion.

Le reste des courses a été amené dans la cuisine au milieu d'un silence pesant. Je savais qu'Henri attendait le moment propice pour laisser éclater sa colère. Le ton de la discussion lors du prélude à la voiture ne laissait aucun doute. Je pense que l'état de sa mère l'inquiète et par la même me donne un peu de répit. Mais d'ici quelques heures je dois me préparer à une discussion sérieuse et qui risque d'être houleuse.

Je ne crains rien, Henri n'est pas violent. Sa seule colère est verbale, jamais physique, il est trop bien élevé pour lever la main sur une femme et je ne vais pas m'en plaindre.

Je suis consciente que malgré notre éloignement depuis des années, malgré son club, cette fois-ci j'ai quand même franchement dépassé les limites du raisonnable. Je vais rester calme, faire amende honorable, le ramener sur le chemin de la maladie de sa mère, cela sera plus facile de le calmer.

Il a quitté la cuisine, sans un mot, sans un regard, sans émotion. J'ai fini seule de ranger les courses. J'ai l'habitude de toute façon, c'est bien la première fois qu'il m'aide d'ailleurs. Il doit vraiment être en colère. Je vais avoir le droit à une discussion sévère avec lui, je le sais maintenant. C'est tout lui ça. Quand il est énervé, il y a toujours un round d'observation avant l'attaque frontale. Je le connais depuis le temps que nous vivons ensemble. Mais ce n'est pas grave, je vous l'ai dit, je ne le crains pas.

Je suis sortie garer correctement le cabriolet. Je ne vais pas le mettre au garage, je pense que je ne vais plus rester longtemps maintenant. Et puis il y a une place, juste là, à côté du banc.

J'étais garée. J'avais la main sur la clef de contact, mais je n'arrivais pas à me résigner à la tourner pour éteindre le moteur. Et

si je laissais tout ça derrière moi ? Si j'esquivais cette mise au point qu'Henri devait tant espérer ?

De toute façon je ne risque rien de plus. Henri sera en colère, et alors ? Il l'est déjà. Et puis retrouver Pierre au plus vite me tente de plus en plus. Je me languis de ce moment.

Cette pensée me traversa l'esprit pendant de longues secondes. Pourquoi ne pas partir maintenant en fait ? Qu'est-ce qui me retient encore ici ? Henri ne restera pas indéfiniment au manoir, je repasserai prendre mes affaires plus tard.

Durant tout ce temps je ne voyais plus le petit parking devant moi, au fond de la ruelle. Je ne voyais plus cette maudite souche. J'aurais voulu y mettre le feu à ce morceau de bois maudit. Henri avait dépassé les bornes ce jour-là. Je n'avais jamais autant été humiliée de ma vie. Comment ai-je pu lui céder ? Comment ai-je pu faire cela pour lui ? Moi aussi je devenais comme lui avec le temps. Il fallait que j'arrête ça maintenant, avant de ne plus pouvoir faire demi-tour. Avant qu'il ait tissé entièrement sa toile autour de moi.

Oui, partir avant que le cocon ne m'enveloppe entièrement.

Non, ne pas le laisser se refermer sur moi.

Le ronronnement du moteur au ralenti m'avait emmené vers d'autres horizons. Je voyais le visage de Pierre, je sentais son souffle dans ma nuque, je sentais sa main sur ma jambe. J'avais même l'impression de sentir son odeur dans l'habitacle de la voiture. Cette sensation était tellement réelle que j'ai tourné la tête pour vérifier s'il n'était pas là, assis à côté de moi.

Mon regard ne vit que la porte de la maison restée entrouverte. Le visage de Pierre disparut aussitôt de mon esprit pour être remplacé par celui de mère.

Non, je ne pouvais pas lui faire ça. Pas à elle. Je lui devais au moins un au revoir avant de partir, même si ce départ était temporaire. Elle savait que j'étais aux courses. Ce ne serait vraiment pas correct de ma part.

J'ai tourné la clef, le moteur s'est arrêté.

Même si c'était la meilleure chose à faire, je ne pouvais m'empêcher de regretter un peu ce geste. J'avais dans mes mains les clefs pour un nouveau départ. Je me suis raisonnée : de toute façon, ce n'était l'affaire que de quelques heures. J'irai retrouver Pierre dans la soirée ou au pire demain. Je suis restée tant d'années sans réellement vivre que je peux bien attendre quelques heures de plus. Cela ne changera pas la face du monde.

Je suis rentrée, j'ai poussé la porte d'entrée et j'ai refermé derrière moi. Cette fois-là, étrangement, je n'ai pas eu l'impression de ne refermer qu'une lourde porte en bois. Non. Il y avait quelque chose de plus, je ne saurais pas l'expliquer. C'est comme si je venais de refermer l'accès à une partie de ma vie, le sentiment que je refermais une boîte aux trésors.

J'étais seule dans le vestibule, mais un frisson me parcourut le dos comme si quelqu'un était là, juste derrière moi. Je me suis retournée précipitamment, pensant encore à une tentative de déstabilisation d'Henri. J'étais bien seule dans l'entrée. Il n'y avait personne. Ce frisson m'avait totalement envahi, je n'aime pas ça, ce sentiment de malaise sans réelle raison. Bien sûr je savais que l'accalmie allait être de courte durée, mais ce n'est pas ça qui me gênait. J'avais même hâte que l'on ait cette discussion et que l'on passe à autre chose. Au moins les choses allaient être dites et ce soir sera moins angoissant. Je ne dors pas bien depuis que je suis revenue, je pense que j'appréhende quand même ce moment. Je ne regrette absolument pas ce que j'ai fait. Mais je dois quand même avouer que la manière dont cela s'est passé me gêne un peu. Ça ressemble assez à une vengeance envers Henri alors que ce n'est pas du tout le cas. Je ne l'ai pas fait contre lui, je l'ai fait pour moi.

Comme je l'avais prévu, le calme ne dura pas longtemps. Après avoir rendu une nouvelle visite à mère, je suis retournée chercher Henri pour lui expliquer ce qu'elle avait. Il était dans le salon, près de la tapisserie de chasse. Il m'attendait.

Il la regardait fièrement. Je connaissais ce regard, cette attitude. Le comportement du prédateur, de celui qui s'apprête à défier une fois de plus le chef de la meute pour la quête du pouvoir suprême. Le moment d'isolement et de concentration avant l'attaque. Le moment où le silence envahit toute la savane, un peu comme si tout le monde retenait son souffle en attendant le signal du départ. Je détestais ce silence. Il m'a toujours fait penser à celui qui naît furtivement dans les arènes quelques secondes avant la mise à mort du taureau.

Dès que je suis entrée dans le salon, j'ai su que c'était le moment pour nous et que celui pour sa mère suivrait rapidement. Le combat allait commencer, c'était inévitable. Je dois rester calme, me contrôler pour le laisser gagner rapidement, flatter son orgueil et après ce sera fini. Cela le détournera peut-être encore quelque temps de son envie de régner sur le manoir. Henri aime savourer chaque victoire, il n'est pas du genre à s'emballer. Il avait toujours agi ainsi dans ses affaires. S'il gagne avec moi, sa mère aura quelques jours de répit avant qu'il ne retourne sa soif de pouvoir vers elle. Juste le temps nécessaire pour elle de se remettre complètement.

Il attaqua le premier. Je n'ai pas eu le temps de remettre mes idées en ordre que déjà son débit de paroles était devenu impressionnant.

— Où étais-tu traînée pendant tout ce temps ?

— Je ne te permets pas Henri...

— Eh bien moi je me permets. Tu quittes la maison, tu t'envoies en l'air avec un inconnu et tu me donnes des leçons de savoir-vivre ?

— Je sais, je suis partie et je n'en suis pas très fière même si je ne regrette pas.

Sa voix devenait de plus en plus rauque, de plus en plus forte. Son cœur s'accélérait et ses yeux s'injectaient de rouge. Il contemplait toujours sa tapisserie. Je ne le voyais que de profil, mais je discernais parfaitement les traits de son visage emplis de colère.

— Mais il fallait y rester dans les bras de ton Roméo. Tu me dégoûtes, tu ressembles à toutes ces filles de joie qui viennent s'incruster dans nos soirées. Arrivistes, obsédées, futiles.

Là c'est trop, je ne vais pas faire profil bas plus longtemps. Il veut une confrontation ? Eh bien je vais lui donner. Mais je vais être une adversaire combative. J'en ai marre de me taire face à lui. Toutes ces années à rester dans son ombre. Aujourd'hui c'est fini, je regagne la lumière.

— Henri, tu vas trop loin. Tu es bien placé pour me donner des leçons de morale, répondis-je en haussant la voix. Tu veux justement que je te rappelle ce qui se passe dans ton joli club de dépravés sexuels ?

— Tais-toi, tu ne comprends rien, cela n'a rien à voir, je ne couche pas avec ces femmes. Cela n'a rien de comparable.

— Bien sûr c'est tellement facile comme position. Qu'est-ce qui me dit que tu es vraiment toujours impuissant ? Comment le saurais-je d'ailleurs ? Cela fait combien de temps que tu ne m'as plus touchée : un an, deux ans ? Eh bien non, Henri, cela fait plus... beaucoup plus.

— Salope, tu n'as pas le droit.

— Les insultes maintenant ? Tu es tombé bien bas mon pauvre Henri. Tes amis t'ont transformé, ils te manipulent et toi tu ne vois rien, toi qui penses toujours être le chef de tout le monde.

— Mais je le suis. Tu es jalouse c'est tout. C'est ça en fait ton problème. Tu es jalouse et tu essayes de me déstabiliser.

— Jalouse ? Tu es bien placé pour dire ça, avec la pièce que tu es en train de me jouer. Mais oui je suis jalouse. Mais pas comme tu le crois. Je suis jalouse de toutes ses filles qui s'envoient en l'air dans vos soirées. Et moi, je suis quoi là-dedans ? Juste un trophée que tes amis n'auront jamais ? Et bien tu vois, je me suis lassée qu'aucun homme ne me touche jamais. J'y ai le droit moi aussi. Moi aussi je veux que l'on me caresse, que l'on m'embrasse, que l'on me désire.

— Tais-toi. Tu déliras. Tu as quitté la maison, moi je n'ai jamais fait ça. Tu as quitté le domicile conjugal, tu es ma femme je te rappelle. Tu n'avais pas le droit.

— Ta femme ? Cela fait bien longtemps que je ne le suis plus Henri. Pour toi je ne suis qu'un objet de décoration que tu exhibes devant ton pare-terre de cloportes assoiffés de sexe lorsque cela t'arrange. Si j'étais encore ta femme, tu me prendrais dans tes bras à chaque fois que tu rentres du travail le soir. Si j'étais ta femme, tu me ferais l'amour. Au lieu de ça, tu te contentes de tripoter des jeunettes aux seins généreux et au fessier ferme.

— Tu es une ingrate. Où serais-tu aujourd'hui si je t'avais mise dehors ? Une traînée comme toi, tu serais sous les ponts. Va. Va retrouver ton Don Juan. Va t'envoyer en l'air avec ce profiteuse, ce briseur de couple, ce connard d'ouvrier.

— C'est donc ça : un ouvrier ? Tu es en colère parce que Pierre n'est pas un aristocrate ? Qu'il n'est pas de ton rang comme tu dis ? Tu n'es qu'un aigri Henri. Je ne te reconnais plus. Pierre lui il me donne tout ce que je n'ai plus eu de ta part depuis trop longtemps.

— Comment oses-tu me tromper ? Ton acte est inqualifiable. Tu n'es qu'une pute, rien de plus. Ce n'était pas la peine de revenir. Il fallait y rester dans les bras de ton nouveau prince charmant. Tu y as l'air si bien, retournes-y !

— Bien sûr, monsieur le moralisateur, c'est facile. Toutes les nuits à découcher avec ton club cela ne compte pas. Toutes ces femmes nues qui font l'amour avec les hommes de ton cercle, ce ne sont pas des putes elles ! Mais dis donc, si je n'avais pas été là, qui se serait occupé de mère ? Ta mère je te rappelle ! Où étais-tu toi pendant que moi j'étais à son chevet ? Les soirées de ton séminaire étaient-elles agréables ? Les filles allemandes étaient-elles à ton goût ? Et pourquoi il t'a fallu autant de temps pour rentrer d'ailleurs ? Le jet de la société était à court de carburant ?

Ces mots avaient déclenché chez lui un spasme qui me fit froid dans le dos. Déjà je regrettais de les avoir prononcés. Je n'avais pas peur, non. J'avais honte plutôt.

Il s'était arrêté net de parler. Il resta quelques instants immobile, comme s'il s'était transformé en statue de cire. Puis, brusquement, il fit demi-tour. Je le vis sortir en trombe du salon. Il était parti dans le couloir et avait pris la direction de son bureau.

J'étais là, médusée à la fois par mes mots et par son attitude. Avant que je réalise vraiment qu'il était bien parti, j'entendis la porte de son bureau claquer et ses pas se rapprocher. Il revenait. Il allait entrer à nouveau dans le salon d'un instant à l'autre.

Je savais que cette discussion ne pouvait pas se finir comme ça. Pas si vite. Pas avec une capitulation de sa part. Avec son caractère et sa fierté, ce n'était pas logique. Il était sorti en me laissant le dernier mot, cela ne lui ressemblait pas. Pas du tout même.

Je me suis positionnée au milieu du salon, face à la porte pour bien le voir entrer. Je restais là, droite. Je l'attendais. J'étais décidée à l'affronter encore. Je savais que la fin de la discussion

était proche. Que celui qui sortirait victorieux de cette altercation serait le maître. Il ne devait pas s'attendre à ce que ce combat-là est lieu avec moi. Que je lui tiens tête. J'avais été si docile jusqu'à présent. Je sais que cette victoire a une grande importance pour lui. Je ne vais pas lui faire ce plaisir, le temps des concessions est terminé cher Henri. Je t'ai beaucoup donné. Je me rends compte à présent que je suis restée dans ton ombre beaucoup trop longtemps. Je ne regrette pas la vie que tu m'as offerte. J'ai été heureuse avec toi. Mais ce temps est désormais révolu. Celui de ma liberté est maintenant d'actualité. Je reprends ma vie en main.

À son retour dans le salon sa colère ne s'était pas calmé, non, bien au contraire.

Mais il y avait quelque chose de changé. Sa colère était froide à présent, immobile. Il avait cessé de gesticuler dans tous les sens. Peut-être cet apport d'hormones dégagées pendant ces périodes agitées lui avaient-elles réveillé ses douleurs aux hanches. Lorsqu'il était fatigué, il boitait toujours un peu. Des restes de son accident. C'est cela, quand il est revenu, sa démarche était moins sûre. Mais son visage exprimait toujours la même volonté de vaincre, toujours la même soif de victoire.

À présent il était droit, immobile, comme figé à quelques centimètres seulement de moi. Il me regardait fixement dans les yeux.

Ces paroles étaient en revanche toujours tranchantes comme un rasoir, ces intonations fracassantes comme le tonnerre. Il avait toujours eu de l'aisance dans le verbe. Les mots lui venaient naturellement. Le débit s'était cependant ralenti, mais il était toujours à l'attaque. Je l'écoutais sans baisser les yeux. Je me tenais aussi droite que possible pour tenter d'effacer les quelques centimètres qu'il avait de plus que moi. Je l'écoutais, attendant le

moindre temps mort pour lui asséner un dernier coup qui le mettrait hors-jeu.

La dernière chose que j'ai entendue c'est : « *je n'ai plus besoin de toi, tu n'approcheras plus jamais mère, je te le promets* ».

La dernière chose que j'ai vue, c'est un revolver dans sa main. Pointé sur moi.

- XIII -

Un téléphone sonne. C'est mon portable, à cette heure-là ? Qui peut bien m'appeler au travail ? Certainement pas Anne, elle sait que je suis très occupé ces derniers temps. Ou alors elle a un problème. Je sors le téléphone de la poche de mon blouson et jette un coup d'œil sur l'écran :

« Manoir »

Eh bien il semble que ça soit elle. Étrange, j'espère qu'il n'est rien arrivé à sa belle-mère !

Je lève le doigt et fais signe à Pierre de patienter quelques instants et je décroche.

J'entends une voix, faible et haletante. Je ne comprends rien, la voix est quasi inaudible. Au bout de quelques instants, parmi les sanglots j'arrive à comprendre qu'il s'agit de la belle-mère d'Anne qui est au téléphone.

Ces propos sont confus, incohérents, sans rapport les uns avec les autres. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi elle m'appelle. Elle me parle de sa maladie, de sang, d'Anne, d'Henri allongé par terre. Je ne comprends vraiment rien. Cependant, je pressens que quelque chose de grave est arrivé. Elle sanglote, ajoutant à ma difficulté de compréhension, et j'entends en arrière-plan plusieurs personnes qui parlent. Il y a du monde à la maison. À un moment j'ai entendu une voix d'homme parler de corps, « les corps ». Je ne comprends rien à cette histoire.

— Madame, que se passe-t-il, lui demandais je un peu affolé ?

- Henri, il... Il...
- Quoi Henri madame ? Il est rentré ?
- Il... Il est mort.
- Quoi ? Henri est mort. Que s'est-il passé ? Voulez-vous que je vienne ? Et où est Anne ?
- Avec lui... Oui c'est ça, avec lui dit-elle la voix entrecoupée de pleurs.
- Avec lui ? Mais que voulez-vous dire ? Où est-elle ?
- Monsieur Pierre. Elle...
- Quoi, l'interrompis je excédé et impatient ?
- Anne est morte. Elle est morte ... Avec lui.

Je regarde Pierre. Je suis abasourdi.

Mon regard se voile, les traits de son visage disparaissent et laisse place à une silhouette sombre et difforme.

Mon téléphone tombe et rebondit sur le sol dans un bruit de plastique que l'on écrase.

Quelques instants après, je me réveille allongé, dans les bras de Pierre, entouré de plusieurs collègues. J'aperçois Vanessa qui me tend un verre d'eau.

- Ça va Pierre, me demande-t-elle ? Tu nous as fait peur !
- Heu... Hein ? Oui je crois.
- Tu as reçu un coup de téléphone, sur ton portable et puis tu es tombé, tu as fait un malaise. Ça va tu es sûr ?

Ça me revient, le coup de téléphone. La belle-mère d'Anne. Oui, c'est ça, c'est elle qui m'a appelé. Mon dieu non, ce n'est pas vrai, ce n'est pas possible !

- Pierre, Anne est morte.
- Qui c'est ça Anne, demanda Vanessa à Pierre ?

— Sa nouvelle petite amie, ils se sont rencontrés il y a quelques semaines.

Au travail seul Pierre était au courant de cette histoire. Je ne suis pas un grand expansif moi. En tout cas jusqu'à aujourd'hui.

L'intermède provoqué par mon malaise était parvenu aux oreilles du patron bien qu'il ne soit pas dans les murs. J'ai vite compris que même la cause de ce dernier avait fait le tour de l'immeuble. Merci Vanessa !

Il lui avait dit de me transmettre ses condoléances et de prendre un ou deux jours de congés, qu'ici ils se débrouilleraient sans moi.

J'ai regardé Pierre. Il me fit signe que tout était en ordre et me fit comprendre que je pouvais prendre quatre ou cinq jours même si j'avais besoin.

J'ai pris quelques minutes pour reprendre mes esprits. Je suis parti seul au volant de ma voiture. J'ai manqué d'avoir au moins trois accidents sur le trajet. Il aurait peut-être été plus prudent que je prenne un taxi. Mais bon, c'était trop tard, c'était fait.

Me voici enfin arrivé. Je mets mon clignotant et tourne dans la rue qui mène au manoir. En travers de la route, il y a de la rubalise blanche et rouge. Je ne peux pas passer.

Un gendarme s'avance vers moi. Il m'explique que la route est fermée, qu'il y a une enquête en cours, qu'on ne peut pas passer. Je tente de lui expliquer que justement je vais à cette maison, là où cela a eu lieu, mais rien n'y fait, je reste stoppé au milieu de la rue.

— S'il vous plaît. C'est la propriétaire qui m'a appelé, madame Dollé, je suis un ami de la famille. Verlène, Pierre Verlène, demandez à votre supérieur, je vous en prie. On m'a téléphoné pour me demander de venir.

Il se recule, prononce quelques mots dans son appareil radio. Après quelques échanges qui me parurent interminables, il revient vers moi.

— C'est bon, vous pouvez y aller, vous vous garez au fond de la ruelle sur le petit parking qui est au bout et vous vous présentez au Capitaine. C'est le monsieur qui a trois barrettes blanches sur ces galons.

— Oui, oui, merci monsieur, je connais le parking, oui trois barrettes oui, merci, balbutiais je.

Déjà il levait la barrière créée par le ruban plastifié, me permettant de passer ainsi en dessous.

Je m'engage dans la ruelle. Je passe au ralenti devant la bâtisse. La porte de la maison est grande ouverte. Sur le bord du trottoir, empiétant sur la voie, deux fourgons mortuaires sont garés.

Ce n'est pas possible, non, il y a deux camions. Ils ne sont que trois à vivre dans cette maison, et j'ai eu la mère au téléphone.

Je me gare et sors de la voiture avec hâte. Je me rends compte que la voiture rouge de l'autre jour est encore là. Je dois être dans un mauvais cauchemar cette fois-ci. Non, cela ne peut pas être ça, il doit y avoir une erreur, je l'ai eu au téléphone hier soir, son mari n'avait toujours pas donné signe de vie. Signe de vie, c'est cela, il faut que je trouve un signe de vie...

Je repasse devant ces deux fourgons gris aux vitres teintées. À l'intérieur de chacun j'aperçois une boîte métallique qui brille. Ce n'est pas possible, elle n'est pas enfermée là-dedans, je me fais un mauvais film. Je vais passer la porte et elle va être là, elle va m'accueillir. Oui c'est ça, elle va être là dans le vestibule, c'est sûr. J'ai du mal comprendre tout à l'heure au téléphone.

Lorsque je passe la porte, c'est le fameux capitaine et ses trois barrettes blanches qui me reçoit.

— Monsieur Verlène ? Suivez-moi s'il vous plaît, j'aimerais vous poser quelques questions si vous permettez.

— Heu ... Oui, bien sûr, oui répondis-je un peu décontenancé. Mais que ce passe-t-il ou est Anne Dollé ?

— Venez, je vais vous expliquer.

Nous nous retrouvons dans la cuisine. Sur la table il y a un ordinateur portable, de nombreuses feuilles, une valisette en métal ouverte. Le gendarme s'assied d'un côté de la table et m'invite à faire de même de l'autre côté.

— Monsieur Verlène, comment connaissez-vous la victime ?

— La victime ? Mais de qui vous parlez à la fin ?

— Que faites-vous ici si vous n'êtes pas au courant ?

— C'est la mère, madame Dollé, la mère de monsieur Henri Dollé qui m'a appelé. Je n'ai pas tout compris. Elle m'a parlé de mort, de sang. Je n'ai pas tout compris. Alors, je suis venu aussi vite que j'ai pu, voilà.

— Monsieur Verlène qui êtes-vous par rapport à la famille Dollé s'il vous plaît ?

— Heu... Je suis l'amant d'Anne Dollé, dis-je penaud en baisant la tête.

— D'accord, me répond le gendarme, je ne suis pas là pour juger. L'adultère ne m'intéresse pas dans cette affaire même si une partie y est liée. D'accord, c'est ce que nous a dit aussi madame Dollé mère.

Monsieur Verlène, Anne et Henri Dollé sont morts par arme à feu, vraisemblablement pour une raison de jalousie. Il semblerait que monsieur Dollé est tué son épouse avant de se donner la mort.

— Hein ? Quoi ? Mais ce n'est pas possible. Non vous faites erreur.

— Je suis désolé monsieur Verlène il semblerait que cela se soit passé comme ça.

— Ah... Heu... Oui, excusez-moi. J'ai du mal à croire qu'elle est morte... Qu'ils sont morts.

— Bien entendu. Ce sera tout pour le moment. Je serai peut-être amené à vous convoquer à la gendarmerie pour d'autres questions. Il me faudrait vos coordonnées.

— Oui bien sûr. Tenez, lui dis-je en tendant ma carte d'identité.

Après quelques minutes supplémentaires de paperasserie, me voilà enfin libéré de la cuisine et de son capitaine inquisiteur.

Il m'a autorisé à voir la mère. Il m'a dit qu'elle était dans le salon et qu'elle ne voulait pas en sortir. Ils avaient tenté de lui faire comprendre que ce n'était pas bien pour elle de rester là, mais en vain. Du coup, il m'a demandé si je ne pouvais pas essayer à mon tour tant que j'y étais.

J'arrive dans le salon. La dernière fois que je suis rentré dans cette pièce, j'étais en caleçon. Je n'aime pas ce souvenir. À la réflexion, c'était même la seule fois où j'y avais mis les pieds en fait.

Là aussi il y a de la rubalise bi-couleur. Elle interdit l'accès d'une partie de la pièce.

Je la vois. Elle est assise sur le canapé, celui de l'alcôve couleur rouge sang. Non pas cette couleur, pas aujourd'hui. Tout à coup, cet endroit me paraît beaucoup moins romantique que l'autre jour.

Elle est là assise, elle fixe la partie de la pièce clôturée par la rubalise.

Je m'assieds à ses côtés. Elle me prend la main sans me regarder. Elle ne pleure plus maintenant. Elle continue à fixer le coin du salon. Elle est comme attirée par cette partie de la pièce.

Je regarde aussi droit devant moi à présent, vers cette place qui a été à l'origine de ma présence aujourd'hui.

Dans la pièce plusieurs hommes en blouse blanche sont présents. Deux d'entre eux posent ici et là des petits morceaux de plastique jaune avec des numéros dessus. Certains prennent des notes, d'autres discutent, il y en a même un qui prend des photos.

Du sang, partout : c'est ce qui m'a choqué en entrant dans la pièce. Il y en a par terre, sur le mur, il y a même comme des éclaboussures sur le plafond blanc. Son sang.

Elle est morte. Il l'a tuée, c'est ce qu'ils m'ont dit.

Les corps ne sont plus là, seules restent les traces de sang qui sont présentes partout. Le contour des corps a été dessiné à la craie sur le plancher. Ils avaient l'air d'être enlacés. Je ne comprends vraiment rien. Qu'a-t-il bien pu se passer ici ? Il y a même des traînées rouges par terre, comme si l'on avait tiré l'un des deux corps. Je ne peux détacher mon regard de cette scène, même si je sais que plus je regarde, plus j'aurais du mal à effacer ce moment de ma mémoire. Mais je ne peux pas m'en empêcher, je regarde. Juste là, à l'endroit où il y a une tâche un peu plus grosse que les autres. C'est son sang, j'en suis certain.

D'un seul coup, elle se met à me causer, à me raconter tout ce qu'elle a vécu de l'histoire. Je ne m'attendais pas à ça. En tout cas, pas comme ça de but en blanc, pas aussi froidement.

Elle s'était sentie mieux alors elle avait pris un livre. Elle lisait quand Anne est montée la voir. Elle était venue pour savoir si tout allait bien. Ensuite elle était partie faire des courses. Avant qu'elle ne revienne, Henri était rentré. Il était à un séminaire dans je ne sais plus quel pays, c'est pour cela qu'il avait tardé à revenir.

Il avait passé de longues minutes auprès d'elle. Et puis ensuite, il était parti dans son bureau afin de régler quelques affaires. Il voulait pouvoir rester auprès d'elle alors il avait quelques coups de téléphone à passer à sa société pour y laisser des consignes. Elle se rappelle s'être assoupie. Elle ne sait pas combien de temps son sommeil a duré. Ce qu'elle savait c'est que ce sont des éclats de voix qui l'avaient réveillée. Du bruit qui semblait provenir du salon, comme une discussion animée. Elle se doutait bien que cette discussion était entre lui et Anne. Il était en colère de ne pas l'avoir trouvée là quand il était rentré. Là-bas, dans le salon, il y a eu des cris et puis d'un seul coup plus rien. Alors, elle s'était levée et elle l'a vu passer, Henri, au bout du couloir. Il sortait de son bureau, il allait vers le salon, il semblait avoir quelque chose dans la main. Mais elle n'avait pas eu le temps de lui causer, il marchait trop vite pour elle.

Beaucoup trop vite.

Et avant qu'elle n'arrive dans ce salon, elle a entendu la voix d'Henri. Il disait quelque chose comme « tu n'approcheras plus ma mère ». Oui, quelque chose dans ce genre-là. Elle ne se rappelait plus bien les véritables mots qu'il avait utilisés, mais c'était le sens de sa phrase. Et puis il y a eu le premier bruit sec. Un grand bruit, comme une détonation. Ça l'avait fait sursauter, elle ne s'attendait pas à un bruit comme celui-là.

Oui, c'est cela, un premier coup de feu.

Elle s'était arrêtée net à l'endroit où elle se trouvait. Elle avait senti ses jambes se dérober, elle avait été obligée de s'appuyer sur le mur du couloir pour ne pas tomber.

Avant qu'elle ait vraiment retrouvé toutes ses forces, elle avait entendu un bruit sourd comme si quelqu'un s'était laissé tomber sans ménagement. Le sol avait un peu tremblé. Et au moment où elle avait repris sa marche... Un second bruit sec, identique au premier.

C'est juste après ce qui s'est avéré être le deuxième coup de feu qu'elle est arrivée au salon. Elle avait un peu hésité à franchir la porte, un peu peur de ce qu'elle allait trouver, de ce qu'elle allait voir. Peut-être était-ce un cambrioleur, peut-être était-elle en danger ? Non, elle avait vu Henri sortir du bureau et pénétrer dans le salon. Il lui a même semblé reconnaître la voix d'Anne depuis sa chambre lorsque cela criait.

Alors elle avait franchi la porte sans crainte. Et là, elle les a vus. D'abord elle, dessus, allongée à plat dos sur Henri. Puis lui, sur le sol. Autour d'eux il y avait une grosse tache rouge qui continuait à se répandre. Du sang, leur sang.

Il était trop tard. Elle s'était bien approchée pour regarder s'ils étaient encore vivants, mais très vite elle avait compris. Il était trop tard, ils étaient morts tous les deux.

Elle pouvait voir parfaitement le trou que la balle avait fait sur le corps d'Anne. Du sang s'en échappait encore. Elle avait une expression de terreur figée sur la face, comme si elle avait eu le temps de comprendre ce qui lui arrivait avant de mourir. Cette supposition l'avait terrifié, Anne était comme sa fille.

Et Henri. Son visage était serein. Serein et blême. Il semblait comme apaisé. Il y avait un énorme contraste entre les expressions qu'affichaient leurs deux visages.

Lui, le trou il était dans son cou, elle pouvait le voir d'où elle était. Cette image est gravée dans son cerveau pour toujours. Et de ce trou jaillissaient par épisode des vagues de sang rouge vif. Elle était tétanisée, elle ne pouvait pas détacher ses yeux de ce trou béant d'où la vie de son fils s'échappait irrémédiablement.

Il tenait Anne dans ses bras. Enfin, c'est ce qu'il lui semblait, car ils étaient tous les deux étendus sur le sol. Mais oui, il la tenait dans ses bras, elle en était sûre. Il y avait encore un des bras d'Henri sur le ventre d'Anne, juste en dessous du trou ensanglanté.

Cette dernière révélation me glaça d'un seul coup. J'avais l'impression que le froid avait envahi tout mon être, jusqu'à mes os. Cet homme avait trouvé l'ultime moyen de garder sa femme : la faire mourir dans ses bras. Il y avait de quoi refroidir n'importe quelle personne.

Malgré la barbarie de cette situation, je ne pouvais m'empêcher de voir le côté romanesque de cet acte désespéré.

Cet homme venait de me priver de mon futur. J'étais effondré, trop pour exprimer ma colère même si j'avais envie de le frapper et de crier. Cela n'y changeait rien : Anne était morte. Là, dans cette pièce qui servait de prélude au plaisir, là où je l'ai vue le premier jour. Elle était morte là.

Le capitaine des gendarmes, il est revenu nous voir. Il n'y avait plus personne dans le salon maintenant. Nous étions tellement dans nos pensées, reliés tous les deux ensemble, que nous n'avions pas fait attention à cela.

Il nous a demandé de quitter la pièce. Il leur fallait la garder dans cet état encore quelque temps, le temps de vérifier les clichés et la validité de tous les prélèvements. Ils allaient clore la pièce jusqu'à nouvel ordre, y mettre les scellés.

Je me suis levé et ai tendu une main à la vieille dame. Cette fois-ci, elle a accepté de se lever. Nous sommes sortis.

Ils sont partis. Nous sommes restés seuls tous les deux.

Elle avait refermé la porte lorsque le dernier gendarme était sorti. Dans la rue les deux fourgons avaient disparu, la rubalise aussi. On pourrait croire maintenant qu'il ne s'était rien passé.

Mais nous nous savions. On était dans la maison. Et dans la maison il y avait ce sceau de cire rouge sur la porte du salon. Une petite étiquette cartonnée de couleur crème y était attachée à l'aide d'une cordelette de chanvre : « *scène de crime. Affaire n° 2843. Homicide. 2 victimes* ». Il y avait aussi la date d'aujourd'hui de mentionné dessus ainsi que le nom du gendarme

qui avait apposé le scellé. Puis il y avait ce vide, cette odeur mélangée de sang, de poudre. Cette odeur de mort.

— Venez Pierre, nous allons manger un peu, il le faut, me dit-elle d'une voix monocorde.

Cette idée me parut saugrenue. Je n'avais pas faim. Je pense qu'elle non plus en fait. Mais manger, c'était une activité, et une activité, cela aide à oublier un peu.

Dans la cuisine tout était redevenu comme avant. Une cuisine normale. Plus d'ordinateur, plus de feuilles remplies de notes, plus de gendarme qui vous inonde de questions. Une cuisine normale donc.

— Pierre faites-moi une faveur s'il vous plaît.

— Oui, que voulez-vous que je fasse ?

— Appelez-moi par mon prénom désormais, je vous en prie. À présent je ne suis plus la mère de personne. Non, de personne.

Elle se mit à pleurer. Cela me faisait bizarre de voir comme ça cette femme habituellement hautaine, fière et digne. Je ne pensais pas qu'elle pouvait pleurer devant un étranger comme cela. Son fils était mort, Anne était morte. Elle se retrouvait seule maintenant. Comment ne pas pleurer. Je me suis approché d'elle et je lui ai ouvert mes bras. Elle a relevé la tête un court instant et est venue contre moi. Très vite elle a séché ses larmes, c'est excusé presque. Elle s'est reculée doucement et a tenté de me sourire. Elle était digne.

— Eugénie, je m'appelle Eugénie me dit-elle affectueusement en mettant sa main le long de ma joue.

— D'accord Eugénie lui dis-je en baisant sa main. Je suis enchanté de faire votre connaissance, madame Eugénie Dollé. Vraiment enchanté.

Je n'avais pas le cœur à rire ou à faire des civilités. Mais ce petit mot m'avait semblé être une bonne chose pour essayer de la calmer un peu.

Elle m'avait souri, essuyé dignement les dernières larmes qui coulaient sur son visage. Les sillons des rides que le temps avait dessinées sur son visage ramenaient toutes ces larmes au coin de ses lèvres. Comme s'ils ne voulaient pas qu'elles s'échappent. Comme si ces larmes devaient nourrir sa mémoire.

Lorsqu'elle ouvrit le réfrigérateur, elle s'arrêta et eut un mouvement de recul. Il était rempli. J'ai compris tout de suite. Dans cet antre froid étaient disposées toutes les provisions déposées là il y a quelques heures à peine par Anne. La dernière chose qu'elle ait faite. Les dernières choses qu'elle ait touchées.

Moi aussi j'avais les yeux rivés sur cet appareil ordinairement anodin. Ce réfrigérateur était devenu subitement un sanctuaire.

Elle sortit quelques pièces de charcuterie, une plaquette de beurre, du fromage et quelques fruits.

Nous avons mangé. En tout cas il paraît que cet acte s'appelle comme cela. Nous avons surtout répondu à un besoin physiologique vital.

Rien n'avait de goût. Les textures, les saveurs, les odeurs, rien ne me semblait être comme d'habitude.

Eugénie s'est endormie. Je suis rentré chez moi juste après. Je lui ai promis de revenir la voir autant que nécessaire. Je ne la connais pas, je n'ai rien à voir avec sa famille. Cependant, sa détresse contenue m'a troublé. Rien à voir avec la première im-

pression que j'avais eu d'elle. Bien sûr, elle s'était montrée gentille avec moi l'autre fois. Mais là, elle avait l'air tellement fragile.

Et puis nous avons Anne en commun, notre peine suite à sa mort est la même. Côtayer cette femme me permettra peut-être de connaître un peu mieux Anne. Je sais que cela ne sert à rien. Je sais que cela ne va que prolonger mon chagrin.

Anne, je ne l'ai connue réellement que quelques jours. Mais avec les tchats qui ont précédé pendant quelques mois cette rencontre, j'ai vraiment la sensation de la connaître depuis longtemps. La semaine que nous avons passée ensemble m'a semblé être des mois. Cette femme, j'imaginai vraiment que c'était ma compagne. Cela peut vous sembler étrange, excessif peut-être. Mais c'est exactement cela que je ressens. Oui, en fait, j'ai l'impression d'avoir perdu ma compagne.

Dès le début cette femme m'était apparue inaccessible. Je ne pensais pas l'avoir un jour à mes côtés. Mais les événements nous avaient poussés dans les bras l'un de l'autre. Maintenant nous étions revenus au point de départ : elle est inaccessible. Et cette fois-ci, à tout jamais.

L'eau chaude coule sur mes épaules. La vapeur envahit la salle de bain. Cette moiteur qui m'enveloppe m'apaise. Je suis resté plus d'une demi-heure comme cela à tenter de me noyer sous la douche. C'est lorsque je suis sorti que je m'en suis rendu compte. Le réveil indiquait clairement que cela faisait environ une moitié d'heure au moins que j'étais sous la douche. Lorsque je suis rentré dans la chambre, il était très exactement 19 :02. Cela m'a frappé parce que c'était exactement comme l'autre fois, celle où elle est montée dans la voiture.

Il y a des signes comme ça.

J'ai pris un somnifère. Je me suis couché. Au moment d'éteindre la lumière, mon regard est attiré par la forme rouge dans le coin de la chambre.

Là sur la chaise, sa superbe robe rouge. Elle l'a oubliée jeudi dernier quand elle est partie. Je l'avais laissée dans la chambre, cela me faisait du bien de savoir cette robe-là. Cela me laissait penser qu'elle reviendrait. Cela me laissait un petit bout d'elle aussi. Et puis elle devait revenir alors la robe était là, en attendant qu'elle l'enfile à nouveau.

Il y avait encore un peu de son odeur dessus. Parfois le soir avant de me coucher, j'allais la sentir. Je sais, c'est futile, mais j'aimais bien. Plus les jours passent, plus l'odeur disparaît, plus elle devient difficile à capter.

Plus d'une semaine qu'elle est partie. Et maintenant, une demi-journée qu'elle est morte. Je ne pourrais plus sentir cette robe, les effluves sont devenus trop fugaces. Elle ne sera plus désormais qu'un bout de tissu d'une couleur trop chargée de sens pour être agréable à regarder.

Lundi.

Je sais que tout le monde va me regarder à l'agence ce matin. Ils vont tous prendre leur air de cocker triste. Cela va m'énerver, je le sais. Mais il faut que je retourne travailler. Rester à la maison ne me servirait à rien.

J'ai appelé Eugénie hier. Elle avait la voix calme. Elle avait vu son médecin. Il avait fait le nécessaire pour qu'elle puisse dormir un peu. Elle n'avait pas de nouvelles. Elle ne savait pas quand elle pourrait enterrer ses enfants, elle m'appellerait quand elle saurait. Elle me l'avait promis.

Je le savais, ça s'est passé exactement comme je l'avais imaginé. Quand je suis arrivé, tout le monde s'est tût. Le premier à me causer a été Pierre. Pierre, mon collègue, mon ami. Je lui ai

souri. Du moins j'ai essayé. Il n'a rien dit pour Anne. Il m'a regardé, juste un instant, puis il m'a montré le tirage offset de l'affiche qui venait juste d'arriver de l'imprimerie.

Le cours de la journée était enclenché. Le travail m'a bien aidé à ne pas trop penser à toute cette histoire. Mais le halo rouge autour du personnage m'a perturbé. Je le trouvais très bien pourtant lorsque j'ai colorisé l'affiche. Mais là, aujourd'hui, ce rouge ressemblait trop à cette tâche sur le sol du salon.

C'est juste après le déjeuner que j'ai reçu l'appel d'Eugénie. Elle avait eu le capitaine des gendarmes. L'enquête était close. Tous les éléments confirmaient que c'était Henri qui avait tiré sur Anne avant de se donner la mort. Les corps allaient être rendus à la famille. Elle allait pouvoir les enterrer.

Pour le salon, le gendarme lui avait même donné l'adresse d'une société spécialisée dans le nettoyage de ce genre de choses. Un gendarme allait passer dans l'après-midi pour enlever les scellés et l'aider à contacter la société.

Elle n'avait pas encore de date, mais au moins maintenant elle pouvait s'en occuper, faire le nécessaire.

Je n'ai eu que ça en tête tout le reste de la journée. J'ai réussi à travailler, mais le cœur n'y était pas : pas d'entrain. Pierre tentait de me faire rire de temps à autre pour me changer les idées. Par courtoisie je lui souriais. Je sais qu'il faisait ça pour moi. Je ne lui en voulais pas, au contraire, j'aurais certainement tenté la même chose pour lui et je le remerciais pour ça.

- XIV -

C'est aujourd'hui. Un jour maudit. C'est aujourd'hui l'enterrement. Je n'ai pas envie d'y aller. Je ne sais pas si j'aurais la force. Pourtant, il le faut.

Je m'en voudrais tout le reste de ma vie, je crois, si je n'y allais pas. Comme si je n'avais pas clos une partie de l'histoire. Je sais qu'elle a été courte et que l'on peut même dire qu'il n'y avait pas encore une vraie histoire entre nous. Mais pour moi c'était le cas. Oui, pour moi c'était une vraie histoire et je me moque qu'elle ait été courte et incongrue.

Je me gare dans la ruelle. Je suis un peu en avance. J'ai promis à Eugénie de l'emmener. Autour de la porte a été dressée une tenture mauve. Cela fait comme un porche. J'avais déjà vu ça dans des films anciens, mais je ne pensais pas que cela puisse encore exister de nos jours. Le passage sous cette porte de velours me glace le sang.

Eugénie me reçoit dans le petit salon, celui où je les ai rencontrés la première fois elle et Anne. L'autre, le grand salon, il est toujours clos. Eugénie a fait disparaître toutes les traces du drame, mais elle ne peut encore se résigner à y pénétrer.

Et aujourd'hui, il était hors de question pour elle de recevoir les gens qui allaient venir, dans cette pièce, où tout cela s'était déroulé. D'une part elle ne pouvait pas y pénétrer, et d'autre part, même si tel n'avait pas été le cas, il aurait été très inconvenant de recevoir les gens dans ce lieu. J'ai un temps d'arrêt au moment de franchir la porte.

Il n'y a pas grand monde. Eugénie m'expliqua que la majorité des gens allaient directement à l'église et que seuls quelques amis proches avaient été conviés au manoir. Étrangement je faisais partie de ceux-là. Il est vrai que ce drame nous avait terriblement rapprochés elle et moi. Et puis j'avais pris du temps pour elle. Mais je l'avais fait sans arrière-pensée, naturellement, comme on soutient un proche, la famille.

Je suis garé. Le trajet était assez court même si j'ai eu l'impression du contraire. Nous avons suivi les camionnettes qui transportent leurs corps. Juste derrière, lentement. Le trajet entre la maison et l'église m'a vraiment semblé interminable. Eugénie était assise à côté de moi. Depuis que la date était arrêtée, elle avait tenu à ce que cela soit moi qui l'emmène. Je n'ai jamais vraiment compris pourquoi elle avait fait ce choix, mais j'avais accepté d'être son conducteur. Je pense juste qu'elle n'a confiance en personne de l'entourage de son fils.

Je lui ouvre la porte et l'aide à sortir. Elle prend mon bras en sortant de la voiture et continue à me tenir alors que nous marchons en direction du parvis de l'église. L'émotion lui fait sans aucun doute vaciller les jambes.

Le parvis est rempli de monde. Les gens sont amassés de part et d'autre d'une allée fictive qui semble tracée depuis la porte de l'église jusqu'à la rue. Nous passons au milieu. Je vois tous ces regards nous dévisager avec compassion. Mais je vois aussi l'interrogation sur les lèvres de tous ces gens. J'entends chuchoter. Ma présence étonne, semble déranger même. Non pas qu'elle est inconvenante, non, la plupart des gens ne me connaissent pas, ne connaissent pas l'histoire d'Anne. Non, mais c'est cela qui intrigue. Qui puis je donc bien être pour avoir grâce aux yeux de « la Mère » au point d'être son chevalier servant en ce jour si sombre alors que je suis un inconnu aux yeux de ces gens ?

Cette position me donne une revanche sur tous ces médisants que j'ai croisés le jour de mon intronisation dans ce cercle de dégénérés lubriques. Je reconnais ici et là quelques visages. Tout ce que compte la ville comme ronds de cuir et autres arrivistes endimanchés est présent. Il faut plus être vu que voir. La plupart des gens ne sont ici que pour le qu'en-dira-t-on. Pour pouvoir se vanter d'y avoir été, d'avoir vu. Tous ces gens me révoltent. Je dois me retenir pour ne pas avoir de haut-le-cœur.

Nous avons pris position devant la porte. Le curé nous accueille, présente ses condoléances à Eugénie et lui offre un signe de croix en guise de bénédiction.

Les portes arrière des fourgons s'ouvrent et les cercueils sont amenés.

Ils passent juste devant moi. Je me fais violence pour ne pas tendre le bras au passage du tien. J'ai promis à Eugénie de ne pas montrer mon amour pour Anne devant tout ce pare-terre de cafards.

Je ne veux pas déshonorer la mémoire d'Anne, je ne veux pas embarrasser Eugénie.

Sur son cercueil il y a une couronne de fleurs. Elle est bicolore. C'est une proposition d'Eugénie pour me permettre de m'associer secrètement à sa peine. Elle a choisi une couleur et moi l'autre. Elle a eu cette pensée pour moi alors que l'on enterre son fils et sa belle-fille. Cette femme est surprenante. Elle a insisté et j'avoue que je n'ai eu ni l'envie ni le courage de lui résister.

Je suis heureux d'avoir pu te montrer ma peine, de m'associer à cet hommage. Heureux ! Non. Je suis effondré en vérité, mais tu m'as compris, tu as saisi le sens de mes mots.

Tu es là, face à moi, allongée dans cette boîte de bois. J'ai peur. Je ne sais pas si je vais avoir la force, le courage, la volonté de rester jusqu'au bout. Pourquoi suis-je là ? Pourquoi je me mets dans de tels états pour toi ? Nous n'avons fait l'amour que

quelques fois, durant quelques jours. Non, ne pas penser à cela, pas ici, pas maintenant.

Déjà le curé a commencé l'office. Je suis assis là, juste derrière ton cercueil. Je sais que ma peine est visible. Ma place dans l'église doit provoquer bien des questions. Bien plus encore que ce qu'il y a pu avoir sur le parvis tout à l'heure.

J'ai l'impression que si je tends le bras je pourrais te toucher. Comme avant, te toucher, te caresser, te prendre dans mes bras. Ça y est, cela me reprend. Je dois arrêter d'avoir toutes ces pensées. Mais je n'y arrive pas. Je me concentre, mais dès que j'ouvre les yeux je vois ces masses de bois posées sur des tré-pieds devant moi. Je sais que tu es là. Je sais que tu es dedans. Dans le cercueil de droite. Comme le veut la convenance des gens bien, à la droite de ton mari.

Le curé effectue la bénédiction et déjà le défilé des gens commence pour rendre un dernier hommage aux défunts. Je reste là, assis. Je regarde, mais je ne vois pas. De temps à autre je sens la main d'Eugénie attraper la mienne. J'entends des personnes murmurer à son encontre des mots que je ne comprends pas.

Avant que je réalise, nous sommes debout devant les fosses qui vont bientôt accueillir les deux cercueils. J'ai la sensation d'avoir eu un trou. Je me vois encore assis dans l'église, mais je suis maintenant au cimetière face aux cercueils que l'on est déjà en train de descendre dans le caveau familial. Cette sensation de vide est étrange. J'ai eu l'impression un instant d'être avec toi. Comme si nous regardions cette scène depuis une estrade, en hauteur. Mais cette vision s'est estompée et a finalement disparu au moment où ton cercueil a touché le fond. C'est comme si tu étais venu me dire au revoir. Je ne sais pas si cela s'est réellement produit ou si c'est le fruit de mon subconscient. Dans tous les cas, je ne chercherais pas à savoir. Ce moment était trop magique pour risquer de le perdre dans des questions existentielles.

Tout est fini à présent. Les employés de la société des pompes funèbres tendent une toile de velours pourpre au-dessus de la fosse. Encore cette couleur. Le reste va se faire à l'abri des regards. Nous devons y aller maintenant. Il faut se résoudre à quitter le cimetière, couper le dernier fil qui nous relit à eux. C'est fini désormais. Définitivement et irrémédiablement fini. Ils sont morts, enterrés. Ils ne seront plus qu'une trace dans nos mémoires, des visages sur des photos qui finiront par jaunir sur une cheminée ou une table de nuit. Que des souvenirs. Je sais que je ne pourrais jamais venir me recueillir ici. Tu reposes aux côtés de ton mari. Je sais qu'il sera toujours là. Moi, je ne pourrais pas !

Au moment de quitter le cimetière, j'aperçois Louise au loin. Elle se dirige vers nous. Elle tente de me sourire, mais je vois que chez elle aussi le cœur n'y est pas. Elle présente ses condoléances à Eugénie et bizarrement à moi aussi. Je suis étonné et flatté en même temps. Je suis gêné aussi. Gêné vis-à-vis d'Eugénie. Cette dernière ne réagit pas et m'adresse même un regard attendri. Elle m'a repris le bras et le serre avec force, comme pour me signifier sa compassion.

Nous nous dirigeons vers la voiture afin de regagner le manoir. Au cours du trajet vers les parkings, Eugénie a invité Louise à nous rejoindre. Cette dernière a accepté. Cette invitation m'a étonné. Je n'avais pas eu l'impression ce fameux jour de l'intro-nisation qu'Eugénie appréciait particulièrement Louise. Peut-être m'étais-je trompé. Ou peut-être Louise lui rappelait elle une partie de la vie de son fils ? Elle était sa secrétaire, et vu le temps qu'il passait au bureau, Louise était certainement la personne qui le côtoyait le plus longtemps dans une journée. Peut-être était elle-même sa maîtresse ?

Il n'y a pratiquement personne au manoir. Nous ne sommes qu'une petite dizaine. Les gens ne sont pas restés longtemps. Ils sont venus par courtoisie et se sont vite éclipsés.

Nous nous sommes vite retrouvés à trois, Louise, Eugénie et moi. Elle nous a proposé du thé. Je pense que c'était pour elle un moyen de clore définitivement la cérémonie, un moyen de tenter de reprendre une vie normale. Comme avant. En tout cas essayer.

Nous buvons le thé dans la cuisine. Mais il n'y a pas de gâteaux, ce n'est plus pareil, non, jamais plus cela ne le sera.

Eugénie nous donne congé. Elle est fatiguée, je le vois. Elle a maintenant besoin de se retrouver seule.

Je lui promets de revenir, lui donne mes coordonnées complètes. Elle me remercie et promet de ne pas en abuser. J'insiste. Finalement, j'aime bien cette femme.

Louise et moi sortons. Je la regarde et enfin, je ressens comme une délivrance. Comme un dé clic. Je la regarde droit dans les yeux et je pleure. Je n'avais pas réussi depuis l'annonce de sa mort.

Louise me serre dans ses bras. Au bout de quelques instants, elle me propose de venir manger quelque chose chez elle. À l'heure qu'il est, il n'y a plus grand-chose d'autre à faire. Résigné, fatigué et un peu affamé aussi je dois bien l'admettre, j'accepte. Je ne sais pas depuis quand je n'ai rien mangé. Un ou deux jours peut-être.

J'ai du mal à suivre la voiture de Louise. Elle ne conduit pourtant pas si vite que cela. Mais je me sens vidé, exténué. J'ai du mal à me maintenir dans la circulation de la rocade. Elle me semble beaucoup moins romantique que lorsque je l'observe depuis le balcon de chez moi, quand elle s'étire majestueusement

la nuit. Là, maintenant, je maudis cette rocade et tous ces conducteurs pressés de rentrer chez eux, stressés, énervés. Ce sont eux qui m'énervent à présent.

Enfin, nous arrivons devant chez Louise. La pensée du voyage retour me désespère déjà. Si je n'ai pas la force, je trouverai un hôtel dans les environs et je rentrerai demain. Heureusement je trouve à me garer sans problème. C'est déjà une source d'agacement en moins.

Louise est déjà sur le trottoir, elle m'attend.

Elle ouvre la porte du pallier et pénètre la première.

L'intérieur de l'appartement de Louise est chaud, cosu, coloré. Cela va bien avec la personnalité de cette femme indépendante, entreprenante et joyeuse.

— Que vas-tu faire maintenant ? Tu n'as plus de patron, demandais je ?

— Rien, la société est gérée par un conseil d'administration. Ils vont élire un nouveau président exécutif c'est tout. Moi je continuerai d'être son assistante sauf si le nouveau boss arrive avec la sienne. Là on me trouvera une autre place au siège. Je ne suis pas inquiète.

— Ah d'accord.

Après avoir fouillé quelques instants dans son réfrigérateur, elle me propose un reste de riz avec du rôti froid. De toute façon pour moi cela ira. Je ne suis pas sûr que j'aurais su apprécier des mets plus raffinés.

— Oui, merci, ça m'ira, ne t'inquiète pas pour moi. De toute façon je ne sais pas si je vais vraiment pouvoir avaler quelque chose.

— Nous sommes tous tristes Pierre. Mais si tu voyais ta tête, je crois que tu le serais un peu inquiet, comme moi. Allez viens on va manger. À défaut de nous consoler, cela nous rassasiera peut-être.

Nous avons grignoté, comme ça, en silence, sans réelle envie. Cela me faisait bizarre de manger en tête-à-tête avec une autre femme que toi, même si ce repas n'avait rien de romantique. C'est Louise qui a rompu le silence la première.

— Je sais ce que tu ressentais pour Anne. Je m'en suis rendu compte dès que je t'ai vu sur le parking. Elle avait de la chance de t'avoir rencontré.

— Je ne sais pas, dis-je mélancoliquement, je ne sais pas.

— Pourquoi dis-tu ça Pierre ?

— Eh bien je me dis que c'est à cause de moi que tout cela est arrivé. Si elle ne m'avait pas rencontré, elle serait encore en vie. Il ne l'aurait pas tuée pour la garder.

— Ah oui, bien sûr, répondit-elle sur un ton qui montrait clairement qu'elle n'y croyait pas.

— Quoi ? demandais-je.

— Pierre, il faut que tu saches quelque chose. Tu n'étais pas vraiment le premier amant d'Anne.

— Je sais, elle me l'a dit.

— Donc Henri n'a pas agi à cause de toi, il a agi à cause d'elle. Cela faisait des années que c'était comme cela. Mais je peux te le dire maintenant, même si ça ne peut rien changer aujourd'hui. Avec toi ce n'était pas pareil. J'ai compris quand Henri m'a demandé d'organiser cette intronisation. Il ne l'avait jamais fait avant. Je te l'ai dit, quand je t'ai vu, j'ai tout de suite compris que c'était toi l' élu d'Anne. Henri le savait aussi. On ne peut rien y changer. On ne peut pas les ramener. Il va tous falloir que l'on vive avec ça. Mais toi, tu n'as pas plus de responsabilités

qu'un autre dans cette histoire. C'est lui qui a tiré Pierre, pas toi !

Je savais qu'elle avait raison. Sur toute la ligne. Mais je n'arrivais pas encore à me résoudre à accepter cette version. Cela viendra certainement. Mais pas aujourd'hui, pas maintenant.

Nous avons fini de manger sans bruit.

À la fin du repas, Louise m'a proposé un café. Ce breuvage m'a un peu réchauffé. Elle est allée le boire dans son fauteuil et m'a invité à me mettre près d'elle, sur le canapé.

Nous avons passé une partie de la soirée à discuter. De tout, de rien, surtout d'elle et d'Henri, de son travail avec lui. Ces paroles étaient surtout là pour passer le temps, tenter de se changer les idées.

J'ai appris à connaître un peu Louise grâce à cela. Cette femme était plus âgée qu'Anne, mais elle dégageait une telle jeunesse. Ses traits marquaient bien son âge, mais il émanait d'elle comme une aura qui la rendait resplendissante malgré ses presque cinquante ans. Cette femme était à la fois posée et légèrement ingénue. C'est cette dualité qui m'avait intrigué le jour où je l'avais vu sur le parking. Et là, à quelques centimètres de moi, elle était encore plus intrigante.

J'étais très fatigué. J'ai laissé échapper un bâillement. Louise a souri et s'est moquée de moi. Nous avons réussi à penser à autre chose qu'à cet après-midi endeuillé. Nous avions même réussi à rire. Mais d'un seul coup, avec la fatigue, j'étais redevenu mélancolique et triste.

Mon visage s'est fermé, je sentais les larmes remonter. Louise est venue s'asseoir à mes côtés sur le canapé.

Elle avait vu mon désarroi. Alors, elle m'a pris dans ses bras et j'ai senti à nouveau les larmes couler.

— Vas-y Pierre, pleure, n'ai pas honte, cela fait du bien.

— Je n'ai pas honte de cela tu sais, je pleure parce que j'ai de la peine. Je suis juste un peu gêné de le faire devant toi.

— Ce n'est pas grave, ce sera notre secret. Tu es triste, c'est normal.

Sur ses paroles, elle s'est mise à me déposer doucement, mais de manière répétée des baisers tendres sur la joue et sur les cheveux. Petit à petit elle s'est approchée de moi. Ses cuisses ont touché les miennes. Je la regardais, les yeux humides, rougis par la peine.

Elle a pris ma main et l'a posée sur sa joue. C'est là qu'elle posait maintenant ses baisers. J'ai senti monter un frisson en moi. Pourquoi ce sentiment ? Ce ne sont que des baisers sur une main. La femme que je pensais aimer a été enterrée cet après-midi et je suis là, à me laisser séduire par une autre femme dès le soir même. L'idée que je puisse tirer du plaisir à cette marque d'affection me trouble. Je sens qu'à la tristesse se joint maintenant un sentiment d'angoisse. Mais je ne bouge pas, je ne me défends pas. Je pleure c'est tout. Je n'ai pas de sanglot, juste des larmes qui coulent sans discontinuer. Sans que je n'y puisse rien, elles coulent.

Louise s'approche à nouveau de mon visage. Je sens ses lèvres douces et charnues sur ma joue. D'un coup de langue doux et lent elle essuie une larme qui y coulait. Je ne bouge pas. À présent, elle pose sa main sur ma cuisse.

Sa bouche glisse lentement vers la mienne. Ses lèvres viennent se plaquer sur les miennes. Elle m'embrasse doucement, avec beaucoup de sensualité puis se retire. Elle est là, assise à côté de moi et elle me regarde en souriant. Je ne sais pas trop ce que je dois faire. Ce baiser était très doux, mais pourtant tellement indécent dans cette journée. Mais le bonheur qu'il m'a procuré atténue quelque peu cette gêne. Cette femme m'a vu nu ! Il n'y

a rien chez moi qu'elle ne connaisse pas, c'est quelque peu déstabilisant.

Les propos qu'elle m'a tenus le jour de notre première rencontre me reviennent en mémoire. Cette femme m'avait carrément proposé de coucher ensemble ! Paradoxalement, ce souvenir me fait quelque peu sourire. Louise interprète cela comme une invitation. Elle s'approche à nouveau de moi en silence, prend mon visage dans ses mains et vient m'offrir un nouveau baiser. Cette fois-ci, il est long et extrêmement sensuel. Ses mains caressent maintenant ma nuque. Elle s'est approchée encore un peu plus. Elle est totalement blottie contre moi. Instinctivement je me recule.

— Excuse-moi Louise.

— Qu'y a-t-il ? Cela ne te plaît pas ?

— Ce n'est pas ça, tu le sais très bien, tu es une femme très séduisante.

— Écoute Pierre, je ne te demande pas de m'épouser reprit elle. Nous sommes tous les deux tristes et déstabilisés. Je cherchais seulement un peu de chaleur humaine, partager notre émotion tendrement.

— Je sais, mais...

— Allez viens, oublie tes principes, viens j'ai vraiment besoin de réconfort ce soir...

Elle n'a pas fini sa phrase. Déjà ses lèvres avaient rejoint à nouveau les miennes. Je me suis laissé faire. Ces câlins étaient tellement agréables. J'ai senti une larme couler sur ma joue. Mais cette fois-ci ce n'était pas une des miennes non, c'était une de ses larmes à elle. Son désarroi m'a ému. Elle était réellement triste elle aussi. Je ne sais pas bien vers qui cette tristesse est

vraiment dirigée, vers Anne ? Vers son patron ? Mais peu importe en fin de compte, cette femme avait de la peine elle aussi, et elle était réelle.

Alors, je l'ai prise dans mes bras. Nous sommes restés là quelques instants l'un contre l'autre sans bouger. Il n'y avait pas d'amour ni de honte à présent. Juste du bien-être et de la complicité. C'est moi qui ai cherché ses lèvres cette fois-ci. Elle s'est laissé faire. Elle s'est offerte docilement, entièrement.

Petit à petit, nos baisers se sont faits plus enflammés, plus brusques, plus longs aussi. La passion et le désir étaient en train de monter en chacun d'entre nous. Après quelques minutes, Louise s'est levée. Elle m'a pris par la main et m'a emmené jusqu'à sa chambre. Très vite, on s'est retrouvé enlacé sur son lit. Très vite aussi elle s'est déshabillée.

Elle était là, à nouveau debout, entièrement nue face à moi. De temps à autre je voyais une larme poindre à l'angle de ses yeux. Je me suis assis au bord du lit et je la regardais. Je ne savais plus quoi faire, mon esprit était comme enveloppé par du coton. Comment devais-je réagir ? Cette femme était splendide et elle s'offrait à moi sans aucune retenue. Elle s'est approchée pendant que j'étais dans mes pensées et s'est frottée doucement contre moi. Elle m'a déshabillé lentement en ponctuant ses gestes par de petits baisers sur chaque partie de peau qu'elle dévoilait chez moi. Une fois sa tâche achevée, elle m'attira au milieu du lit où elle s'allongea, juste à côté de moi.

Nous avons fait l'amour.

Tendrement, doucement, sans hâte. Comme des amis plus que comme des amants en fait. Chaque geste était doux, chaque caresse sensuelle. Cet instant était irréel : le paradoxe d'un grand plaisir physique maté d'une profonde tristesse morale. C'était un peu comme une parenthèse feutrée dans cette journée rude. Une petite douceur après un café amer. J'y ai pris du plaisir,

beaucoup de plaisir, cette femme est une amante hors du commun. Je me souviens avoir vraiment apprécié ce moment. Mais la chose dont je me rappelle vraiment c'est que, au moment de l'orgasme, j'ai pleuré. Mon corps était avec Louise, mais une partie de mon âme était avec Anne.

Mes pleurs, c'était un mélange de honte et de tristesse. La honte de penser à une autre femme alors que Louise venait de se donner à moi. La tristesse de savoir que ça, plus jamais je ne le ferais avec Anne.

— Merci me dit-elle.

— Merci de quoi ? De ne pas être réellement avec toi en ce moment précis ? Ce n'est pas très gentleman...

— Non Pierre. Merci du moment que tu viens de m'offrir, du très bon moment que nous venons de passer ensemble. J'étais triste, tu m'as admirablement et merveilleusement consolée. Grâce à toi je me sens un peu plus légère maintenant, comme soulagée.

— Tu es gentille, dis-je, essuyant une dernière larme.

— Et toi tu es adorable, tellement romantique. Anne avait beaucoup de chance de t'avoir. Je sais que je n'aurais jamais un amour comme celui que tu lui as donné. Je l'envie, dit-elle en me caressant la joue. Elle est partie avec cette certitude, celle de ton amour. J'aimerais tellement rencontrer quelqu'un qui m'aime comme ça moi aussi.

— Pour ce que ça change, ajoutais-je amèrement.

— Si tu veux, on ne reparlera plus jamais de ce moment.

— Ça va, dis-je, je suis grand, j'assume. J'y ai pris du plaisir aussi, tu sais.

— Il ne s'agit pas de ça Pierre, tu m'as comprise. Cette soirée ne comptera pas, prenons ça comme du réconfort mutuel, c'est tout. S'il doit se passer quelque chose entre nous un jour, je veux

que cela soit parce que nous aurons réellement des sentiments l'un pour l'autre, pas juste par nostalgie de cette soirée.

Elle s'est appuyé la tête contre mon torse et elle me caressait le ventre de manière sporadique. J'étais un peu gêné, mais je dois avouer que c'était très agréable. Je suis resté là, à flotter entre plaisir et émotion.

— Tu veux bien rester là cette nuit ? Je n'ai pas envie de rester seule. Je sens que je vais passer la nuit à pleurer sinon. S'il te plaît.

— D'accord, je veux bien, de toute façon, que pouvons-nous faire de plus déplacé que ce qui vient déjà de se passer, dis-je en souriant. Et puis personne ne m'attend plus à présent. Allez dors, je reste avec toi pour ce soir. Pour être franc, moi aussi je n'ai pas très envie de rester seul. Alors, restons seuls à deux, dis-je avec un peu d'humour. Mais on dort, on est sage.

— Oui promis, dit-elle. Tu sais, je n'avais pas calculé de faire l'amour avec toi. J'ai juste besoin d'une présence, vraiment, ajouta-t-elle.

— Je sais, répondis-je doucement, je sais.

— Dis ?

— Oui, quoi ?

— Tu l'aimais vraiment autant que ça Anne ?

— Je pense oui. Tu sais on ne se connaissait pas depuis si longtemps que ça, mais oui, j'avais des sentiments pour elle. À la réflexion, je crois que oui, je l'aimais.

— Elle avait de la chance alors. Moi je ne suis l'amoureuse de personne. Tout juste le bon coup que quelques-uns aiment mettre sur leur tableau de chasse, ajouta-t-elle d'un ton résigné.

— À ce point-là ? Je ne te crois pas. Tu es une femme très séduisante, tu dois avoir beaucoup de prétendants je suis sûr. Et ton patron ?

- Quoi mon patron ? Qu'est-ce que tu veux dire ?
- Ben... Dis-je confus. Tu n'étais pas sa maîtresse ?

J'eus peur de l'avoir blessée, mais il était trop tard pour reculer. Ce n'était pas très galant de ma part de lui demander ça juste après avoir fait l'amour avec elle. Mais j'étais troublé par toute cette journée. Et quand je suis troublé, je dis des conneries. Elle a éclaté de rire.

- Tu es con toi !
- Pourquoi donc ?
- Moi la maîtresse d'Henri ? Je ne pense pas non. Même pas dans ses rêves les plus fous.
- Ah bon ?
- Mais qu'est-ce qui t'a fait croire ça, sa mère ?
- Non, même si elle le pense, elle ne m'en a pas parlé. Juste que tu étais toujours à ses côtés, au travail, dans les soirées. Et je t'ai vu pleurer cet après-midi. Tu as vraiment de la peine, cela se voit. Alors, je me demandais pour qui tu en avais le plus.
- J'aimais bien Anne. Je suis très triste pour cette femme, elle était devenue mon amie. Pour Henri, oui j'ai de la peine, je le côtoyais depuis tellement d'années. Mais il n'y a jamais rien eu entre nous. Je faisais mon boulot c'est tout.
- Et les soirées ?
- Au départ c'est un concours de circonstances. Il m'a fait réserver un hôtel particulier pour un soir et c'est seulement après que j'ai su à quoi il avait servi. Et de fil en aiguille je me suis retrouvée à gérer une partie de l'organisation de ses petites sauteries entre amis.
- Mais l'autre jour tu m'as carrément dragué !
- Je sais. Je n'ai pas honte. Je suis célibataire et j'aime le sexe. Alors il m'arrive de temps à autre de profiter des jolis mâles

présents. Mais pas souvent, juste quand j'en trouve un à mon goût. Comme toi quoi l'autre jour, ajouta-t-elle en me souriant.

— Tu es vraiment intenable toi. Quelle polissonne tu fais !

— Merci, ton compliment me touche, dit-elle en me posant un baiser sur le torse.

— Idiote. Je croyais que tu voulais juste du réconfort. En fait, depuis le début, tu n'en veux qu'à mon corps !

— Tu es méchant là, répondit-elle.

— Je rigole Louise. Je sais que cela n'est pas vrai. Moi aussi ce moment câlin m'a fait du bien. Cela m'a ôté toute la tension de cette terrible journée. Tu es comme un hammam en fait, tu détends, tentais je pour me rattraper.

— Tu t'en sors bien. Mais tu restes quand même un goujat. Je saurai m'en souvenir la prochaine fois que tu voudras rentrer dans mon lit.

— Parce qu'en plus tu penses qu'il y aura une prochaine fois ? Tu es pleine d'espoir toi en fait.

Je n'ai pas eu de réponse à ma dernière attaque. Juste une claque amicale sur la joue. Après quelques minutes de silence, nous nous sommes endormis dans les bras l'un de l'autre, comme deux amis, comme si rien ne s'était passé. Mais moi je savais que s'était faux. Oh oui, il s'est passé quelque chose !

Dès que j'ai fermé les yeux, j'ai eu l'impression de ressentir les caresses de Louise, ses mouvements de bassin si excitants. J'ai rouvert les yeux pour être sûr. Mais elle dormait. La fatigue de la journée et de nos ébats avaient eu raison d'elle. Moi, en revanche j'ai eu du mal à m'endormir, oscillant entre bonheur physique et détresse psychique.

Ce moment avait été très bon. Cependant, je ne pouvais m'empêcher de penser qu'il était très déplacé. Mais c'était fait, cela ne servait à rien de ressasser. Je ne me reconnaissais pas : coucher avec une femme le jour de l'enterrement de ma « petite

amie », cela ne me ressemblait pas du tout. Et en y pensant, j'avais rencontré Anne sur internet en plus. Si l'on m'avait dit cela il y a quelque mois, je crois que j'aurais souri. Mais ce soir, cette pensée ne me réjouit pas le moins du monde.

J'ai tout de même réussi à m'endormir en fin de compte. Je ne sais pas vraiment à quel moment c'est arrivé, mais les hormones sécrétées par les ébats sexuels avaient eu raison de moi. Merci, madame endorphine.

Lorsque j'ai rouvert les yeux, le jour était déjà levé. Le matin était venu et je pouvais voir sa lumière à travers la porte de la chambre. J'ai eu un peu de mal à savoir où je me trouvais. Puis tout m'est revenu d'un seul coup comme un flash : l'enterrement, le repas chez Louise... Mon dieu, je suis dans son lit. Ce n'était donc pas un rêve, j'ai vraiment fait l'amour avec Louise. Je tourne la tête doucement comme si j'avais peur de découvrir la vérité, mais sans illusion. Je constate effectivement qu'elle est là, endormie à mes côtés, presque contre moi. Et comme je m'en doutais un peu, elle était nue. Mon mouvement la fait bouger. Elle se réveille et me regarde avec un léger étonnement. Elle semble aussi surprise de me trouver à ses côtés que moi je l'ai été il y a quelques instants en me réveillant auprès d'elle. Après quelques instants de regard incrédule, elle me sourit avec une gêne à peine dissimulée. Je me sens un peu mal à l'aise. J'ai l'impression de lui imposer ma présence ce matin.

— Bonjour Pierre me dit-elle, le sourire aux lèvres.

— Bonjour Louise, répondis-je comme si de rien n'était. Ça va ? Tu as passé une bonne nuit ?

— Ça va, il faut dire que l'intermède juste avant de m'endormir m'y a bien aidé. Enfin le moment physique je voulais dire... Parce que les propos tenus par l'homme qui était dans mon lit juste après ça ont été un peu dignes d'un gros misogyne.

— Tu regrettes ?

— Les vrais hommes galants et prévenants ? Oh oui, et pas qu'un peu si tu savais !

Je crois que j'ai un peu rougi. Je ne m'attendais pas à ce genre de réponse. Ma gêne pouvait se lire sur mon visage. Elle s'est figée un instant et m'a souri gentiment.

— C'est bon tu sais, reprit elle, nous sommes grands, on s'est juste fait plaisir, rien d'autre. Je rigolais, tu as été un amour avec moi hier soir. Tu as faim, un bon petit dèj, ça te dit ?

— Ah oui, je veux bien.

— Alors, zou, sortez de mon lit monsieur le profiteur de femmes faibles que je puisse m'habiller.

Elle est gonflée quand même, c'est elle qui a commencé. Qu'est ce qu'elle cherche à insinuer avec ces mots ? Le sourire au coin de ses lèvres me rassure, c'était de l'humour. J'ai un peu de mal ce matin !

J'ai enfilé mon caleçon, mon pantalon en coton noir, attrapé ma chemise et je suis sorti l'attendre en bon gentleman dans son salon. Je sais que cela peut sembler idiot, nous avons fait l'amour alors la voir nue n'aurait pas dû nous gêner tous les deux. Mais c'était comme cela, ce matin nous avons repris nos esprits et ce qui était arrivé hier soir nous déstabilisait un peu l'un et l'autre.

Après quelques minutes, elle sort à son tour de sa chambre. Elle est vêtue d'un jean clair et d'un tee-shirt moulant. Par transparence, je peux voir son opulente poitrine au travers de celui-ci. Cette vision est très agréable. Louise m'a remarqué. Je pense que mon regard est resté trop longtemps posé sur son torse bombé. Je me sens un peu idiot de cette indécatesse, mais la chose est faite.

- Que regardes-tu comme cela avec insistance vieux pervers ?
- Mais, essayais-je de me défendre ?
- N’as-tu point déjà tout vu hier soir ? En fait si, je me souviens même très bien qu’il n’y a pas que ta vue qui s’est posée dessus. N’ai pas honte, je te charrie un peu. Je n’ai pas dit que cela m’avait déplu, bien au contraire. Il est un peu trop transparent hein ce tee-shirt ! Je ne le mets que quand je suis à la maison. Je crois que dans la rue, comme cela sans soutien-gorge je déclencherai une émeute, dit-elle en riant doucement.
- Pour sûr. Il ne cache pas grand-chose en fait.
- Je sais. Je ne m’en suis rendu compte qu’une fois de retour à la maison le jour où je l’ai acheté. Dans la boutique, avec leurs lumières cela ne faisait pas du tout pareil. Mais je l’aime bien ce tee-shirt alors quand je suis chez moi toute seule, je le mets.
- Moi aussi je l’aime bien.
- Tu m’étonnes. Idiot. Allez viens donc m’aider à prendre des verres au lieu de dire des bêtises.

Je pense que je devais être rouge pivoine à présent. Cette femme était une mangeuse d’hommes, cela se voyait et moi je n’étais pas un homme à femmes alors j’étais mal à l’aise. Enfin, je pensais ne pas être un homme à femmes, mais les événements de ces dernières semaines et d’hier commençaient à me faire douter. Deux conquêtes en si peu de temps et sans vraiment les chercher !

J’en étais certain en fait maintenant, même si elle m’a dit le contraire hier soir, elle devait être celle qui lançait les débats dans les soirées coquines, si je puis dire ainsi. Sur le parking déjà, c’est elle qui avait donné l’avis du groupe au mari d’Anne. Elle semblait avoir plus de poids qu’elle ne voulait bien l’avouer dans cette organisation. Je devais avoir l’air soucieux en pensant à ça, car elle a remis cette histoire sur le tapis.

— Allez, laisse tomber ses histoires, ce n'est que du sexe, tu t'en remettras, je te taquine. Allez viens prendre ton café. J'ai de quoi faire des tartines grillées si tu veux pour accompagner.

— Voilà enfin la première bonne parole de la matinée, renchéris je, va pour les toasts.

— Je vais clore cette histoire une fois pour toutes Pierre : nous avons délicieusement fait l'amour tous les deux, car nous avons de la peine pour Anne. Anne était une femme d'amour, nous lui avons en quelque sorte porté un hommage un peu particulier je te l'accorde, mais c'est tout. Si un jour tu veux entrer à nouveau dans mon lit jeune homme, ce qui cela dit en passant me serait fort agréable au regard de ce que j'ai vu hier soir, eh bien il faudra te mettre sur la liste des nombreux prétendants qui tentent de me faire la cour chaque jour.

— Je le savais que tu n'étais pas une femme solitaire. Tu m'as menti hier soir en fait.

— À mon grand désespoir non. Si tu savais. Je ne t'ai dit que la triste vérité hier.

— Je n'aurais même pas une faveur ? Tu es dure en affaire, je pourrais au moins avoir le passe-droit de la file d'attente qui doit être interminable. En souvenir de ta merveilleuse soirée... C'est toi qui viens de me le dire.

— N'essaye pas de m'amadouer, cela ne marche pas. Pour la file... On, verra... Cela dépendra...

— Dépendra ? Mais de quoi donc ?

— Hé bien de la manière dont tu vas être capable de m'embrasser maintenant, avant que je n'attrape cette tartine beurrée.

— Mais c'est carrément du chantage là ! Je vais me réveiller dis-je en rigolant.

— J'aimerai mieux oui, je n'aime pas que mes amants dorment lorsque j'atteins l'orgasme.

— Eh bien je suis désolé Louise, pas ce matin si tu permets, je ne me sens pas d'humeur.

— Ce n'est pas grave, la proposition tient toujours Pierre. Je suis célibataire et je ne cherche pas vraiment de compagnon, mais avoir un partenaire comme toi, ce que j'appelle moi un ami de sexe, me ferait grand plaisir.

— Merci de ta gentillesse Louise, ton invitation me touche, mais comprends-moi, non pas que tu me déplaies, loin de là mon dieu. Tu es une femme vraiment séduisante Louise. Extrêmement séduisante même. Tu as beaucoup de charme en plus. Je sais que c'est trop tôt pour moi. Mais je te jure que je conserverai cette invitation au fond de mon cœur et dans une petite case bien au chaud de mon cerveau. Ta couche est bien trop agréable pour être ignorée.

— Je te remercie de tous ces compliments, cela me touche plus que tu ne peux le penser. Cela fait longtemps qu'un homme n'a pas porté autre chose que ses mains sur moi. Ton attention à mon égard me touche vraiment. Mais j'y compte bien que tu t'en souviennes. Tu sais, ce que je t'ai dit le jour de ton intronisation, ce n'étaient pas des paroles en l'air et c'est toujours d'actualité. Je t'aime bien. Tu es un homme bien, monsieur Pierre Verlène. J'aurais toujours une place pour toi dans mon lit lorsque tu voudras rompre ta solitude.

Je me suis levé et j'ai été déposé un baisé au goût de café sur le bord de ses lèvres. Elle me prit délicatement par la nuque et me rendit ce baiser. Mais le sien était plus langoureux, plus goulu, plus sexuel. J'avais bien compris le message ce coup-ci, comme si ses paroles n'avaient pas suffi. Je me suis rassis et j'ai avalé ma tartine le nez plongé dans mon bol de café.

Je suis rentré chez moi juste après le petit-déjeuner avec Louise. J'avais besoin de retrouver mes esprits. La journée de la veille avait été vraiment étrange. Elle avait été dure aussi, très dure. Je hais les enterrements en règle générale. Alors là, cela avait été très difficile pour moi. Même le délicieux moment passé dans le lit de Louise ne parvenait pas à me faire oublier l'éprouvante après-midi vécue. Ces ébats sexuels me laissaient juste un sentiment amer de trahison à présent. Je sais que cela n'a aucun sens. Cela passera.

Demain je retourne au boulot. La page est tournée. Je crois que je vais détruire mon pseudo sur le site de tchat. Je ne pourrais plus jamais y aller sans l'arrière-pensée qu'Anne me regarde. Et puis c'était amusant avec elle, sinon cela n'a aucun intérêt.

Au bureau cela n'avait pas beaucoup changé pendant mes quelques jours d'absence. Pierre avait affiné quelques détails de notre travail et rendu le dossier final. Notre campagne était prête. J'avais devant moi le book final que l'agence avait livré au client. Encore un contrat mené à terme. Je n'ai pas eu le temps de prendre place et d'allumer l'ordinateur que Pierre déboule à toute allure dans le bureau avec un air ravi comme il n'avait pas affiché depuis longtemps. Même le départ « du cannibale » ne l'avait pas rendu aussi joyeux.

— Alors mon homonyme, ça va, dit-il souriant ?

— On va dire oui. Et toi ? Tu as l'air bien gai ce matin, que t'arrive-t-il ?

— Je sors du bureau du patron et tiens-toi bien... Tu ne devineras jamais... Je te jure... Allez vas-y, essaye, dis un truc pour voir...

— Vas-y, accouche, crache là ta pastille, je n'ai pas très envie de jouer aux devinettes ce matin.

— Et bien on a les félicitations pour la campagne que l'on vient de finir, le client est enchanté. On va avoir le droit à un petit bonus.

— Ah bon ? Du style ? Du boulot en plus ?

— T'es con toi. Non, une prime.

— Whaoo, voilà au moins une bonne nouvelle.

— Ah oui, excuse-moi, comment vas-tu depuis l'autre jour ?

— Ça va merci.

— On a pensé à toi hier après-midi avec Élise, tu sais.

— Merci, tu es gentil Pierre, ne t'inquiète pas, ça va. Tu feras un gros bisou à ta femme pour moi.

— Ok, et puis du coup le patron nous confie la prochaine campagne de ce client.

— Bien, c'est cool. On doit la rendre pour quand ? Et c'est quoi le produit ce coup-ci ?

— Je ne sais pas, on ne l'a pas encore, on sait juste que le client va nous donner ces autres campagnes à réaliser et que c'est toi et moi qui bosserons dessus. Ils veulent que l'on relooke leur image comme on l'a fait avec leur produit. J'ai cru comprendre que l'on va s'occuper de toute la ligne pour hommes.

Nous avons rangé toutes nos ébauches. La campagne était enfin rendue, on pouvait tout archiver et passer à autre chose. Je n'aime pas ce moment-là. Bien sûr cela signifie que le travail est fini et qu'il a plu, mais je déteste le côté rangement. Il faut tout archiver, numéroter, classer. Moi j'aime bien la création, le

dessin. Toutes les choses administratives me dépriment. Alors, faire ça en plus le jour de la reprise, c'est énervant. Mais je n'ai pas le choix.

Les jours sont passés les uns après les autres sans que je m'en rende vraiment compte. Cela me faisait bizarre de voir la maison vide même si Anne n'y était pas restée longtemps. Je m'étais habitué très vite à sa présence en fait. Ce sont surtout les discussions nocturnes sur l'ordinateur qui me manquaient. Je m'étais habitué à ces longues soirées derrière l'écran. Maintenant, je n'avais même plus l'envie d'allumer cette foutue machine.

L'ordinateur, je l'ai mis en route l'autre soir, par habitude. Puis je me suis rendu compte que cela ne servait à rien. J'ai quand même eu une petite joie simple : Louise m'avait envoyé un mot plein de tendresse en mail. Cette femme est imprévisible et vraiment très entreprenante. Je ne lui ai jamais donné mon email. Je ne sais pas comment elle l'a obtenu, mais le résultat est là. Son petit mot, cela m'avait fait du bien. Il va falloir que je l'appelle pour la remercier et lui donner de mes nouvelles.

Au bureau, le travail avait repris, il n'y avait pas eu beaucoup de calme après la commande que nous venions de clore. Nous travaillons déjà sur une nouvelle campagne. Cette fois-ci il faut vanter aux ménagères les bienfaits d'un aspirateur sans sac. J'ai horreur de ce genre de travail. Il y a des tonnes de codes à respecter. Il faut faire croire aux gens que les corvées ménagères sont un plaisir et un divertissement grâce au produit que l'on met en avant. Belle fumisterie. Et je sais de quoi je cause. Les tâches ménagères, c'est moi qui me les tape à la maison, et pour cause. Bien sûr, je pourrais prendre les services de la concierge de temps à autre pour qu'elle fasse quelques heures chez moi. Mais je n'aime pas savoir que quelqu'un puisse fouiller dans mes affaires. Avec Anne, c'était différent. Mais je dois arrêter

avec ça. Vous parler d'Anne continuellement ne m'aidera pas à tourner la page.

En plus, cette fois-là nous n'avons pas de marge de manœuvre, le spot publicitaire existe déjà. Il faut juste réaliser des affiches pour les transports en commun et les arrêts de bus. Il n'y a aucune création artistique dans ce travail. Je dois juste faire de la copie de l'idée du spot télévisé, reproduire les éléments visuels utilisés. Je n'aime pas ce genre de tâche, il n'y a aucun plaisir à travailler comme cela. J'ai l'impression d'être un gosse qui fait du coloriage, sans plus. Je n'ai pas fait toutes ces études aux beaux-arts pour en arriver là. Le coup du C.A.P. découpage/collage/coloriage, ce n'est plus de mon âge ! Mais bon, cela fait partie du métier, il faut l'accepter. Heureusement que cela n'arrive pas trop souvent.

Mais l'agence doit vivre alors de temps à autre le patron accepte ce genre de contrat. Et de toute façon, la créativité, lui, cela fait bien longtemps qu'il s'en moque, seuls les chiffres comptent. Il était là pour faire vivre la boîte. Je ne peux pas le blâmer, c'est aussi ce qui m'assure une paye tous les mois ! Le coup de l'aspirateur, c'était un client fidèle qui avait besoin qu'on lui sorte une affiche rapidement. Heureusement, cela n'allait pas me prendre trop de temps cette histoire.

Pendant ce temps-là, Pierre rassemblait des informations sur notre nouveau client. Le but de tout cela était de voir le type de publicité qu'il avait fait réaliser jusqu'à présent. Cela nous permettait de mieux cibler les choses que l'on allait lui proposer pour le nouveau contrat. La seule chose que l'on savait c'est que l'on restait dans le domaine de la cosmétique pour hommes.

Il y avait déjà plus de quinze jours que l'enterrement avait eu lieu. C'était à la fois court et long. Court parce que j'ai encore parfois l'impression d'avoir vécu ça hier, et long parce qu'elle me manque terriblement.

Samedi dernier, je suis passé voir Eugénie. Juste comme cela, par amitié et courtoisie. Nous avons passé l'après-midi ensemble. Nous sommes allés marcher au square près de chez elle. Le temps était clément, cela faisait du bien de prendre un peu l'air après une semaine enfermée au bureau. Elle n'avait pas voulu que je l'emmène au cimetière. Elle y avait été dans la semaine en taxi et disait que je n'avais pas à faire ça pour elle. Que si je désirais y aller, il n'y avait pas de problème, qu'elle n'y voyait aucun inconvénient, mais que je devais le faire pour moi et pour Anne, pas pour elle.

Elle m'a même invité à dîner au restaurant ce soir-là. Elle avait tout d'abord prétexté que son réfrigérateur était vide. Mais au cours de la soirée, elle m'avait avoué qu'elle avait besoin de sortir de la maison, que la solitude dans le manoir lui pesait un peu. Elle avait du mal à s'y faire. Anne était quasi continuellement avec elle en fait. Et puis elle m'a dit que cela lui faisait plaisir de partager un repas avec moi. J'ai été flatté par ses mots. J'ai énormément apprécié la soirée passée en sa compagnie. Cette femme est extrêmement cultivée et a un passé jalonné d'énormément d'histoires. Nous avons beaucoup discuté pendant le repas. Les heures se sont égrainées sans que l'on ne s'en aperçoive. Ce n'est qu'au moment de l'addition que nous nous sommes rendu compte de l'heure tardive. Je l'ai raccompagné jusqu'à chez elle et ai pris congé. Avant de refermer la porte, elle est restée quelques instants sur le palier pour me remercier de cette journée. Elle m'a serré fort dans ses bras et m'a embrassé. Cela m'a énormément touché. J'ai revu ma grand-mère me cajoler lorsque j'étais petit. Ce simple baiser a réveillé en moi tout un tas de souvenirs que je croyais disparus à jamais. Cette femme me fait un bien fou. Je reviendrai passer des après-midi avec Eugénie si elle le permet. Les moments passés avec elle sont ressourçant et apaisants et malgré son âge avancé, cette femme a gardé beaucoup de jeunesse en elle.

Le début de cette nouvelle semaine a été comme la fin de la semaine dernière : à fond. J'ai à peine eu le temps de faire une pause café ce matin. Je n'aime pas quand les semaines commencent comme cela. Mon seul moment de répit a été lorsque j'ai reçu un coup de téléphone personnel.

Eugénie m'a appelé. Elle doit aller chez le notaire. Elle avait eu enfin la date du rendez-vous pour la succession. Je ne sais même pas si l'on dit comme cela : en fait c'est la mère qui a rendez-vous pour les affaires de son fils ! Bref, elle avait besoin de moi. Elle ne se sentait pas la force d'y aller seule. J'ai accepté de l'accompagner. C'est pour mercredi. Je prendrai ma journée comme cela je pourrai passer avec elle tout le temps dont elle aura besoin.

Les affiches de l'aspirateur salvateur étaient finies depuis quelques jours déjà. On avait reçu la nouvelle commande de la boîte de cosmétique. Un truc intéressant. Mais nous n'avions pas encore eu le temps de nous pencher dessus. Ce matin, Pierre et moi on devait faire le bilan mensuel des heures. En effet, pour calculer des enveloppes de prix, le patron se basait sur les heures passées sur chaque campagne. Il regardait le type de produit fini demandé, le nombre de personnes nécessaires pour la maquette, les heures passées et tant d'autres choses encore. Cela lui permettait de proposer les devis aux clients en fonction des campagnes déjà menées qui ressemblaient à celle à faire. Ça lui permettait surtout de toujours trouver un moyen de modifier les prix en fait. Bref, dans tous les cas, cela nous donnait du travail supplémentaire à nous. On devait lui fournir ces foutus bilans une fois par mois. Et comme on ne devait prendre en compte que les campagnes achevées pour nos calculs, je ne vous raconte pas le bazar. Quand une campagne s'étalait sur plusieurs mois, il fallait reporter les comptes sur le mois suivant, celui où elle avait été close et non celui où on l'avait commencée. Un vrai

foutoir je vous dis. Nous, on aurait préféré fournir les calculs à la fin de chaque campagne, cela aurait été plus simple. Mais non, le patron s'entêtait avec son calendrier.

Enfin, tout ça pour vous dire que ce matin, comme tous les débuts de mois, c'est vraiment le bordel à l'agence. Parce que cette histoire de bilan, tout le monde y avait droit : nous, le service compta, le service impression, bref tout le monde. Et comme dans toutes les boîtes du monde il y a son lot de faux jetons, c'est la course à celui qui le rendra le premier. Nous, avec Pierre, on prend notre temps. Le bilan doit être rendu à 17 h 00, on le rend à 17 h 00. On est peut-être les derniers, mais on s'en moque. On a au moins la fierté d'essayer de rendre des comptes vérifiés et véridiques nous ! Pas comme les fayots du service courrier. Comme tout ce qui rentre et qui sort du bâtiment passe obligatoirement par eux, ils en profitent pour mettre les fautes qu'ils font parfois sur le dos des expéditeurs ou des autres services. Non seulement ils ne sont pas capables d'assumer leurs conneries, mais en plus ils fayotent, j'ai horreur de ça.

Mercredi. Je dois passer prendre Eugénie vers 10 h 00. J'ai un peu de temps devant moi ce matin.

Après un petit-déjeuner copieux et une douche interminable, je suis fin prêt. Il faut que j'y aille sans tarder maintenant. J'ai pris tellement de temps pour me préparer que si ça continue je vais arriver à être en retard.

Arrivé au manoir, j'ai un temps d'arrêt au moment de presser la sonnette. Une peur, comme un frisson. Je ne saurais pas expliquer pourquoi, mais ce mouvement me donne la chair de poule. Je suis pourtant déjà revenu depuis l'enterrement, mais ce matin j'ai comme un peu d'angoisse à presser ce bouton. Je me lance. Eugénie m'ouvre la porte. Elle est souriante et à l'air reposée. Je pense que son médecin y est encore pour quelque chose.

La première chose qui m'a frappé c'est tout ce silence dans la maison. Une impression de vide. Rien n'a bougé, les meubles sont tous à leur place, mais il règne réellement une impression de vide. Comme s'il manquait quelque chose : juste de la vie peut-être. Lorsque je suis venu la dernière fois je n'ai pas ressenti tout cela.

J'aperçois au fond du corridor la porte ouverte du grand salon. Eugénie s'est rendu compte de mon regard porté sur la langue de lumière qui s'échappe au travers de la porte.

— J'ai tout fait nettoyer depuis quelque temps déjà et je me suis enfin résignée à rouvrir le grand salon. Je ne vais pas vivre le reste de ma vie en évitant cette pièce, cela ne changerait rien à ce qui s'y est passé.

— Vous avez raison Eugénie. Vous arrivez à y entrer ?

— Je n'y passe pas tout mon temps, mais j'essaie de me dire que cette pièce est comme n'importe quelle autre de la maison.

— C'est bien, répondis-je, vous êtes forte.

— Je ne sais pas mon jeune ami, je ne sais pas.....

— Si vous voulez, un jour on pourra y aller tous les deux si cela peut vous aider.

— Tu es un garçon vraiment très attentionné mon bon Pierre. Je suis contente de t'avoir rencontré.

Eugénie se dirige vers la cuisine. Elle me fait signe de m'installer autour de la table et me propose un thé.

Nous avons parlé de tout et de rien. En fait nous avons surtout évité de parler d'Anne et Henri.

L'heure était venue, il fallait y aller. Je sentais bien qu'Eugénie prenait tout son temps, comme si elle tentait de retarder cette échéance. Je pense que c'était plus le moment que ce qu'elle allait apprendre là-bas qui la stressait.

Elle savait ce que le notaire allait lui dire. Il fallait gérer la suite de l'entreprise, procéder à l'élection d'un nouveau président du directoire. La société était au nom de la famille, Henri en avait juste repris les rênes à la mort de son père. Mais maintenant il n'y avait plus personne de la famille pour prendre la suite alors il fallait prendre certaines dispositions. Il y avait beaucoup d'argent en jeu et beaucoup de salariés en attente de nouvelles.

Le notaire était en centre-ville, nous n'avons pas eu long de route à faire. Eugénie est restée silencieuse tout le trajet. Je sentais bien son anxiété. Je l'ai attendue dans la voiture. Je n'avais rien à faire avec elle dans le bureau.

Je ne sais pas ce qu'ils se sont dit. La seule chose que je peux vous dire c'est que je suis resté seul à attendre pendant plus d'une heure. Je suis allé prendre un café dans un bar de l'autre côté de la rue. De la terrasse je voyais ma voiture, je ne risquais pas de manquer Eugénie lorsqu'elle sortirait. C'est quand le serveur m'a apporté mon troisième café je l'ai vue sur le trottoir. J'ai attendu qu'elle soit à proximité de la voiture pour lui faire signe de me rejoindre. Très vite elle s'est retrouvée assise à côté de moi.

— Voulez-vous prendre quelque chose ?

— Je veux bien prendre un thé chaud, merci.

— Alors, demandais-je timidement ? Je peux vous demander comment cela s'est passé ? Vous aviez l'air anxieuse tout à l'heure dans la voiture.

— Oui, il est vrai que je l'étais un peu. Tout va mieux à présent, ne t'inquiète pas Pierre dit-elle en me prenant la main. Tu es gentil, merci de ta sollicitude.

Je fais signe au serveur qui prend la commande pour Eugénie. Elle reprend la discussion et part dans des explications techniques de ce qu'il s'est passé dans le bureau. Ah oui, et puis

depuis le repas de l'autre samedi, elle me tutoyait. Elle m'avait demandé si je l'autorisais à le faire. J'avais naturellement répondu oui.

— Tu sais, le notaire connaît bien nos affaires, c'est lui qui les gère depuis l'époque de mon mari, alors tu vois. Tout est réglé maintenant, paradoxalement et de manière inattendue lors d'un décès, tout me revient à moi l'ascendante. Ce n'est pas dans l'ordre des choses Pierre, une famille ne devrait jamais voir ces enfants mourir. Une mère ne devrait jamais vivre une telle épreuve.

— Je comprends ce que vous voulez dire même si je ne pourrais jamais me mettre à votre place.

— Mais je te souhaite d'avoir des enfants mon ami. Tu es encore jeune et séduisant. Et puis tu sais, il y a certainement sur cette terre une autre Anne pour toi et qui t'attends. Ou une Louise ?

— Je ne sais pas Eugénie, je ne sais pas. Louise, dis-je interloqué ? Pourquoi Louise ? Mais je vous remercie de vos compliments.

— J'ai remarqué qu'elle te tournait autour et j'ai bien vu aussi que tu prenais assez de plaisir à la regarder. Ne nie pas, on ne ment pas à une vieille dame, ce n'est pas correct, ajoute-t-elle un sourire au bord des lèvres.

— Je capitule. Oui Louise est une femme charmante, elle me plaît il est vrai. Mais de là à dire qu'elle me fera oublier Anne, il y a un pas que je ne m'accorde pas à franchir. Donc, pour vous tout est réglé, tentais je afin de modifier l'axe de la conversation ? Voulez-vous que je vous ramène ?

— Prenons le temps de boire nos boissons chaudes et après si tu es pressé, je te rendrais à tes occupations. Tu as déjà été tellement charmant en m'accompagnant aujourd'hui.

— Il n'y a pas de problème, je vous l'avais dit. Et j'ai toute la journée devant moi, je ne travaille que demain. Vous voyez,

vous pouvez profiter de moi toute la journée si vous le voulez ou bien me fiche dehors si vous en avez marre de m'avoir sur le dos ajoutais je ironiquement. Si vous voulez, je peux même vous inviter à déjeuner.

— Le déjeuner, c'est une bonne idée, à une seule condition alors.

— Oui laquelle ?

— C'est toi qui choisis, mais c'est moi qui paye.

— Oh non Eugénie, pas encore. Vous n'allez pas me faire le coup à chaque fois que nous mangeons ensemble, vous avez déjà payé la dernière fois.

— Je sais. Mais c'est ma manière à moi de te remercier pour ce que tu fais. Vois cela comme un petit dédommagement du temps que tu as perdu avec une vieille femme un peu encombrante.

— Eugénie, vous êtes tout sauf encombrante.

— Ah, tu as dit « tout », tu vois que je suis plus embêtante que tu ne veux bien me l'avouer. Alors je suis quoi par exemple ? Dis-moi franchement, tant de gens ont peur de moi que je ne sais plus vraiment l'image que je renvoie.

— Vous attendez de moi de la franchise ?

— Oui Pierre, s'il te plaît, mes yeux faiblissent et je ne vois plus le monde tel qu'il est. Soit mon miroir.

— C'est joliment dit. Mais vous n'avez pas besoin d'user de ces belles phrases pour tout obtenir de moi, vous le savez.

— Je le sais ça. Mais je sais aussi que tu aimes bien les belles paroles alors comme j'ai encore cette capacité, j'en profite.

— Et bien voilà un exemple, vous êtes cultivée et rusée. Votre savoir sert votre côté malicieux. Vous êtes une femme de pouvoir et tous les hommes de l'entourage d'Henri ne sont pas dupes, ils l'ont bien compris.

— Rien que je ne sache déjà que tout cela.

— Que voulez-vous de plus ?

— Je veux moi, telle que les autres me voient.

— D'accord, mais moi aussi j'ai une promesse à vous faire faire.

— Laquelle ?

— Celle que vous ne me tiendrez pas rigueur des propos que je pourrais être amené à vous tenir.

— Parle sans crainte. Si j'avais voulu te réprimander ou te chasser de mon entourage, nous ne serions pas là autour d'une tasse chaude.

— Alors, de l'extérieur vous êtes impressionnante et froide. Lorsque l'on vous voit pour la première fois votre regard sec déstabilise, vous paraissez hautaine, inaccessible. Ensuite vos paroles sont coupantes comme du verre. Votre allocution tranche avec l'aspect physique. On ne s'attend pas à une telle voix, un tel verbe. En fait vous avez un personnage qui fait peur.

— Alors je suis contente, c'est toujours ce que j'ai voulu inspirer à l'entourage malsain d'Henri, de la peur. Et l'intérieur ? J'espère que le tableau est un peu moins sombre dit-elle avec un brin d'humour dans la voix ?

— Oui, l'intérieur est tout autre. Bien sûr, la culture et l'expérience sont toujours là. Mais cette fois elles servent à mettre à l'aise, à s'ouvrir aux autres. On découvre une femme attentionnée, avec un cœur énorme. Et un cœur qui n'est pas exclusif en plus. Pour tout vous dire, votre comportement avec moi et Anne m'a sidéré. En quelque sorte je suis quand même venu voler la femme de votre fils. Je ne suis pas fier de cela, vous savez. Et vous, vous m'avez accueilli comme s'il ne s'était jamais rien passé, pourtant vous connaissez l'histoire. Je sais qu'Anne vous a dit la vérité sur notre relation. Quelle ouverture d'esprit, quel modernisme de jugement.

— Tu sais, il n'y a rien de moderne là-dedans. Jeune j'ai souffert que l'on m'impose un mari, même si je l'ai énormément aimé par la suite. Et je sais que l'on a reproduit le même schéma avec Anne. Elle a beaucoup donné pour mon fils, beaucoup plus qu'une femme ne devrait. Alors oui, je l'ai aidée à reprendre sa

vie en main et à profiter des nombreuses années qui devaient lui rester. Je ne regrette pas de l'avoir fait. J'ai même un peu honte de ce qu'a fait Henri. Tu te rends compte, un meurtrier sous mon toit dit-elle les yeux rougis pas l'émotion.

— Non Eugénie, pas un meurtrier, juste un homme qui avait peur de perdre l'amour de sa vie. Je sais que ce qu'il a fait nous anéantit tous les deux. Je dois même vous avouer que j'ai encore un peu de honte à me présenter devant vous parfois. Tout cela est en partie ma faute.

— Allons donc jeune homme. Bien sûr que cela a eu lieu parce que Anne fuyait mon fils. Mais cela n'excuse pas son geste. Et cela ne signifie pas que c'est toi qui es à l'origine de cela. C'est leur couple qui est la clef de ce geste. Moi c'est à lui que j'en veux : a-t-il pensé à moi en faisant cela ? Que vais-je faire maintenant, vieille et seule ? Il m'a abandonné Pierre. Je n'ai plus de raison de m'acharner à vivre.

— Ne dites pas ça Eugénie. Vous êtes triste, c'est tout. Vous êtes en bonne santé. Et puis si vous le désirez, je serais votre poil à gratter. Je viendrais vous piquer tel un moustique à chaque fois que je m'apercevrais que vous êtes nostalgique.

— Tu es un drôle d'homme Pierre Verlène. Oui, un drôle d'homme. Pourquoi t'encombrerais-tu d'une vieille dame aigrie et acariâtre comme moi ?

— Allez, cessez de vous faire plus méchante que vous ne l'êtes vraiment. Je vous connais maintenant, cela ne marche plus sur moi. Venez, nous allons manger.

Le déjeuner s'est passé relativement bien. Je sentais qu'Eugénie était toujours un peu contrariée, mais elle arrivait à sourire de temps à autre. Elle s'était détendue à la longue.

De retour à la maison, au moment où je vais prendre congé, Eugénie m'interpelle.

— Pierre, j'ai une chose assez particulière à te demander dit-elle d'un ton assez grave. J'ai longuement hésité, mais je pense qu'à présent je peux le faire.

— Allez-y Eugénie, je vous en prie. Rien de grave ? Vous me semblez soucieuse. Votre rendez-vous chez le notaire vous a perturbé ?

— Oui bien sûr, mais il ne s'agit pas de cela. Assieds-toi, je t'en prie.

Elle me semble vraiment soucieuse. J'avais vraiment envie de partir, mais je me sentais assez mal à l'aise de la laisser comme ça. Alors, je me suis assis et j'ai écouté ce qu'elle avait à me dire.

Très vite la discussion a tourné autour d'un sujet auquel je ne m'attendais pas du tout et qui m'a mis mal à l'aise. Le club d'Henri. Je n'ai pas tout de suite compris pourquoi Eugénie me parlait de cela, mais très vite elle m'a éclairé.

— Pierre, j'ai besoin de toi, vraiment besoin de vous cette fois-ci. Si je vous demande cela, crois bien que je n'ai pas d'autre choix possible qui s'offre à moi.

— Allez-y Eugénie, je vous en prie. Dites-moi ce dont vous avez besoin, j'essayerai de vous aider.

— Je reçois énormément de coups de téléphone en ce qui concerne le club d'Henri. Les gens se moquent de mon deuil, ils veulent leur dose de frissons. Je ne peux plus gérer ça seule.

— En quoi puis je vous aider ? Il faut téléphoner aux membres pour leur dire que le club n'existe plus ?

— Non Pierre, tu n'y es pas. J'ai besoin de toi pour reprendre les rênes du club.

— Pardon ? demandais-je, éberlué. C'est une blague !

— Non Pierre, ce n'en est pas une. Mais je m'attendais à ta réaction.

— Excusez-moi... Mais là, vous n'êtes pas vraiment sérieuse ? Vous me faites marcher.

— Écoute Pierre, je sais que ma demande peut te paraître saugrenue, voire inconvenante, mais s'il te plaît écoute moi et tu décideras après, dans quelques jours.

Elle m'expliqua pendant de longues minutes son projet. Elle souhaitait que je reprenne le club le temps qu'elle trouve une solution pérenne. Je ne comprenais pas bien pourquoi elle faisait ça, ce club, j'avais cru comprendre qu'elle ne l'aimait pas. Alors, pourquoi tenter de le faire perdurer ?

Il m'a fallu un certain temps pour enfin comprendre les enjeux qu'il y avait derrière cette requête. Ce club, c'était bien plus qu'une simple association libertine. Bien sûr, il y avait ces histoires de soirées torrides entourées de sexe et de débauche, mais il y avait derrière cette façade des notions beaucoup plus complexes que le simple plaisir charnel. Des notions de pouvoirs qui me dépassaient, mais dont Eugénie semblait se soucier. Et j'ai compris que les clefs de tout cela, c'était Henri qui les avait. Alors il ne fallait pas laisser n'importe qui s'engouffrer dans la brèche ouverte par sa mort. Il fallait être certain que la suite allait s'organiser de manière sereine. Et pour cela, elle avait besoin de moi, elle devait avoir le contrôle quelque temps encore. Juste assez pour que les velléités de certains assoiffés de pouvoir se calment un peu. Toujours est-il que la demande qu'elle m'adressait était ce qu'il y a de plus sérieux et de très appuyé aussi. Elle insistait avec beaucoup de tact.

Je sentais que c'était très important pour elle, mais je ne peux pas faire ça. Je trouve tous ces gens répugnants et sales, je ne peux pas être leur dirigeant. De toute façon je sais qu'ils n'accepteront jamais. Ils ne me connaissent pas et ceux que j'ai vus m'ont fait comprendre qu'ils ne me reconnaissaient même pas comme un des membres.

J'essaye de faire comprendre poliment à Eugénie, sans la froisser, que cette demande n'est guère recevable. J'ai eu beau argumenter, elle ne m'a pas laissé tranquille. Participer à cette mascarade était inconcevable. Elle a cependant continué de tenter de me persuader. Par respect je l'ai écouté.

— Eugénie, vous savez ce que je pense de ces gens et de ces réunions. Je ne peux vraiment pas faire cela, je suis désolé.

— Écoute Pierre. Ce que je te demande, c'est juste de m'aider à organiser quelques réunions ici, pas de participer à leurs coucheries nocturnes.

— Je ne comprends pas, qu'attendez-vous de moi ?

— Je veux juste pouvoir faire deux ou trois réunions afin de les calmer et afin qu'ils désignent un nouveau responsable entre eux. J'ai juste besoin d'un appui logistique : gérer les invitations, trouver des lieux pour les soirées, gérer le traiteur, ce genre de choses, rien de plus.

— Oui je comprends, mais avouez que votre demande est quand même quelque peu gênante pour moi.

— J'en conviens Pierre. Mais je vous demande de l'aide juste pour quelques semaines tout au plus. Louise vous aidera, il suffira de lui demander, c'est une femme dévouée. Elle connaît bien les rouages de ce club, elle vous aidera, je le sais. Je veux revoir un peu de vie dans ce salon avant de tourner la page. Ce ne sont que de simples réceptions mondaines ici vous savez. Des après-midi avec petits fours et cocktails, rien de plus.

— Vous êtes une vraie peste Eugénie. Je vous dis ça en toute amitié. Votre sarcasme envers ces gens m'étonne.

— Je suis pleine de surprises mon jeune ami...

— Je vois ça, dis-je en souriant.

— Promets-moi d'y réfléchir Pierre. Parles-en avec Louise, je crois que tu sais comment la contacter ?

— Oui, répondis-je un peu gêné.

Lorsque j'ai quitté le manoir, j'ai eu le sentiment d'avoir été piégé. Pourquoi m'avait-elle demandé ça à moi ? Ne pouvait-elle pas directement voir avec Louise ? Mon amitié envers cette femme m'a affaibli. Je ne sais pas très bien encore aujourd'hui pourquoi j'ai fait tout cela pour elle. La seule certitude que j'avais à ce moment-là, c'est qu'elle était forte. Très forte même. Avec moi, mais aussi aux yeux des autres. À aucun moment elle n'avait douté pouvoir m'imposer à tous ces gens. Pour elle, cela semblait être une évidence : elle décidait et ils actaient, point final. À aucun moment elle n'avait eu de doute à ce sujet. Cette journée avait changé une fois encore le cours de ma vie sans que je le sache. Le papillon avait encore battu des ailes et moi j'étais pris dans sa spirale.

Je vais causer à Louise, il le faut. Cette histoire avec Eugénie, cela va me donner une excuse pour la contacter. Depuis l'autre nuit, je n'ai jamais osé la rappeler. J'ai plusieurs fois pensé à elle. Je dois bien avouer qu'avec le recul, la nuit que nous avons passée ensemble était physiquement très agréable. Et je suis en dessous de la réalité en vous disant ça. La honte de ce moment s'est estompée. La discussion avec Eugénie a fini de la dissiper : elle m'a presque poussé dans les bras de Louise. Décidément, cette femme me surprend à chaque rencontre.

Alors, comme prévu, j'ai appelé Louise. Il m'a quand même fallu plus d'une journée pour oser le faire. J'avais un peu peur de lui parler. Les seules nouvelles que j'avais eues depuis l'autre nuit c'était ce courriel. Mais il était si gentil, cela apaisait quelque peu mon angoisse de l'avoir au téléphone. Je lui ai proposé une sortie au restaurant. Je n'ai pas osé lui parler du club et de la demande d'Eugénie au téléphone. Elle a tout de suite

accepté mon invitation. Elle avait l'air même ravie. J'étais rassuré.

- XVI -

Elle est déjà arrivée. Elle m'attend sur le trottoir devant la porte du restaurant. Elle me fait de grands signes. Fatalement, elle m'a vu. Elle est tout en beauté ce soir. Elle est encore plus ravissante que dans mes souvenirs. Je ne me rappelais pas qu'elle m'avait fait cette impression la première fois que je l'ai vue sur le parking derrière chez Eugénie. Il est vrai que je n'étais pas vraiment dans le même état d'esprit qu'aujourd'hui non plus. Et puis le jour de l'enterrement d'Anne, je n'avais pas vraiment eu l'envie de regarder d'autres femmes.

Je sais bien, j'ai couché avec elle le soir même. Mais ce n'est pas pareil, ne faites pas semblant de ne pas avoir compris.

Ce soir, elle est habillée simplement, mais cette tenue la met particulièrement en valeur. Elle porte une grande jupe plissée sombre et une longue chemise claire qui flotte légèrement autour d'elle. Elle a attaché ses cheveux en arrière. Son front est dégagé, donnant à ses yeux encore plus de profondeur. Son regard est carrément envoûtant comme cela.

Elle s'accroche frénétiquement à mon cou et m'embrasse sur les deux joues avec une joie non dissimulée.

— Eh bien, quel accueil !

— Je t'ai manqué, avoue. Tu n'as pas pu tenir plus longtemps, il fallait que tu me voies.

— En tout cas, moi ce que je vois c'est que la modestie ne t'étouffe pas toi. Mais oui, je suis content aussi de te voir. Tu es en beauté ce soir en plus, je n'en demandais pas tant !

— Allez viens, entrons, on discutera autour d'un bon verre de vin. Tu auras tout le temps de chercher à me séduire quand nous serons au chaud espèce de charmeur.

— C'est ce que je disais, la modestie est ta première qualité, ça se voit dès le premier coup d'œil.

— Arrête de me flatter tu vas me faire rougir dit-elle malicieusement. Et viens je te dis. J'ai froid, ça fait au moins une heure que je poirote sur ce trottoir en t'attendant.

— C'est étrange, tu as le nez qui s'allonge là, on dirait Pinocchio !

Elle m'a pris le bras et pénétra fièrement dans le restaurant. Un peu comme si elle voulait me montrer à tous les gens qui étaient là. Heureusement que c'était moi qui avais choisi le restaurant, sinon j'aurais cru à un piège. Mais il n'en était rien. On ne connaissait personne ici. Elle voulait juste nous faire passer pour un couple, ça semblait l'amuser. Je l'ai laissé faire.

Nous avons passé une excellente soirée. Nous avons beaucoup parlé, beaucoup échangé. Sans nous en rendre réellement compte, nous avons tous les deux bien omis d'aborder le sujet de notre nuit commune. À moins qu'inconsciemment nos pensées aient été en harmonie à ce sujet, sachant l'un et l'autre que des explications supplémentaires sur cette nuit étaient inutiles. J'en ai appris un peu plus sur elle. Elle m'en a beaucoup dit en fait.

Elle était veuve. Son mari était mort il y avait quelques années déjà. Elle ne s'était pas étendue sur les raisons de son décès, je n'ai pas cherché à en savoir davantage. Elle n'avait jamais eu d'enfant, à son grand désespoir. Elle n'avait pas eu le temps, son

mari était mort avant. Depuis elle volait de bras en bras, de lits en lits mais sans réelle relation construite. Juste pour le plaisir charnel que cela procure. Jusqu'à présent cela lui avait convenu. Elle avait pu garder son indépendance. Elle disait que ça la rendait fière. Moi je pense qu'au plus profond d'elle-même, malgré toutes ces années, elle est encore fortement amoureuse de son mari et que c'est pour cela qu'elle ne s'attache pas. Et puis elle prétextait qu'elle travaillait beaucoup, que cela ne lui laissait guère de temps pour une réelle vie amoureuse. Entre les réunions tard au bureau avec Henri et les week-ends pour le club, elle n'avait pas eu beaucoup de temps libre ces quelques dernières années.

Sans le savoir, elle m'avait tendu la perche. J'ai aussitôt lâchement profité de l'occasion qui s'offrait à moi pour aborder plus en détail l'histoire du club. Je ne savais pas comment aborder le sujet, et là, c'est elle qui m'offrait malgré elle une occasion sur un plateau d'argent.

— Tu avais l'air d'avoir une grande place dans cette association étrange dis-je innocemment. Je suis sûr que tu en sais plus que ce que tu n'as bien voulu m'en dire l'autre fois.

— Tu t'intéresses à ça toi ? Hé bien en fait, comme je te l'ai dit l'autre jour je m'occupais surtout des aspects logistiques pour Henri. Mais oui, je connais du monde. Beaucoup trop même je devrais dire. Mais au fait, pourquoi cela t'intéresse tout à coup ? Aurais-tu pris goût aux balades en caleçon dit-elle en éclatant discrètement de rire ?

— Tu es bête. Bien sûr, tout homme rêve d'être ridiculisé en public, cela va de soi. Non, sérieusement. Eugénie m'a demandé un truc. Une chose assez étrange et un peu déroutante en fait.

— Ah bon ? Tu me fais peur là ! Qu'a-t-elle bien pu te demander qui semble te mettre autant dans l'embarras ? Tu es tout rouge !

— Elle veut que je reprenne temporairement la direction du club répondis-je tout bas.

Louise éclata de rire à nouveau. Elle avait la tête dans les mains et tentait d'étouffer le fou rire qui la gagnait. C'est en relevant la tête qu'elle a vu ma gêne. Elle s'est arrêtée nette de rire. Je la regardais comme un enfant qui tentait d'amadouer sa mère pour obtenir une confiserie.

— Excuse-moi, mais je ne m'attendais vraiment pas à cela.

— Je vois en tout cas que cette nouvelle te met de bonne humeur, c'est déjà ça !

— Allez, arrête de bouder. Avoue quand même que c'est un peu surprenant. Heureusement que j'étais assise !

— Voilà, toi aussi tu trouves ça bizarre. Si tu réagis comme cela alors que tu me connais un peu, imagine la tête des autres.

— Je rigole, mais je ne me moque pas.

— Ouais ! Pas sûr ça.

— Alors que veut-elle exactement Eugénie ?

— Je te l'ai dit, elle veut que je reprenne les rênes du club le temps qu'elle s'organise. C'est elle qui m'a dit de t'en parler, que tu m'aiderais.

— Ah ! Je me disais aussi que c'était bizarre que tu t'intéresses subitement à ce club toi.

— Tu ne vas pas m'aider hein ! Toi aussi tu trouves ça stupide comme idée, je le savais.

— Mais non idiot. Bien sûr que je vais t'aider. Ne t'inquiète pas. Et puis j'aime bien cette idée de travailler pour toi. C'est plutôt séduisant comme perspective.

— N'en rajoute pas trop non plus !

— Non, je te jure, je préfère largement que ce soit toi plutôt qu'un des pervers qui passerait son temps à essayer de me tripoter.

— Je ne comprends plus rien moi, je croyais que tu y participais aux soirées de temps à autre ?

— Oui ça m'arrive, mais uniquement quand je veux moi, quand j'ai envie et qu'un homme me plaît. Je ne suis pas un jouet à leur disposition. Et puis ça arrive de moins en moins. Je n'y trouve plus le même plaisir qu'auparavant.

— Ce n'est pas grave, tu n'as pas à te justifier.

— J'assume parfaitement tu sais, je t'expliquais c'est tout.

— D'accord.

— Il faut organiser la prochaine réunion pour quand ?

— Je n'ai pas encore accepté. Je ne crois pas que ce serait une bonne idée en fait. Je n'ai pas ma place dans cette chose.

— Mais si. Il faut que tu lui dises oui. Je connais tout, il n'y a pas de problème. Et puis en plus, tu peux me croire, tu feras un très bon Monsieur Loyal.

— Ah tu vois, tu te moques encore.

— Non. Je suis sincère. Accepte Pierre, je serai à tes côtés.

— D'accord alors. Je vais dire oui à Eugénie. Après tout, cela peut être marrant de voir la tête que tous ces hautains feront quand ils me verront.

— C'est bien. C'est une bonne décision. Tu as raison.

— Si tu le dis !

— Est-ce que je peux juste te demander moi aussi une faveur ?

— Mais c'est une manie ! Qu'avez-vous toutes avec ça ? Je suis une trop bonne poire moi.

— S'il te plaît Pierre, je suis sérieuse là.

Le ton de sa voix avait subitement changé. Elle était devenue grave. Il y avait même quelques trémolos d'émotion qui s'étaient fait entendre avec le dernier mot. J'ai arrêté de faire le pitre. Je l'ai regardé en silence, un peu étonné de ce changement

brusque d'attitude. Son regard était clair. Il n'y avait pas de tristesse ou de peur dedans. À peine un peu de gêne. Mais l'émotion qui l'avait gagnée était palpable.

— Je veux juste que tu me fasses une promesse...

— Bon vas-y, je veux bien essayer. Je t'écoute.

— Je suis las de ces soirées, d'y participer je veux dire. Cela ne m'amuse plus. Les coucheries d'un soir ne m'intéressent plus à présent. Je me suis fatiguée de ce sexe furtif et sans intimité. Jure-moi juste que si tu te laisses gagner par la frénésie de ces soirées, tu coucheras avec moi à chaque fois avant de t'offrir à une autre femme.

Je m'attendais à tout sauf à cela. Louise venait le plus simplement et le plus crûment du monde de me demander d'être son amant. Il n'y avait dans cette requête aucune pudeur, aucune retenue. Il y avait cependant énormément de tendresse et de douceur dans le ton de sa voix. J'ai été très touché. Je ne savais pas comment réagir. J'étais à la fois extrêmement flatté qu'une femme comme elle me désire moi, mais aussi très déstabilisé par une telle demande. Je suis resté muet plus longtemps que je n'aurais dû. Elle a rougi. Je crois que mon silence l'a à la fois déçue et perturbée.

— Je t'ai offensé ? Je ne te plais pas ?

— Non Louise. Enfin je veux dire si. Enfin... Bien sûr que tu me plais, il faudrait être aveugle ou homosexuel pour ne pas succomber à tes charmes. Mais je suis surpris par cette demande. Elle est si...

— Si franche ? Tu n'as pas l'habitude que les femmes te fassent des avances ?

— Pour tout te dire pas vraiment en fait. Je ne sais pas quoi dire. Je suis partagé.

- Ah bon, laissa-t-elle échapper d'un air dépité !
- Non, ne te méprends pas. Partagé dans le sens où j'oscille entre joie et gêne.
- Je ne comprends rien à ce que tu me dis.
- Excuse-moi. Ta demande est tellement surprenante, il me faut quelques secondes pour la digérer.
- Non, elle est simple je trouve moi. Tu me plais, je te le dis c'est tout. Je ne te demande pas de m'épouser, juste de me combler sexuellement.
- Ben voilà ! C'est de ça dont je veux parler. Oui bien sûr que je suis bouleversé par de tels propos. Que tu penses à moi pour être ton amant est tellement flatteur. Mais en même temps tu me dis d'aller coucher avec d'autres femmes. Je n'y comprends rien.
- Je suis comme cela, entière et pleine de contradictions. Je ne veux plus d'autres hommes dans mon lit que toi. J'ai compris ça l'autre nuit, le jour de l'enterrement d'Anne. J'ai compris pourquoi elle était tombée amoureuse de toi. Mais je sais que je ne peux pas te demander de m'offrir ton cœur. Alors, je me contenterai de ton corps.
- Eh bien moi, je ne sais pas faire la différence. Je ne suis pas capable de dissocier les deux comme toi.
- Ah ! Je comprends. Alors tant pis pour moi. N'ai crainte, je t'aiderai quand même pour le club.
- Idiote. Je n'ai pas dit que je ne voulais pas de toi.
- Tu dis ça pour me ménager, je le vois bien ! Ne te donne pas tant de mal, j'ai compris. Ce n'est pas grave tu sais, je ne suis plus une fillette, je suis capable de digérer les refus.

Bien entendu qu'elle me plaisait. Énormément même. Je n'aurais jamais osé la courtoiser tellement elle m'impressionnait.

Mais là, c'était différent, elle venait quasiment de me violer verbalement. Alors je me suis fait un peu violence. J'ai rassemblé tout mon courage.

Je me suis levé. J'ai fait le tour de la table. Je me suis baissé légèrement et j'ai pris sa tête entre mes mains. Je l'ai relevée doucement et je lui ai donné un long baiser. Un baiser tendre et enflammé. Puis, sans un mot, je suis retourné m'asseoir à ma place. Je l'ai regardée et j'ai continué de me taire.

Elle est restée sans bouger. Son menton était encore légèrement relevé, comme quand je la tenais. Elle a fermé doucement des yeux. Elle a poussé un soupir. Discret, lent et profond. Elle a rouvert les yeux et m'a regardé. Elle m'a fixé longuement et ensuite, elle a pris ma main. Elle s'est penchée quelque peu au-dessus de la table, a apposé ma main sur sa joue quelques instants et l'a embrassé.

— Merci Pierre.

— Pas de quoi charmante dame.

— Voilà, c'est pour cela que je te veux toi et pas un autre. Les autres baisent et s'en vont. Ils prennent mon corps et surtout mon cul je devrais dire. Ils se moquent de mes sentiments, de mon amitié. Toi tu es doux, romantique. Je sais que tu ne seras jamais l'homme de ma vie, je ne te demande pas ce sacrifice d'ailleurs. Mais quel plus beau cadeau pourrais-je avoir que celui d'être ta maîtresse, ta confidente, ta meilleure amie.

— Je ne veux pas de maîtresse Louise. La femme qui sera dans mon lit sera dans mon cœur, je te l'ai dit.

— Je ne te demande rien de tel. Tes caresses me suffiront.

— Laissez-moi seul juge de savoir pour qui mon cœur bat belle dame.

Nous avons payé et nous avons quitté le restaurant comme nous y étions rentrés, bras dessus bras dessous. Mais en plus cette

fois-ci, on s'embrassait. Comme des amants, comme des adolescents qui viennent de se rencontrer.

C'est elle qui m'a proposé la première d'aller chez elle. Je savais ce que cela signifiait. Cette fois-ci je n'ai ressenti aucune honte. J'ai accepté.

Nous avons passé une nuit douce et câline. Et avec de la tendresse aussi, énormément de tendresse. C'est ce que j'ai le plus retenu de cette réelle première nuit qui nous avons décidé de passer ensemble. Bien sûr nous avons fait l'amour. Mais pas tout de suite. Avant, nous avons passé un long moment sur son canapé à discuter autour de nombreuses tasses de café. En y repensant bien, nous avons parlé presque toute la nuit en fait. Nous nous sommes découverts. Nous avons ri de nos anecdotes personnelles passées. Nous avons pleuré en pensant à Anne et à nos différents parents morts. En fait, nous avons simplement vécu une belle tranche de vie. Un morceau de notre existence, comme si ces quelques heures avaient été un condensé de notre vie entière avec ses joies et ses peines. Je crois en fait que nous avons juste pris une grosse part de bonheur. Le bonheur simple d'être en accord avec ses amis, le bonheur de vivre. Oui c'est ça, une bonne grosse part d'un gâteau à la crème bien sucré.

Lorsque nous sommes allés nous coucher, nous étions tellement fatigués que le sommeil nous a emportés avant que nos corps ne s'entremêlent. Nous nous sommes endormis l'un contre l'autre. C'était très agréable de sentir ses cheveux sur mon visage en m'endormant. Ce n'est qu'au petit matin que nous avons pris du plaisir sexuel. Ce moment était magique. Nous étions l'un et l'autre encore dans un demi-sommeil. Doux, feutré, irréel. Voilà à quoi ressemblait le moment que nous avons vécu. J'ai été très gourmand ce matin-là, j'ai repris plusieurs fois une part du gâteau.

Ce lundi-là au bureau je devais avoir une tête qui était un mélange de bien heureux et de zombi. Pierre s'est vite rendu compte que j'avais passé un week-end un peu mouvementé. Comme à son habitude il n'a rien dit, le contraire m'aurait étonné. Mais il avait ces yeux, ceux qu'il arbore quand il sait. Et comme d'habitude je vais craquer et lui dire. Et toujours comme d'habitude, je vais avoir le droit à son sourire narquois le reste de la journée. Mais je n'en ai cure de tout cela. Il peut bien se moquer de moi toute la semaine s'il veut, je ne lui en voudrais pas. Je suis trop heureux.

Je sais, avec Louise c'est soudain. Ce n'est pas comme lorsque j'ai rencontré Anne. Avec Anne nous avons mis plus de deux mois avant de concrétiser vraiment. Louise, j'ai couché avec elle la deuxième fois où je lui ai parlé. Soudain et violent. Je pense que je suis en train de craquer sur cette femme. Bien évidemment j'aimais Anne, mais là... Là c'est fulgurant. Je n'ai jamais connu cela. Le week-end passé en sa compagnie a été fabuleux. Nous avons tant parlé. Je me suis ouvert sans retenue comme jamais je ne l'avais fait auparavant. Je crois que je suis simplement amoureux de Louise, c'est tout.

J'ai conscience que je peux vous sembler volage. Vous devez vous dire que celui-là, dès qu'une jolie femme passe dans les parages, il est amoureux. Un cœur d'artichaut quoi. Eh bien non, vous avez tout faux. Je ne suis pas comme ça. C'est un concours de circonstances. Je peux vous assurer que j'étais amoureux d'Anne. Mais elle est morte à présent, je ne vais pas m'interdire d'être heureux toute ma vie à cause de cela. J'ai été seul assez longtemps. Louise était là au bon moment pour moi. Je crois que je ne l'aurais jamais rencontrée sinon. Je ne regrette rien. Et puis votre avis, je m'en moque.

Je lui ai dit à Pierre. Il ne m'a pas jugé. Il a juste dit que c'était bien. Qu'il était content que je sois heureux. Mais il a aussi dit

que ce matin nous avions du boulot alors qu'il fallait que je me réveille. À son sourire j'ai bien vu qu'il se moquait ouvertement de moi. Alors je suis sorti et j'ai été chercher deux cafés. Il a essayé d'en savoir un peu plus pendant que nous les buvions. C'était de bonne guerre, j'aurais fait pareil. Mais là, je lui ai fait comprendre gentiment que je ne me sentais pas encore prêt à en parler. Alors il a changé de sujet et nous n'en avons pas reparlé de la journée.

J'ai été un peu mauvais aujourd'hui. Mes pensées s'évadaient rapidement. Il a souvent fallu que je m'y reprenne à plusieurs fois avant de sortir enfin quelque chose d'utilisable avec l'ordinateur. Une fois, dans l'après-midi, la digestion aidant, Pierre avait même dû quasiment me réveiller. Je ne dormais pas en fait, j'étais dans mes pensées. Je pensais à Anne. Je me disais que je l'avais bien vite oubliée. En fait, oubliée n'était pas le bon terme. Le bon serait « remplacée ». C'est cela qui me gênait. J'avais l'impression de la tromper. Je savais que c'était idiot comme pensée, mais c'était la mienne. Il m'a fallu toute l'après-midi pour m'ôter cette idée de la tête. Au soir, elle avait enfin totalement disparue.

De retour à la maison j'ai appelé Eugénie. Elle a été enchantée de ma réponse à propos du club. Cependant, elle ne semblait pas surprise par ma décision. Cela m'avait un peu irrité qu'elle soit si sûre que j'allais accepter. Nous avons convenu d'un rendez-vous avec Louise pour parler de l'organisation de la prochaine réunion.

J'ai repris le club, je sais, c'est inconcevable, mais c'était la réalité. Anne a changé ma vie bien plus qu'elle ne le croyait. C'est à cause de sa rencontre sur le tchat que j'en suis arrivé là. Quand je vous parlais de papillon...

Chez Eugénie, j'ai vite mis les choses au clair : le club oui, mais juste les après-midi au manoir et elle avait six mois pour trouver

un autre gogo pour ce travail. Elle était d'accord avec ça, cela lui convenait pour clore l'histoire de son fils. Elle avait aussi l'intention de mettre fin aux réunions au manoir. Elle trouverait un remplaçant et celui-ci devrait se débrouiller ailleurs que chez elle. Elle était assez libre de faire ce qu'elle voulait. J'ai appris qu'elle était présidente de l'association créée par Henri pour gérer l'organisation des soirées. Cela permettait d'avoir une comptabilité claire et de ne pas avoir trop de comptes à rendre aux autorités sur les échanges d'argent que nécessitait la préparation de ces soirées. J'ai même découvert que Louise en était la trésorière. J'allais de surprise en surprise avec ces deux femmes. Elles se connaissaient mieux que je ne le pensais. Elles étaient même très complices, beaucoup plus que ne me l'avait laissé paraître Eugénie le jour de ma fameuse intronisation.

Pour aujourd'hui, la priorité était de préparer une réunion pour calmer les esprits. Mais pour m'imposer face aux requins de ce groupe, il fallait frapper un grand coup. Louise avait son idée. Henri lui avait demandé de préparer une soirée spéciale pour l'anniversaire d'un des membres, un transporteur routier. Mais avec mon intrusion dans la vie d'Anne, les plans avaient été chamboulés. La date de la réunion ayant été modifiée à la hâte, ils n'avaient pas pu avoir les services de la société nécessaire à la mise en place de la surprise d'Henri. Louise, elle avait toujours les coordonnées de la société en question. Il suffisait de passer un coup de téléphone et le tour serait joué.

L'idée de Louise c'était de faire équiper le hall d'expédition de l'usine pour la soirée. En fait c'était l'idée d'Henri : utiliser sa propre usine comme terrain de jeu. Au départ, Eugénie avait été outrée que son fils puisse avoir eu ce genre d'idée. Comment avait-il osé ne serait ce que pensé à cela ? Faire ça dans le dos des ouvriers. De ses ouvriers. Puis le temps passant, elle s'était adoucie. Louise avait usé de tout son charme sur elle pour la faire fléchir. Elle avait si bien œuvré qu'à la fin Eugénie en était

arrivé à penser que cela serait une bonne idée en fait. Une manière de montrer qu'elle était aux commandes. En offrant ainsi son usine, elle s'imposait comme la chef incontestée du club. Quel meilleur lieu pour tuer dans l'œuf toutes les volontés de putsch ? Mais où trouver une société qui acceptera de transformer un tel lieu deux fois dans le week-end. C'est Louise qui apporta la réponse : la fameuse société dont elle avait le numéro de téléphone. En plus, la dernière fois tout était déjà prévu, calculé. Il suffisait juste de ressortir le devis, c'était tout. Tout fut rapidement et simplement réglé. Louise était pleine de ressources. Vraiment !

Le reste n'a été qu'une simple formalité. Les invitations, le traicteur. Cela m'avait même amusé. J'avais l'impression de préparer un mariage. Ce n'était pas trop compliqué en fait. En plus, il n'y avait rien de dégradant à faire cela. Ce qu'ils feraient au cours de la soirée ne me regardait pas. Je n'avais qu'à me dire que je préparais effectivement un mariage. C'était d'ailleurs ce à quoi cela ressemblait, à une simple réception festive.

Leur concept est simple et imparable : tous ces gens étaient justes membres d'une association tout ce qu'il y a de plus banale. Le but de cette dernière était tout simplement de mettre en relation des gens aisés et d'organiser des soirées conviviales pour les aider à oublier le stress généré par leurs responsabilités quotidiennes. À aucun moment le mot sexe n'était prononcé et encore moins inscrit où que ce soit. Ce que faisaient toutes ses personnes majeures et consentantes au cours de ces nuits n'était pas l'affaire de l'association. Imparable ! Tout le monde connaissait la finalité de ces rendez-vous, mais personne n'en parlait. Je vous l'accorde, il y avait là-dedans beaucoup d'hypocrisie, mais il fallait bien avouer que c'était assez ingénieux.

Maintenant que j'y pense, je suis sûr qu'il en existe des dizaines comme cela partout. Réfléchissez à ça, vous me direz. Je suis certain que pour vous aussi, il y a maintenant des associations

qui vous paraissent un peu plus étranges à la lumière de ce que je viens de vous expliquer.

L'heure de la première rencontre était arrivée. Louise était à mes côtés, comme toujours ces derniers jours. Cela avait été la course pour pouvoir préparer l'usine après que le dernier ouvrier soit parti, mais à part cela, tout s'était déroulé comme prévu.

Eugénie était contente et fière à la fois. Elle trônait sur son divan, celui de l'alcôve rouge. Hommes et femmes se succédaient pour la saluer. Ils avaient tous répondu à l'invitation. Je ne savais pas trop ce qui les avait amenés ici : le manque de sexe facile ou la curiosité de savoir qui sera le plus fort pour régner sur le club ? Toujours est-il que tout le bottin mondain et fatalement coquin de la région était là.

Une fois la majorité des invités arrivés la maîtresse de maison se leva de son divan et demanda le silence en tapant dans ses mains. Louise la rejoignit.

Eugénie prit la parole. Je me demandais bien ce qu'elle allait dire. Peut-être voulait-elle rendre un hommage à son défunt fils. Au lieu de ça, elle me demanda devant tout le monde de m'approcher d'elle. Cette demande me parut étrange. Cependant, je n'avais pas peur, aucune crainte. Pas comme le jour où je m'étais retrouvé dans la même situation il y a plusieurs semaines déjà. Je n'avais pas peur de ce qu'elle allait dire, c'était mon amie à présent.

— Mesdames, messieurs, s'il vous plaît, je vous demande quelques secondes d'attention.

Le silence était fait. Elle n'avait pas eu à hausser la voix. Chaque paire d'yeux était rivée sur elle. Tout le monde était attentif. Le salon est rempli de monde, mais il n'y avait aucun bruit. Seul celui des bulles de champagne dans les verres que les serveurs

remplissaient au fond de la pièce était légèrement audible à qui tendait l'oreille.

— Vous savez tous pour Henri. Je remercie tous ceux qui m'ont fait l'honneur de leur présence à ses obsèques ainsi qu'à ceux qui m'ont fait part de leur compassion. C'est aujourd'hui la première réunion du club depuis sa disparition tragique dans les conditions que vous connaissez tous.

Je ne savais pas à quel moment elle allait en venir au fait. Je n'étais pas à ses côtés pour rien. Cette femme ne laissait jamais rien au hasard. Jusqu'à présent, elle avait juste marqué son territoire. Ces mots mielleux n'étaient là que pour signifier à l'assistance que nombre d'entre eux n'avaient même pas daigné envoyer un mot lors du décès d'Henri. L'effet avait été immédiat. Des têtes s'étaient baissées, des yeux s'étaient détournés. Elle avait encore affirmé sa supériorité. Elle était la maîtresse de maison et personne à présent n'allait tenter de le contester. La partie était gagnée pour aujourd'hui. Elle le savait. Ils l'avaient tous compris. Elle enchaîna.

— Je tiens à vous présenter Pierre Verlène. Certains d'entre vous le connaissent déjà. Monsieur Verlène sera désormais et pour quelque temps le responsable de l'organisation de ces réunions. Vous passerez comme à l'accoutumée par Louise que vous connaissez tous pour obtenir les détails habituels qui vous seront nécessaires. Je vous demande de lui réserver un accueil digne de notre cercle. Je sais que tel sera le cas et je vous en remercie par avance. Pour la suite, je ferais appel à certains d'entre vous en temps voulu pour régler nos affaires. Je vous souhaite un bon après-midi ainsi qu'une bonne soirée à suivre. Monsieur Verlène et Louise vous ont choisi un lieu qui devrait vous plaire. Vous allez être surpris. Louise a déposé des petits

cartons explicatifs sur la table du fond à droite du buffet. Vous y trouverez toutes les informations nécessaires pour la soirée ainsi que le montant de la prestation d'aujourd'hui. N'oubliez pas vos chéquiers pour obtenir le précieux sésame de ce soir. Voyez cela avec Louise, c'est elle qui a les cartons d'entrée. Je vous remercie.

Pas un mot. Il n'y avait pas eu un bruit à l'annonce de mon nom. Quelques visages avaient bien changé d'expression, mais sans plus. Beaucoup d'autres étaient restés imperturbables, comme si ce genre de détail ne les souciait guère. Au moins maintenant je savais où seraient mes adversaires. Eugénie était vraiment très forte. Dans tous les sens du terme : très puissante et très rusée. Il n'y avait eu aucune tentative de réaction, pas un geste. J'étais bluffé.

Il y avait eu quelques modifications dans la décoration du salon. Eugénie avait fait dresser de part et d'autre de la pièce deux immenses portraits. Un d'Henri, bien en évidence à la place de la tapisserie de chasse qu'elle avait toujours détesté et qu'elle avait fait enlever dès qu'elle avait eu accès à la pièce.

L'autre était un portrait d'Anne. Elle l'avait fait mettre dans l'alcôve. Elle avait aussi décidé que les rideaux seraient désormais détachés les jours de réception. Ils entouraient le canapé sur lequel Eugénie prenait place et ne laissaient entrevoir qu'une très faible partie du boudoir qu'ils délimitaient. À cause des tentures, le visage d'Anne était à peine visible depuis le salon. Il ne s'offrait qu'aux regards du cercle très privé des invités de l'alcôve. Ce jour-là, il n'y a eu que Louise et moi. Les réunions d'après, cela a d'ailleurs aussi été le cas les trois quarts du temps.

L'après-midi s'était bien passé. Tous les convives étaient à présent partis vers l'usine. Nous allions pouvoir souffler. Eugénie

avait l'air satisfaite. J'étais rassuré. Pour ma part, je ne savais pas trop quoi penser. Les gens étaient venus me saluer, mais je ne savais pas si c'était par courtoisie ou par peur des représailles d'Eugénie. Mais tout cela n'était pas grave. La réunion avait eu lieu et tout le monde avait l'air content.

En tout cas, j'ai compris une chose cet après-midi-là : où était le pouvoir. J'ai compris l'insistance d'Eugénie pour ne pas laisser ce club entre les mains de n'importe qui. Dans l'assemblée, il y avait eu tout ce que la région compte de têtes influentes. Des chefs d'entreprise, des banquiers, tous les notables du coin quoi ! Il m'a même semblé reconnaître un ou deux hommes politiques locaux. Ces réunions au manoir étaient bien plus qu'un simple rendez-vous pour obtenir le passe de la soirée coquine. On y parlait politique, gros sous et marchés juteux. En fait le grand salon était une antichambre du monde économique de la région. Et aujourd'hui, moi, Pierre Verlène, petit graphiste anonyme, j'avais été le chef virtuel de ce monde parallèle. Je n'arrivais pas à y croire.

J'étais en train de régler quelques détails financiers avec le traiteur lorsqu'Eugénie nous appela Louise et moi. Elle était à nouveau assise sur son canapé. Elle nous fit signe de la rejoindre d'un petit geste de la main. Nous nous sommes placés de part et d'autre d'elle. Elle a fait un nouveau signe, en direction d'un serveur qui commençait à débarrasser le buffet cette fois-ci. Il arrêta son activité et vint vers nous. Il apportait trois flûtes de champagnes et des petits fours sucrés.

— Mes amis. Mes enfants même je vais dire si vous me le permettez. Trinquons à notre santé et à celle d'Henri et d'Anne. Que la réussite de cette réunion leur soit dédiée. Merci du travail somptueux que vous avez fait tous les deux. Je ne m'étais pas trompée en te choisissant Pierre. Merci à vous deux de tout

cœur. À Henri, à Anne conclut-elle en levant son verre en direction des portraits !

— À Henri, à Anne, avons-nous repris en cœur.

— À vous mes enfants dit-elle en trinquant avec nous. Que le jour où j'ai croisé votre route soit béni.

— À vous Eugénie. Vous êtes un ange sur la mienne, lui dis-je alors que nos verres s'entrechoquaient.

— À vous Eugénie fit Louise. Mais je ne sais pas si vous méritez une fille comme moi. Qu'avez-vous donc fait de si mal pour mériter ça, ajouta-t-elle en riant ? À toi Pierre. Toi l'homme de mes nuits et l'homme de mes rêves.

— Quel beau couple vous formez tous les deux. Vous allez tellement bien ensemble. Pour vos noces, je m'occuperai de la décoration.

— Ne me tentez pas Eugénie, ne me tentez pas ! Vous pourriez vous retrouver témoin. Et là vous ferez moins la maligne, lui adressais je en riant.

Louise s'était tue. Les paroles d'Eugénie l'avaient touchée. Les miennes avaient fini le travail. Elle était comme anéantie. Comme si une météorite venait de s'écraser sur son crâne. Son visage avait rosé. Il était clair que l'émotion l'avait envahie. Eugénie qui était à côté d'elle lui prit la main. Elle aussi avait perçu le malaise de Louise.

— Écoute ma belle. Vous vous êtes rencontrés tous les deux grâce à Anne ou à cause de ce club, vois cela comme tu veux. Mais ce qui est clair aux yeux de tous, c'est que vous vous êtes trouvés. Vous êtes faits l'un pour l'autre même si l'idiot qui est assis à ma gauche ne l'a pas encore tout à fait compris. C'est un homme tu sais, il faut leur laisser le temps. Comprendre les choses féminines n'est pas dans leurs gènes.

— Je suis là, dis-je. Je vous entends, vous savez. Je peux même vous pincer à l'occasion si vous continuez à médire comme cela sur moi.

— Osez seulement jeune homme et je vous jure que vous le regretterez amèrement.

Elle ne me vouvoyait plus que lorsqu'elle cherchait à se moquer de moi. Elles étaient parties dans des histoires de filles. Ce n'était pas bon pour moi ça. J'allais très vite être mis sur la touche, je le sentais. Par la même occasion, cela risquait d'être la saint Pierre aujourd'hui ! Je ne sais pas pourquoi, comme un pressentiment.

— Louise, cet homme a été dans les bras d'Anne, je sais cela. Mais elle est morte à présent. Vous ne trompez personne en vous aimant. Vous vous tromperiez l'un l'autre en ne le faisant pas. C'est ça la vérité. Et si vous avez peur par rapport à moi, oubliez vos craintes, vous avez ma bénédiction. Entière et bienfaisante.

— Merci Eugénie. Je ne sais quoi vous dire. Vos propos me touchent à un point que vous n'imaginez pas. Je peux vous embrasser ?

— Bien sûr que tu le peux, viens là que je te bise moi aussi. Mais sèche-moi ces larmes, on ne pleure pas devant son amoureux.

— Merci dit-elle en pleurs en embrassant Eugénie. Il a dit qu'il serait prêt à m'épouser. Il a bien dit ça hein ?

— Oui Louise, il l'a dit. À sa façon d'homme maladroit, mais il l'a dit. Cet homme est amoureux de toi, cela crève les yeux, tu peux être heureuse.

Et voilà, je vous l'avais dit. À quel moment je lui ai proposé de m'épouser ? Mais bon. J'étais réellement amoureux de Louise alors cela ne me gênait pas qu'elle pense ça. Même si j'étais

triste de la voir dans cet état, c'était plutôt flatteur de la voir être comme ça pour moi.

Le dimanche a été éprouvant. Il a fallu se lever tôt pour aller à l'usine. Nous nous étions couchés tard la veille, Eugénie avait tenu à ce que l'on dîne avec elle. Elle avait commandé au traiteur trois repas pour nous.

À l'usine, il fallait vérifier que tout le monde était parti et que la société qui travaillait pour nous était bien là. Vers 14 h 00 le site était aussi propre qu'avant notre passage. Enfin, aussi remis en bazar et avec autant de graisse, de poussière, de bout de cartons et de films plastiques au sol que le vendredi soir. Cette boîte de gestion d'événements était impressionnante. Ils avaient pris des photos avant pour remettre tout à sa moindre place, au centimètre près. Personne ne saura dire lundi matin à l'embauche que ce lieu a connu de bien curieux visiteurs samedi soir. Seule la société de gardiennage le savait. Il n'aurait pas fallu qu'ils croient à un cambriolage et qu'ils appellent la police ! Cela aurait fait la une des journaux le lundi. Je vois ça d'ici : « *La soirée coquine des industriels de la région finit au poste !* » Pas trop une bonne publicité pour eux et nous. Mais tout s'était bien passé. Il n'y a pas eu de mauvaise surprise de ce genre.

La semaine suivant ce samedi-là, Louise a reçu beaucoup de petit mot de compliments sur son organisation. Beaucoup avaient juste omis mon nom, une manière de se rebeller, je suppose. Mais je n'en étais pas offusqué. Rester dans l'ombre était une chose qui m'allait bien. La chose à retenir était que notre trio avait fonctionné à merveille. On allait pouvoir continuer comme cela en attendant que la suite soit trouvée.

Le lundi qui a suivi la première réunion, j'ai eu l'impression que tout le monde me regardait. Mais en fait non, pas plus que d'habitude. J'étais rassuré, j'avais toujours l'air du type normal que

j'avais toujours été. D'ailleurs pourquoi ne le serais-je pas ? Je n'ai jamais fait que participer à l'organisation d'un mariage. Ouais, un mariage. Bon, un d'une forme un peu particulière, un où la mariée a dû coucher avec les garçons d'honneur, les témoins, peut-être bien même avec les oncles du marié. Bref avec tout le monde sauf avec le marié. Je dis ça, mais en fait je n'ai aucune idée de ce qu'il se passe dans ces soirées. Une fois j'ai osé demander à Louise. A priori il y a bien du sexe, mais ce n'est pas toujours aussi dépravé que l'on s'imagine. Il y a des échanges de partenaire pour la soirée. Tout au plus du voyeurisme pendant les ébats de certains. Rien de bien spectaculaire, du sexe en liberté, ôté de tous les carcans et des codes de la société bien-pensante.

Louise me dit qu'il faut que l'on aille à l'une des soirées. Elle dit aussi que cela ne se fait pas de ne jamais s'y montrer quand on les gère. Elle veut être mon guide. Mais elle a changé ces exigences depuis quelque temps. Je n'ai plus le droit de jouer. Ce passe-droit m'a été retiré il y a quelques nuits, après qu'elle ait pensé qu'une de ces femmes présentes pourrait bien me voler à elle en fait. J'avais trouvé cette jalousie très touchante.

Nous avons dû organiser une seconde réunion à peine quinze jours après. La réussite de la première aux yeux des participants avait rouvert leur appétit de frivolité.

Le plus dur a été de trouver un lieu pour les recevoir le soir. Vous n'êtes pas très bien accueilli partout lorsque l'on vous demande l'utilisation de la salle. Même en mentant, on fait vite le tour de tous les endroits possibles. Le plus dur était donc bien de trouver des lieux différents à chaque fois. C'est ça qui m'amusait le plus. Trouver un endroit incongru où organiser les soirées. Il devait être assez grand pour accueillir une soixantaine de personnes environ, parfois plus. Mais il devait surtout être discret

et facilement aménageable. J'aimais bien le défi que cela représentait.

Cette fois-là, dans le grand salon du manoir, je me suis retrouvé nez à nez avec mon patron. Le choc de la surprise passée, il m'a salué d'un généreux « *bonjour Pierre* » sans plus de cas, comme si c'était naturel pour lui que l'on se rencontre ici. Peut-être avait-il eu vent de ma nomination par d'autres participants. Moi j'étais sidéré de le voir là. Lui dans ce club. J'aurais dû m'en douter, il a bien une maîtresse. Maîtresse que j'ai bien sur croisée aussi ce jour-là. J'avais un atout majeur, moi je savais qui elle était. Non content de s'envoyer en l'air ensemble, ils venaient pimenter leur couple adultérin dans un club échangiste. Décidément je ne comprenais rien à tous ces gens riches moi.

Avec mon patron, nous n'en avons jamais parlé de cette rencontre-là. Mais le lundi suivant il m'avait convoqué dans son bureau. Je m'attendais au pire. Au lieu de ça, à ma grande surprise, il m'a demandé de lui parler de l'idée que l'on avait Pierre et moi au sujet des bilans mensuels. En bon faux cul je me suis empressé de lui présenter tous les évidents avantages de notre version. J'avais subitement du pouvoir, il fallait l'utiliser.

Si en fait, c'est moi qui lui en ai parlé du club. Je n'avais pas pu ne pas profiter de ma position. Je lui ai dit que son silence valait mon silence et que l'on était tous les deux gagnants à l'agence à être comme des tombes. Il était complètement d'accord avec moi. Tu parles !

- XVI -

Petit à petit, j'avais pris mes marques, je m'étais imposé. Et cela m'a plu. La puissance que m'offrait cette place, à moi le petit ouvrier comme ils disaient, me comblait.

Le temps était passé vite. Les six mois de mon règne étaient déjà derrière nous et l'année s'approchait. Je ne pensais plus à laisser la place, Eugénie ne parlait plus de le faire. Je crois qu'elle s'était habituée à ces réceptions. Il est vrai que les après-midi étaient assez intéressants en fait. On y apprenait énormément de choses cruciales sur la vie régionale. Et j'y avais ma place. Maintenant je connaissais les noms, les visages. Je suis quelqu'un d'important dans leur monde. Je suis leur lien. J'avais dans mon bottin personnel plus de noms célèbres que le maire de cette ville ne pourrait jamais en avoir.

Les réunions avaient pris un rythme de croisière. On était revenu à une soirée mensuelle. C'était bien assez. Il fallait jouer de mille ruses pour trouver des espaces pour le soir.

Je crois que c'est cela qui excitait le plus les participants, plus que la perspective des parties de jambes en l'air qu'ils allaient bien pouvoir y faire. C'était de le faire dans les endroits les plus improbables possible. J'avais quasiment carte blanche pour les lieux. Rien que pour la location, j'avais à ma disposition un budget qui avoisinait les dix mille euros. Cela permettait toutes les excentricités. Au début, j'avais été effaré de l'argent dépensé pour monter ces soirées. Parce qu'à cette somme s'ajoutait le

coût de la préparation des lieux qui était parfois nécessaire et le prix du traiteur.

La fois où la soirée avait coûté la plus chère depuis mon arrivée était celle où nous avons loué un cirque. Les membres en étaient restés babas. Aujourd'hui encore ils en parlent. Avec le spectacle privé en ouverture, c'était une somme de presque quarante mille euros qui avait été engloutie en un seul soir.

Le reste du temps, je m'efforce d'être plus économe. Même si ce n'est pas mon argent, une telle débauche m'énerve. Dépenser autant pour que ces gens batifolent me dérange encore un peu. Cela fait rire Louise et Eugénie qui se sont depuis longtemps habituées à faire des chèques aussi gros et qui ne s'en font pas pour ça. Les membres payent. Tant qu'ils sont amusés, ils payent. Une soirée leur était facturée entre trois cents et sept cents euros par personne en fonction des moyens nécessaires au montage de l'événement.

L'association était riche. Très riche même. Pour limiter les inscriptions et trier les adhérents et postulants, la cotisation était très élevée. Un moyen de filtrer et de s'assurer du silence de chacun sur l'objet réel de cette dernière. Les sommes d'argent qui circulaient dépassaient encore mon imagination. Une fois j'ai fait le compte : un membre qui participe à toutes les soirées en ajoutant la cotisation annuelle pouvait verser à l'association plus de vingt-cinq mille euros par an. Autant d'argent pour manger boire et baiser. Cela dépassait mon entendement.

Il y avait environ à ce jour une grosse cinquantaine de membres officiels. Mais avec les filles ou les hommes qui accompagnaient les membres pour les soirées, on pouvait atteindre parfois plus de cent personnes présentes. Et oui, à ma grande surprise, il y avait aussi des femmes dans les adhérents. Hé bien plus que je n'aurais pu l'imaginer avant de le voir.

Les statuts de l'association prévoyaient depuis leur création une rémunération pour la secrétaire en charge de l'organisation des soirées ainsi que pour l'organisateur/coordonateur de ces dernières. Une sorte de dédommagement pour le temps passé, pour soi-disant couvrir nos frais. Ainsi, tous les mois, Eugénie, en qualité de présidente de l'association nous faisait un chèque. C'était un forfait. Il ne dépendait pas du temps passé. C'était une enveloppe fixe accordée par soirée préparée. Chacun de nous touchait six cents euros pour ses heures. À nous deux, cela faisait plus de mille euros en plus de nos payes de salariés chaque mois. Un joli bonus que nous savions à chaque fois comment utiliser.

Un jour, nous avons été voir Eugénie avec Louise. Nous avons une proposition à lui faire.

Elle nous avait écoutés avec attention. En fait, avec ce poste dans l'association, j'avais trouvé une vraie récréation. En plus, j'étais entouré des deux femmes qui pour moi comptaient le plus aujourd'hui alors je n'avais pas très envie que cela s'arrête. Nous avons simplement proposé à Eugénie de continuer comme cela.

Encore une fois, elle a accueilli cela avec un grand sourire. « Je le savais » avait-elle dit en tentant de cacher sa joie. Encore une fois, cette femme avait tout anticipé. Elle avait fait patienter la meute de prétendants à la place juste pour me laisser le temps de me rendre compte qu'elle était vraiment faite pour moi. Elle avait validé cela le plus simplement du monde et l'avait annoncé à la réunion suivante. Il n'y avait pas eu de réactions, cela semblait convenir à tout le monde.

Je suis allé à une des soirées avec Louise. J'ai vu. Certains sont sages, d'autres le sont moins. Le sexe n'est pas systématique,

mais quand il arrive il n'est pas stigmatisé. Il est assumé, montré, partagé. C'est tout cela que je n'aime pas moi dans ses soirées. Je n'irais plus, je le sais. Enfin je crois.

Louise, pour me remercier d'avoir accepté de venir ce jour-là, elle m'avait préparé une petite surprise. Elle avait fait fabriquer un petit nid privé pour elle et moi. Ce nid n'a été révélé et ouvert aux autres convives qu'après notre départ. Après que nous l'ayons inauguré. Elle m'y a fait divinement l'amour.

Je pouvais entendre les autres autour de nous. Je savais qu'ils étaient là. Mais eux ignoraient tout de nous. Parfois j'entendais les gémissements de plaisir de certaines femmes. Louise m'a comblé. Elle m'a fait à ses yeux le cadeau ultime : s'offrir à moi au milieu de tous ces gens sans qu'aucun ne le sache. C'était un peu comme une revanche pour elle. Ceux qui l'avaient possédée lors de ces soirées et qui ne lui avaient jamais témoigné le moindre geste d'amitiés ensuite étaient là, juste à côté.

Elle faisait l'amour avec moi sous leurs yeux aveugles et cela la comblait. Elle s'est rhabillée, m'a demandé de rester là en silence et est sortie quelques instants. Aussi discrètement que la première fois, elle est revenue. Cette fois, elle était accompagnée d'une jeune femme au physique parfait à la tenue très légère. J'étais surpris et très gêné, j'étais encore nu. Seul un drap de soie couvrait mon bas ventre.

Louise me regarda avec envie et malice. Son regard était pénétrant, j'avais l'impression de le sentir sur ma peau.

— Pierre, je t'aime, plus que tu ne peux l'imaginer. Mais il y a une chose que je n'ai jamais faite. Une chose que je ne ferai plus jamais, mon cœur et mon corps étant tiens à présent et pour toujours. Cette chose je dois la faire. Il faut que je referme cette porte de ma vie avant de t'appartenir pleinement, je me l'étais promis. Je vais faire l'amour avec cette femme, là devant toi et j'aimerais que tu me fasses l'amour ensuite en sa compagnie.

Je n'ai rien dit. Je ne savais quoi répondre. Je l'ai regardé incrédule. Mais le plaisir des instants précédents était encore présent et je lui ai juste souri en hochant la tête de haut en bas. Elle s'était mise à nue devant moi. Psychologiquement je veux dire. Elle avait baissé toutes ses barrières pour moi. Elle m'offrait sa vie, je pouvais bien lui offrir quelques minutes de plaisir avec cette fille. Je n'allais pas en mourir. Déjà la jeune fille et Louise étaient dévêtues. Déjà leurs mains se caressaient. Déjà mon plaisir montait. Cette soirée est inoubliable. Mais je le sais, je ne le referais jamais. Oui j'ai aimé le physique de cette femme, sa peau blanche, ses seins fermes. Oui, la pénétrer a flatté mon ego. Mais j'ai souffert quand elle caressait Louise, j'ai tremblé quand Louise l'embrassait.

Je suis content d'avoir vécu cette expérience, mais je le sais, elle restera unique. Je l'ai dit à Louise. Elle m'a répondu : « *J'espère bien. Merci d'avoir accepté. Je sais maintenant que c'est ton corps qui me comble vraiment.* »

Pour cette réponse, je l'ai aimé encore plus.

Nous sommes retournés plusieurs fois à des soirées comme celles-ci. Nous profitons de l'ambiance festive, des mets raffinés, de la musique. Mais jamais nous n'avons profité à nouveau du corps d'un ou d'une autre. Juste du nôtre. De temps à autre l'un de nous deux s'amusait à faire une surprise à l'autre. Inaugurer la salle à notre manière avant que les gens n'arrivent, faire l'amour dans des endroits secrets connus de nous seuls. Nous avions nous aussi une vie sexuelle osée. Osée, mais exclusive : Louise et moi, moi et Louise. Uniquement. Mais de si nombreuses fois, dans tellement d'endroits différents qui nous avions l'impression de nous redécouvrir à chaque fois.

Désormais, nous vivons ensemble avec Louise. Elle a emménagé chez moi depuis quelques semaines. Nous sommes heureux. Cela s'est fait doucement, sans heurts. Je m'étais tenté à lui proposer un soir où j'en avais assez qu'elle rentre chez elle. Elle avait de suite accepté, comme si elle attendait cela depuis longtemps. Quand je lui ai demandé, j'ai vu son visage s'illuminer comme jamais. Comme si le prince charmant venait de lui demander de l'épouser. Mais il n'en était rien. Je n'étais pas encore capable de cela. Juste de lui proposer de partager ma vie un peu plus qu'elle ne le faisait déjà depuis quelque temps. Mais cela la comblait. Ce qu'elle attendait de moi elle, c'était juste que je partage son lit. Et là, c'est moi qui lui demandais de partager le mien. C'est ce jour-là qu'elle m'a dit pour la première fois je t'aime. En fait ces vraies paroles ont été : « *Monsieur Pierre Verlène, je vous aime* ». Instinctivement, sans savoir pourquoi, j'ai regardé l'horloge du salon. Il était un peu plus de dix-neuf heures... Dix-neuf heures et deux minutes en fait. Je crois que c'était un signe.

Voilà mon histoire.

Voilà comment je me suis retrouvé à vivre un grand amour avec une femme de presque quinze ans mon aînée. Comment moi, le dessinateur d'affiches publicitaires, je me suis retrouvé à la tête d'un club échangiste et devenu un des grands organisateurs de soirées intimes prisées de toute la région. Comment je suis arrivé à être un homme respecté et craint dans la haute société de ma région.

Moi le célibataire timide j'ai goûté à presque tous les plaisirs charnels. J'ai volé des femmes mariées, j'ai couché avec deux femmes en même temps. Et tant de choses encore. Tant de choses...

Moi l'introverti un peu charmeur, je suis devenu un homme ouvert très convoité.

Alors, vous pouvez penser ce que vous voulez, moi, mon idée est faite.

En réalité, oui, maintenant, je le sais, j'en suis certain.

Je suis libertin.

FIN

Composé et édité par Corinne OZENNE Éditions
3 place du Champ de Foire
16120 CHÂTEAUNEUF SUR CHARENTE

www.coeditions.fr

2^{ème} édition

dépôt Légal : décembre 2010
ISBN 978-2-9537844-1-1